Gershom Scholem

Du frankisme au jacobinisme

La vie
de Moses Dobruška
alias Franz Thomas von Schönfeld
alias Junius Frey

HAUTES ÉTUDES

GALLIMARD
LE SEUIL

Avant-propos

Le texte de la conférence, présenté ici sous sa forme intégrale, représente le dernier état de mes recherches sur Moses Dobruška. Un temps considérable s'est écoulé depuis le moment où, dans mes études sur les sectes juives des adeptes de Sabbatai Cevi et Jacob Frank, j'ai découvert le personnage mystérieux de Moses Dobruška et que j'ai tenté d'en retrouver les traces perdues. Les résultats de ces investigations ont été antérieurement publiés, de façon plus embryonnaire en allemand, plus circonstancié en hébreu, mais ce n'est qu'à présent que je me suis senti à même d'en donner une description plus définitive. Aussi ai-je été particulièrement heureux de pouvoir donner suite à l'invitation, qui m'honorait, d'inaugurer, le 23 mai 1979, le cycle des conférences Marc Bloch de l'École des hautes études en sciences sociales et de saisir cette nouvelle occasion pour exposer mes recherches et mes opinions sur ce sujet compliqué. Je remercie tous ceux qui ont été à l'origine de cette invitation en particulier M. François Furet, président de l'EHESS.

La traduction française du texte hébreu par M. Naftali Deutsch a été revue par mes amis MM. Stéphane Moses (Jérusalem) et Jean Bollack (Paris); je les en remercie chaleureusement.

J'espère avoir pu ainsi apporter à tous les lecteurs intéressés une contribution propre à éclairer, dans ses aspects les plus radicaux, les relations compliquées entre les mouvements sectaires du judaïsme mystique et la philosophie des Lumières d'Europe occidentale.

Gershom Scholem

I

Dans plusieurs études, j'ai analysé la métamorphose du messianisme hérétique professé par les adhérents du messie kabbalistique Sabbatai Cevi (1626-1676) en un nihilisme religieux au XVIII[e] siècle. Ce développement a pris place dans le mouvement « underground » connu sous le nom de frankisme, d'après son prophète Jacob Frank (1726-1791), dont l'activité s'est située dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, surtout en Pologne et en Autriche, à la veille de la Révolution française.

Dès le début de mon travail sur l'histoire du mouvement frankiste, j'ai été frappé par la combinaison particulière de deux éléments qui en déterminent la nature, juste avant et juste après la Révolution française. Il s'agit d'une part d'un penchant pour les doctrines ésotériques et kabbalistiques, d'autre part d'un attrait exercé par l'esprit de la philosophie des Lumières. Le mélange de ces deux tendances confère au mouvement frankiste une étrange et étonnante ambiguïté. L'étude des problèmes liés à cette conjonction se heurte à d'énormes difficultés, car l'histoire interne du frankisme est encore extrêmement obscure. En effet, il est très difficile de trouver des sources sûres et de première main, parce que les frankistes qui quittaient le mouvement pour se consacrer à des activités publiques extérieures à leur secte faisaient tout leur possible pour effacer les traces de leur origine [1]. Un certain nombre de personnages de ce type

1. On en trouve un bon exemple dans la biographie du médecin et écrivain bien connu, David Ferdinand Koreff, de Breslau (1783-1851), dont l'activité se situe en Allemagne et en France au cours du premier tiers du XIX[e] siècle. Il descendait d'une famille réputée d'érudits du même nom (prononciation achkénaze du mot hébreu *Karov*, proche), de Prague. Sans une observation incidente perdue dans le recoin d'un livre, nous n'aurions jamais été mis sur la piste de cette liaison entre un médecin romantique et les frankistes, dont il n'est question ni dans la biographie écrite par Marietta Martin (Paris, 1925), ni dans celle de Friedrich von Oppeln-Bronikowski (Berlin, s.d., vers 1928). Il s'agit d'un témoignage, rapporté dans ses mémoires par le rabbin Dr. Klein, dans *Literaturblatt des Orients,* 1848, sur ce qu'il avait appris

nous sont connus, mais nous savons seulement qu'ils appartenaient au frankisme, sans qu'il nous soit possible de déterminer s'ils continuaient à participer aux activités du mouvement, ni même s'il subsistait un lien, aussi paradoxal fût-il, entre leur appartenance à la secte et leurs activités extérieures. Une femme de lettres française, qui consacra un ouvrage à l'un des plus brillants représentants de ce type de frankistes, D.F. Koreff (sans néanmoins connaître son secret), le qualifia d' « aventurier intellectuel ». C'est là une définition qui convient parfaitement à un certain nombre de ces personnages, et plus particulièrement à celui qui fait l'objet de la présente étude.

Il existe bien entendu des documents qui nous renseignent sur ce qui se passait à l'intérieur du mouvement frankiste. Ainsi, par exemple, les deux volumineux manuscrits, issus du cercle des fidèles de Frank à Prague qui étaient restés juifs, nous fournissent de précieuses informations sur la dialectique de la mystique et des Lumières. Mais ce n'est pas sur ce milieu que portera mon étude; elle sera consacrée à un personnage en qui se retrouve le monde du frankisme dans son entier, avec toutes ses virtualités et toutes ses contradictions.

Dès 1941, j'avais indiqué que le personnage de Moses Dobruška et sa prodigieuse carrière méritaient une étude particulière [2]. Je me propose de résumer ici les conclusions de longues recherches, menées aussi bien à partir de sources imprimées que manuscrites. Il s'avère que divers auteurs se sont penchés sur cette question; mais ils n'ont jamais étudié que telle ou telle période particulière de la vie de Dobruška, sans avoir connaissance des autres, et qui plus est, sans être informés de ses liens avec la secte frankiste [3]. La juxtaposition de ces divers travaux et l'analyse de sources encore inexploitées ou mal interprétées nous ont permis d'entrevoir l'homme dans son véritable contexte. Fort heureusement, il existe des sources de première main sur toutes les époques de sa vie, et, bien que de nombreux points restent encore obscurs, nous savons aujourd'hui que nous avons affaire ici à une figure très caractéristique de la seconde génération du mouvement frankiste.

Quelques mots, au préalable, sur les sources utilisées, et en particulier sur les dossiers des Archives nationales de Paris relatifs à

---

des « sabbatiens » (en fait des frankistes) au temps de ses études à la Yechiva de Prague, de 1829 à 1832. Ces souvenirs sont très fiables. Page 541, il rappelle en passant que le célèbre Dr. Koreff était lui aussi sabbatien d'origine. Son grand-père, le chef de famille, R. Zalman Koreff, de Prague, était considéré comme un talmudiste de premier ordre, partisan du rabbin Jonathan Eibeschütz. Le rabbin Jacob Emden l'avait soupçonné de connivence avec les sabbatiens, sur la foi d'une liste qui lui avait été remise par un de ses informateurs d'Amsterdam (*Sépher Torat Ha-kena'ot,* 1752, f° 40 a).

2. Dans la première édition de mon livre, *les Grands Courants de la mystique juive,* 1941.

3. Les sources indiquées par une abréviation sont mentionnées dans la bibliographie, à la fin du livre.

notre étude [4]. Beaucoup d'informations nous viennent de Dobruška lui-même; en effet, à divers moments de sa vie, celui-ci a confié aux uns ou aux autres un certain nombre de détails sur lui-même, dans la mesure où de telles révélations lui paraissaient pouvoir le servir; à coup sûr, le vrai et le faux se mêlent dans ses propos, dans le sens de ses intérêts du moment. Sans doute mentait-il parfois systématiquement, pour estomper certains faits qu'il préférait laisser dans l'ombre, et ses propos sont à prendre avec la plus grande circonspection. Il arrive que l'on puisse corriger certaines de ses affirmations à la lumière d'autres témoignages, mais parfois on demeure dans l'incertitude. Nous possédons en revanche les témoignages de personnes qui l'ont connu de près, et, à travers leurs propos, se dessine un portrait vivant de sa personnalité complexe. Certains de ces témoignages se trouvent dans des documents déjà étudiés par des chercheurs travaillant sur d'autres sujets, et qui, pour cette raison, ne leur avaient pas prêté attention. Une utilisation plus approfondie de ces pièces devrait permettre de remettre les choses au clair, et avec un rien de « flair » historique, il devrait être possible de recomposer les traits du personnage.

Moses (Lévi) Dobruška, alias Franz Thomas von Schönfeld, alias Sigmund Gottlob Junius Frey, est né le 12 juillet 1753 à Brünn (Brno) en Moravie [5]. Sa famille avait pris le nom du lieu de naissance de son père, dans le district de Neustadt, en Bohême. Son père, Salomon Zalman (Lévy) Dobruška (1715-1774), faisait partie de ce petit nombre de juifs particulièrement doués pour le commerce, qui jouèrent un rôle prépondérant dans l'histoire économique de l'Autriche, sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse; ce sont eux qui s'étaient assuré le monopole de la vente du tabac, l'une des principales sources de revenus de l'empire [6]. Nous possédons des

4. Le résumé de tous les documents se trouve dans l'important livre d'Alexandre Tuetey, *Répertoire général*, t. XI, 4[e] partie, Paris, 1914, p. 203-258. Ce recueil nous a servi de guide dans notre étude des pièces, qui contiennent des détails révélateurs, malgré toutes leurs contradictions. Notre reconnaissance va à M[me] Colette Sirat qui a bien voulu se charger de photocopier pour nous ces registres.

5. Suivant Ruzicka, qui a puisé toutes les dates qu'il cite (et qui nous paraissent plus dignes de foi que toutes les assertions tendancieuses, quand il y a contradiction) dans les registres des communautés juives et des autorités autrichiennes. Cette date est aussi donnée par Dobruška lui-même à De Luca (voir note 16).

6. Ruth Kestenberg-Gladstein, *Neuere Geschichte der Juden in den Böhmischen Ländern*, I (1969), p. 104-105, avec une bibliographie. Il est difficile d'admettre la tradition de l'un des prétendus descendants de la famille, selon laquelle Salomon Dobruška se serait appelé en réalité Salomon Wertheim et serait l'arrière-petit-fils de Simson Wertheimer de Vienne (cf. Krauss, p. 40 et 128). A la fin du XVIII[e] siècle, Wolf Wertheim (1769-après 1828), quittant Vienne, s'installa à Dobruška (et non à Brünn); il était le fils de Samuel Wertheim et l'arrière-petit-fils de Simson Wertheim, et avait pris à ferme le monopole du tabac dans cette ville. Dès 1794, il se trouvait à Dobruška, où il se fit une réputation comme talmudiste, ce qu'on n'a jamais dit de Salomon Zalman Dobruška. Sans doute y a-t-il eu confusion de deux familles de fermiers de tabac, liées d'une façon ou d'une autre à Dobruška. Ce n'est sûrement pas lui le « juif riche de Dobruška » qui entretenait un rabbin dans sa maison (voir plus loin, note 14), puisque Wolf Wertheim ne s'y est installé que près de vingt ans après la conversion de ce rabbin.

détails sur son commerce et ses affaires ainsi que sur ses associés dans le monopole du tabac, mais ils outrepassent le cadre de cette étude. Il fut le premier juif à obtenir le droit de séjour à Brünn, pour lui et pour sa famille; il fut donc le principal fondateur de la communauté juive de cette ville. Par son mariage avec Schöndl Hirschel, il entra dans le cercle de la famille de Jacob Frank, ce que l'historien Fritz Heymann, assassiné par les nazis, a été le premier à démontrer. Heymann s'est fondé sur des pièces d'archives conservées à Rzeszow, Breslau et Prossnitz et a apporté, ainsi, une contribution très importante à l'histoire des frankistes [7]. La mère de Frank, Rachel Hirschel, de Rzeszow [8], était la sœur de Löbl Hirschel, qui s'installa par la suite à Breslau, où naquit la mère de Moses Dobruška, Schöndl, en 1735. Son père gagna plus tard Prossnitz, principal centre des sabbatiens en Moravie, et c'est là que Salomon Zalman Dobruška l'épousa. Elle était donc la cousine de Jacob Frank, ce qui a échappé jusqu'à présent aux savants.

Cette femme riche était la protectrice des sabbatiens en Moravie, autour des années soixante du XVIIIe siècle [9]. Elle ouvrit toutes grandes les portes de sa maison pour recevoir Wolf Eibeschütz, le plus jeune fils du fameux rabbin Jonathan Eibeschütz, en tournée en Moravie, où il se faisait passer pour un nouveau prophète sabbatien et réussit ainsi à réunir autour de lui un groupe assez considérable de fidèles, probablement membres de la secte sabbatienne en Moravie. Le *Sépher Hit'abbekout (Livre de la lutte)* du rabbin Jakob Emden abonde de témoignages et de calomnies au sujet de la « prostituée de Brünn » et du rôle qu'elle joua dans la propagande de la secte [10]. Il y a tout lieu de supposer que son mari appartenait lui aussi à la secte, mais il n'y était pas un militant actif à ce stade, autant qu'on puisse en juger. Il est clair, en revanche, que la famille du principal associé de la coterie des

7. Heymann avait prévu d'écrire un livre sur Frank, et il y a eu un échange de lettres entre nous, en 1939, au sujet de la thèse principale qu'il voulait y défendre, à savoir que le vrai Frank était mort pendant son incarcération à Czenstochow, et que ses fidèles partisans l'avaient remplacé secrètement par un des frères de Zalman Dobruška. Cette mystification expliquait, selon lui, pourquoi Moses Dobruška était appelé le neveu *(Neffe)* de Jacob Frank. Dans une lettre du 4 août 1939, il m'informa des résultats de ses recherches dans les archives (à Breslau et à Prossnitz) sur la parenté entre Frank et Schöndl Dobruška. La conclusion est importante, sans rapport avec la thèse susdite, dont je n'ai aucune preuve et qui est infirmée par les Mémoires rapportés dans le livre *Divré Ha-'adon.* J'ai fait état, pour la première fois, de cette parenté, au nom du Dr. Heymann, dans mon article sur Ephraïm Joseph Hirschfeld, *Yearbook VII of the Leo Baeck Institute,* Londres, 1962, p. 275, d'où l'information a été reprise par divers auteurs récents, mais sans mention de sa source.

8. Dans ses Mémoires dans *Divré Ha-'adon,* dont la majeure partie, manuscrite, est conservée à la bibliothèque universitaire de Cracovie (la Jagellonne), Frank a parlé à plusieurs reprises de sa mère Rachel et de son origine.

9. Les nombreuses références à ce fait, que contient le *Sépher Hit'abbekout* de Jacob Emden, ont échappé à S. Krauss dans son article « Schöndl Dobruška », où le sujet n'est pas traité en profondeur.

10. Cf. *Sépher Hit'abbekout,* Altona, 1762-1769, f° 32 b, 43 a, 50 a (la « prostituée de Brünn »); 54 b; 82 a (« à Brünn la catin Dobruchki »), etc. La relation de son mari avec la secte a déjà été relevée par Oskar Rabinowicz, p. 273.

fermiers du monopole des tabacs, la famille Hönig, était également affiliée à la secte (au moins partiellement); elle s'était liée par alliance avec plusieurs familles sabbatiennes connues en Bohême, selon l'usage des « fidèles » de se marier entre eux [11]. La relation familiale entre Frank et sa cousine, Schöndl Dobruška, explique pourquoi Frank choisit de venir s'installer précisément à Brünn, après sa mise en liberté par les Russes de la prison de Czenstochow, en 1773. La position reconnue de cette famille, qui observait encore les préceptes de la Loi de Moïse, ainsi que ses liens avec les milieux sabbatiens de Moravie, avaient agi comme un aimant sur Frank.

Moses Dobruška reçut dans la maison paternelle une éducation juive et rabbinique; en même temps, il fut initié à ce que les sectaires appelaient le « secret de la foi » sabbatienne et à la littérature des « fidèles » [12]. Cette double éducation était d'usage courant dans de nombreuses familles qui, tout en pratiquant un judaïsme rabbinique de façade, avaient adhéré en cachette à la secte [13]. Son père entretenait un rabbin-précepteur dans sa maison à l'intention de ses fils; ce maître appartenait sans doute à un groupe de rabbins de tendance frankiste, et tous les indices nous permettent de l'identifier avec ce « vieux rabbin juif, Salomon Gerstl » qui, quelques années plus tard (en 1773), se convertit au christianisme, avec tout un groupe de frankistes à Prossnitz, deux mois après l'arrivée de Frank à Brünn [14]. Les cercles sabbatiens de Moravie s'adonnaient alors à l'étude du livre *Va'avo hayom el ha'ayin,* l'un des traités fondamentaux de la Kabbale sabbatienne tardive, attribué au rabbin Jonathan Eibeschütz (à juste titre, comme l'a démontré M. A. Anat) [15]. L'influence de ces études

11. La sœur de Moses Dobruška, Freidele (Franziska), était mariée à Wolf Hönig, le fils du chef de la famille Hönig, dont la femme était issue de la famille Wehle, une des principales familles sabbatiennes de Prague. Elle resta juive toute sa vie (cf. Ruzička, p. 288), bien que son mari et ses enfants se fussent convertis.

12. Sur ses connaissances en cette matière, voir ci-dessous.

13. Les Mémoires de Moses Porges nous prouvent que l'on ne dévoilait aux enfants les fondements de la foi initiatique qu'à partir de leur majorité religieuse *(barmitsva).* Cf. *Historische Schriften,* I, *Yiwo,* 1929, p. 265-266.

14. Cette information capitale a été conservée dans le livre de J. Wolf, *Judentaufen in Österreich,* Vienne, 1863, p. 78, où il est dit qu'il exerça comme rabbin privé *(Hausrabbiner)* pendant dix-huit ans « chez un juif riche à Dobruška ». Krauss, p. 77, n'a pas compris le contexte frankiste de cette information.

A notre avis, ce riche personnage qui entretient un rabbin à son domicile ne peut être autre que Zalman Dobruška (effectivement né dans la ville de ce nom), et au lieu de « à Dobruška », il faut lire « de Dobruška ». Si Zalman et Schöndl Dobruška appartenaient à la secte de Sabbataï Cevi, et que leur fils aîné Moses bénéficia d'une instruction à la fois rabbinique et sabbatienne (comme le prouve l'analyse comparée des sources), il est logique d'admettre qu'ils s'adressèrent, à cet effet, à un rabbin proche de la secte. Dans les documents autrichiens du XVIIIe siècle, Gerstl est généralement mis pour le nom hébraïque de Gerson, aussi n'y a-t-il pas lieu de faire des rapprochements avec d'autres rabbins, comme R. Abraham Gerstl, qui exerça le rabbinat à Hotzenplotz en 1760 et brigua le poste à Holleschau, deux communautés connues pour les groupes sabbatiens qu'elles abritaient.

15. Moshé Arié Perlmuter (Anat), *R. Jonathan Eibeschütz et ses relations avec le sabbatianisme,* Jérusalem, 5707 (en hébreu). Le second chapitre apporte de nombreux témoignages sur la diffusion de ce livre sabbatien en Bohême et en Moravie. Après la parution de l'ouvrage de Perlmuter, la Bibliothèque nationale de Jérusalem est entrée en possession de deux

sabbatiennes se retrouve par la suite dans l'œuvre littéraire de Dobruška, après sa métamorphose. Cependant, Dobruška, dans ses récits autobiographiques, passa sous silence tout ce qui touchait à sa naissance et à ses études sabbatiennes, silence gardé par la grande majorité des sectaires dans leurs documents personnels ou Mémoires. Le récit biographique écrit par De Luca, dans son livre sur les écrivains autrichiens, paru en 1778, se fonde indubitablement sur les dires de Dobruška lui-même [16]. Selon ce texte, son instruction de base aurait été purement talmudique [17], car son père, « juif riche et premier associé d'une affaire de fermage de tabac », avait eu l'intention de faire de lui un rabbin de renom *(sic)*, et dans ce but, il le tint éloigné de toutes les connaissances qui auraient risqué de le détourner de cette voie. Selon cette version, dont la véracité reste à prouver, il fit connaissance par hasard d'un juif qui l'initia à la poésie et à la rhétorique hébraïque et chaldéenne (c'est-à-dire araméenne) et qui lui enseigna les langues orientales. Cette histoire n'est probablement vraie qu'en partie, et l'allusion à l'araméen se réfère peut-être à ses études kabbalistiques. Finalement « son père se rendit à ses prières incessantes et lui permit l'étude de l'allemand et du latin ». Selon ses dires, son premier contact avec la poésie allemande se fit par l'entremise de l'œuvre de Salomon Gessner (poète suisse de grande réputation à l'époque),

> « dont la première lecture lui fut certes malaisée, mais ces difficultés ne purent en rien lui faire abandonner cette œuvre remarquable; bien au contraire, il continua à la lire jusqu'à ce qu'il l'eût comprise, et il fut dès lors désireux de connaître les meilleurs poètes. Aussi s'évertua-t-il à persuader son père de lui allouer une somme d'argent pour acquérir quelques bons livres, et il finit par obtenir 1 500 florins ».

A le croire, il aurait étudié, au cours de ces années, c'est-à-dire autour de 1770, l'anglais, le français et l'italien et se serait entièrement consacré à la poésie *(« schenkte sich ganz der Dichtkunst »)*. Il est relaté par la suite qu'il aurait publié à Vienne, en 1773, les premiers fruits de son aspiration poétique, sous le titre de *Einige Gedichte zur Probe (Quelques essais poétiques)*. Il ne nous a pas été possible d'établir si un tel livre a été effectivement publié ou s'il s'agit d'une

---

manuscrits de cette œuvre sabbatienne qui, comme le prouvent de nombreux indices, ont probablement été écrits dans cette région, et dont l'un contient à la fin une partie des « Révélations » de Wolf Eibeschütz.

16. Ignaz De Luca, *Das Gelehrte Œsterreich, Des ersten Bandes, Zweytes Stück*, Vienne, 1778, p. 105-107. C'est la première biographie de Dobruška, et les détails fictifs et imaginaires y abondent déjà.

17. Le texte allemand laisse entendre que son père entretenait un précepteur dans cette discipline (cf. note 14).

fiction. Il n'en reste en tout cas aucune trace dans les principales bibliothèques de Vienne et de Prague. De même, la suite de son récit, à propos de sa conversion au catholicisme, la même année, est certainement fausse. En vérité, le jeune homme s'était marié à la fin de 1773 avec Elke, la fille adoptive d'un riche commerçant, associé lui aussi dans le fermage du tabac, Hayim Poppers, l'un des dirigeants les plus fortunés de la communauté juive de Prague; il fut le premier juif à obtenir un titre nobiliaire en Autriche sans s'être converti au christianisme, et fut appelé Joachim Edler von Popper [18]. En avril 1774, le père de Dobruška mourut à Brünn, et son héritage fut l'objet de nombreux litiges dus aux revendications du gouvernement autrichien [19]. Grâce à la générosité de son beau-père, Moses Dobruška disposait d'une totale liberté sur le plan financier. C'est en 1774 qu'il amorça pour de bon sa carrière littéraire, en publiant simultanément deux ouvrages en allemand et un autre en hébreu qui tous trois dénotent une profonde influence de l'*Aufklärung* allemande. Son livre hébreu s'intitule *Sefer Ha Sha'ashua'* — « un commentaire expliquant les mots et les significations, dans le texte et hors du texte de l'excellent livre ...*Behinat 'Olam* [20] » de Yeda'ya Penini de Béziers (livre réputé du XIIIe siècle). L'introduction fut achevée à la fin de 1774 [21], mais le livre lui-même ne fut imprimé qu'en 5535 (1775). L'auteur signa son livre « Moché Bar-Rabbi Zalman Dobrouchki Halévi ». Signalons que Jacob Frank eut recours lui aussi, à plusieurs reprises, à ce nom de famille, lors de son séjour à Offenbach, et qu'il n'hésitait pas à signer du nom de Dobruschki, en lettres latines [22]; mais il n'a pas été établi qu'à Brünn aussi il se fît appeler de la sorte. Selon l'auteur, le commentaire du livre *Behinat 'Olam*, qui s'appelle *Kerem Li-Yedidi*, couvrait quelque cinquante feuilles d'imprimerie; vu le coût, l'auteur n'aurait fait imprimer qu'un seul des quatorze chapitres. Le livre se situe dans la lignée de la *Haskala* juive (Lumières), il rend hommage au commentaire philosophique de Moses Dessau (Mendelssohn) sur le livre de l'Ecclésiaste, tout en déplorant que les juifs de son temps

18. Voir la monographie de Samuel Krauss, *Joachim Edler von Popper*, Vienne, 1926.

19. Voir l'article de Krauss sur Schöndl Dobruška, p. 146-147.

20. Sur ce livre, voir Wiener, dans le catalogue *Kehillat Moché*, 1893, p. 141, par. 1111, et Krauss, p. 75-76. A la fin de son livre, Krauss publie un fac-similé du frontispice et de la dédicace. Dans le frontispice, Dobruška se prétend descendant de la tribu de Lévi. La Bibliothèque nationale et universitaire de Jérusalem possède un exemplaire de ce livre.

21. Les contre-vérités y apparaissent déjà, puisque l'affirmation : « Je suis âgé de vingt ans à ce jour; Prague, septième jour de Hanouca, 5535 » va à l'encontre de sa vraie date de naissance, telle qu'il l'indiquera lui-même à De Luca, trois ans plus tard. Il avait alors vingt et un ans et n'était pas né pendant la fête de Hanouca.

22. Voir les sources chez Kraushar, dans son livre en polonais, *Frank i Frankiści Polscy*, t. II, p. 114, et le témoignage de Lazarus Ben-David, imprimé sans mention de son nom chez Jost, *Geschichte der Israeliten*, t. IX, 1828, p. 148, selon lequel Frank aurait usé du nom de Dobruschki lors de son installation en Allemagne. Il l'avait appris par des membres mêmes de la secte. Dans une autre version de ces textes, parue dans *Monatsschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums*, 61, 1917, p. 205, le nom est orthographié Dobruski.

fissent si peu cas de la philosophie. Quand, trois ans plus tard, Dobruška dressa la liste de ses premières publications pour le livre de De Luca, il intitula son livre, avec une impertinence toute caractéristique : *Eine Theorie der schönen Wissenschaften : über die Poesie der alten Hebräer (Une théorie des belles-lettres : de la poésie des anciens Hébreux)*. En fait, s'il y est bel et bien question de rhétorique et de classification des sciences, il est difficile d'y voir une théorie.

C'est en 1774 que fut imprimée à Prague la première brochure en allemand qui nous soit parvenue de lui, un « jeu pastoral » à la mode de l'époque, intitulé *Telimon und Thryse, ein Schäferspiel (Telimon et Thyrse : une pastorale)*. Cet ouvrage [23], dépourvu d'introduction, a sans doute été imprimé comme livret pour une représentation théâtrale. L'auteur orthographie son nom Moses Dobruška, à l'exemple du reste de sa famille. Il s'agit d'une imitation sans originalité, en prose dans sa majeure partie, plus quelques passages en mauvais vers. En même temps, Dobruška publia à « Prague et Leipzig » un livre, *Schäferspiele (Pastorales)*, dont un exemplaire a été découvert récemment par Arthur Mandel. Le livre contient trois « Jeux pastoraux » et une longue préface, dédiée à la duchesse Maria Josepha de Fürstenberg. Cette dédicace est étonnante, d'autant plus que la duchesse était la patronne d'une société religieuse des dames de l'aristocratie autrichienne, appelée la « Croix de l'étoile » *(Sternkreuz)*. Peut-être cette dédicace signale-t-elle déjà les premiers pas de Dobruška vers la conversion [24]. Dans la liste de ses œuvres mentionnée plus haut, Dobruška cite deux autres publications en hébreu, imprimées à Prague elles aussi, en 1775 : un *Poème pastoral* (il s'agit peut-être d'une adaptation hébraïque de l'un des ouvrages en allemand) et une traduction hébraïque en prose rythmée des *Maximes d'or* attribuées à Pythagore [25]. Nous n'avons pas pu retrouver la moindre trace de ces publications; or, il est difficile d'imaginer que, si une traduction comme celle que nous venons de mentionner avait été publiée à Prague à cette époque, elle aurait disparu sans laisser de traces [26]. Il avait fait remarquer, par ailleurs, à De Luca que la

23. Il contient 52 pages, en petit octavo. Un exemplaire s'en trouve à la Bibliothèque nationale de Vienne (la forme *Thyrse* dans les bibliographies est une erreur compréhensible, car l'origine de ce nom est Thyrsis, chez Virgile).

24. Voir A. Mandel dans *Zion, revue trimestrielle de recherches en histoire juive*, vol. 43, Jérusalem, 1978, p. 72-74. A la page 73, il donne une reproduction de la page de titre.

25. Le titre d'un livre *Kerem Li-yedidi* par Dobruška, mentionné par H. B. Friedberg dans sa bibliographie des imprimés hébreux, *Bet ʿEked Sepharim*, vol. II, Tel Aviv, 1952, p. 475, n'est que le titre du commentaire déjà mentionné sur *Behinat ʿOlam*. Il faut donc corriger ma note erronée dans *Zion*, vol. 43, p. 160.

26. Le *Dictionnaire biographique des Autrichiens*, de Wurzbach, t. 31, 1876, p. 150, recense encore un autre jeu pastoral, qui aurait été publié sous le nom de Moses Dobruška, à Prague, en 1771, avec le titre de *Die zwo Amaryllen* : c'est vraisemblablement une erreur, tout au moins pour l'année d'impression, si le tout n'est pas pure invention. Il y avait en ce temps-là à Prague un écrivain chrétien du nom de Franz Edler von Schönfeld, mentionné par De Luca juste avant l'article sur Schönfeld-Dobruška. Il y était né en 1745, et appartint à l'ordre des jésuites

traduction *(« eine hebräische poetische Übersetzung des Pythagoras goldener Sprüche »)* avait paru après le *Poème pastoral* en cette même langue.

Salomon Zalman Dobruška eut douze enfants, dont deux seulement, des filles, restèrent juives. Tous les autres se convertirent au christianisme, probablement après l'arrivée de Frank à Brünn. Toutes ces conversions ont ceci de commun que la quasi-totalité des fils, tout au moins en ce qui concerne le début de leur nouvelle vie, optèrent pour une carrière militaire et servirent comme officiers. Ce fait surprenant s'explique selon nous par le véritable culte de l'armée qui caractérise l'enseignement de Jacob Frank, surtout à l'époque de Brünn, comme en témoigne son livre *Divré Ha'adon (Paroles du maître)*. Il s'avère qu'après avoir institué sa « cour » à Brünn, il se mit à embrigader les jeunes gens qui lui avaient été envoyés de Pologne et de Moravie. Ceux-ci durent revêtir l'uniforme et furent soumis à un entraînement militaire, au grand étonnement de tous les spectateurs [27]. Longtemps après, on trouvait encore les épées qui avaient servi à ces exercices, conservées dans certaines familles juives d'origine sabbatienne en Moravie [28]. L'idéologie militaire de Frank suscita chez les juifs des aspirations qui leur avaient été étrangères auparavant. Le premier fils de Dobruška à se convertir au christianisme fut l'aîné, qui prit le nom de Karl Josef Schönfeld. Il était né vers 1752, et selon ses dires et ceux de son frère Moses, sa conversion date de 1769 [29]. Le fait d'avoir choisi le patronyme de Schönfeld, qui est celui d'une famille aristocratique de Prague, connue pour la protection qu'elle accordait aux lettres et aux arts, suggère que cette conversion fut liée, en quelque façon, à la ville de Prague. Il s'engagea dans l'armée aussitôt

---

jusqu'à sa dissolution, puis fut professeur de littérature au lycée de Prague. Il est sûrement l'auteur d'un autre petit ouvrage, imprimé avant la conversion de Dobruška à Prague, en 1772, intitulé : F. E. von Schönfeld, *Der Tod Oskars, des Sohnes Karaths*, et conservé à la Bibliothèque nationale de Vienne. Il est difficile de décider lequel des deux Schönfeld est l'auteur de l'œuvre *Das weisse Loos, Schauspiel in zwey Aufzügen*, imprimée à Vienne en 1777, à l'occasion de sa représentation au Théâtre national. Il n'y a pas de nom d'auteur sur la page de titre, mais une note en conclusion, signée Schönfeld tout court. Il n'est pas impossible que Dobruška en soit l'auteur, car il portait déjà le nom civil de Schönfeld, mais n'avait sans doute pas encore été anobli, alors que son homonyme portait le titre de naissance. Schönfeld, converti au christianisme, se trouvait déjà à Vienne en 1777, mais il est étonnant qu'il n'ait pas fait état de cet opuscule dans la liste qu'il remit à De Luca.

27. Kraushar, t. II, p. 9-13 ; Eduard Brüll, *Jacob Frank und sein Hofstaat*, dans le journal *Tagesbote aus Mähren*, Brünn, 1895, n° 294.

28. Selon ce que m'a raconté, voilà quarante ans, le Dr. Berthold Feiwel, né en Moravie.

29. Cette année apparaît aussi dans la notice biographique de De Luca, qui l'a probablement apprise de Karl lui-même. Elle est mentionnée également dans la requête pour l'octroi à lui-même et à son frère de titres de noblesse, soumise par Karl à l'impératrice en 1778 et imprimée in extenso chez H. Schnee, *Die Hoffinanz und der moderne Staat*, t. V, 1965, p. 226-228. Il y écrit qu'il s'est converti neuf ans plus tôt, encore adolescent, et qu'il a servi comme cadet et comme sous-lieutenant dans le bataillon d'infanterie du comte Siskowitz. Il se vit alors attribuer 1 500 florins destinés à le désintéresser de sa part d'héritage, comme le spécifie un document examiné par l'historien Willibald Müller, *Urkundliche Beiträge zur Geschichte der mährischen Judenschaft*, Olmütz, 1903, p. 149.

après, atteignant le rang d'officier, comme plusieurs de ses frères après lui. Moses fut le seul à ne pas embrasser une carrière militaire (quoi qu'on en ait dit par la suite), et à s'adonner publiquement à des activités littéraires [30]. Moses Dobruška, le puîné, et trois de ses frères, Jacob-Nephtali, Joseph et David, se convertirent au christianisme le 17 décembre 1775. Son frère Gerson et sa sœur Blümele s'étaient convertis un mois auparavant, à Vienne. Ils adoptèrent tous le nom de Schönfeld. Adolf Ferdinand, Edler von Schönfeld, était l'imprimeur de l'Université Impériale et Royale de Prague; lui-même ou d'autres membres de la famille étaient des adhérents actifs de la Loge maçonnique de la même ville [31]. Moses Dobruška fut appelé dès lors Franz Thomas Schönfeld, et sa femme Elke, Wilhelmine. Ce n'est que quinze ans plus tard que trois de ses sœurs se convertirent à leur tour au christianisme, à Vienne, en janvier 1791. Les papiers littéraires posthumes de Schönfeld, qui se trouvent à Paris, dénotent une grande affection pour ses frères et sœurs, auxquels il consacra des poèmes. Les frères et sœurs convertis en 1775, ainsi que l'aîné, se virent octroyer, en juillet 1778, des titres de noblesse. La requête adressée par l'aîné des frères, Karl, à l'impératrice Marie-Thérèse dans ce but a été publiée récemment. Sa pieuse argumentation, la conviction profonde en la véracité de la foi chrétienne exposée en termes pompeux dans cette demande, ne doivent pas faire illusion : cette rhétorique était courante chez les frankistes désireux de se faire bien voir par les autorités. Celles-ci étaient faciles à abuser : n'ayant aucune idée de ce qu'ils étaient, ni de leurs origines, elles ne savaient pas avec quelle facilité ils passaient d'une religion à une autre. Moses est présenté par son frère comme un héros qui a tout sacrifié pour la plus grande gloire de « la sainte foi chrétienne [32] ». A en croire la demande, Franz Thomas Schönfeld avait fait un long séjour à Brünn pour engager sa mère à imiter sa conversion et avait de ce fait engagé des frais de l'ordre de 1 500 florins. Il y insistait également sur la ferveur de sa conviction, qui l'avait poussé à entraîner quelques-uns

30. Krauss, p. 75-76, écrit par erreur qu'il s'engagea lui aussi dans l'armée et devint sous-officier, mais le document cité à ce propos concerne son frère Karl (mort en 1781). Wurzbach, t. 31, p. 150, soutient qu'il fut d'abord officier dans l'armée autrichienne, mais nous ne savons pas d'où il tire cette information.

31. Conformément aux dates données par Ruzicka. Gerson Dobruška obtint des autorités de Brünn, en 1775, à sa majorité, en même temps que Benjamin Hönig, le droit de réunir les dix juifs requis par le culte pour la prière *(minyan)*, dans la ville de Brünn (permis donné précédemment au nom de sa mère). Voir Brunner dans le recueil de H. Gold, *Juden... in Mähren*, p. 150. Tous deux se convertirent quelques mois plus tard. Gerson, qui fut baptisé Joseph Schönfeld, s'enrôla aussitôt dans l'armée, comme cadet (cf. Schnee, p. 227). La liaison entre la famille Hönig et les frankistes apparaît dans des informations de différentes sources. Müller a cru, lui aussi, à un lien entre les conversions de Hönig et de Moses Dobruška, mais sans avoir connaissance du contexte frankiste des familles en question.

32. Cette expression courante employée par Karl Schönfeld a servi de modèle à la forme hébraïque *hadat hakedocha chel Edom* (la sainte foi d'Edom) ou *da'at Edom hakedocha* (la sainte doctrine d'Edom) en usage dans les textes frankistes.

de ses plus jeunes frères dans le giron de l'Église. Il n'y est évidemment fait nulle allusion à l'origine frankiste véritable du jeune homme. Le grave désaccord entre sa mère et lui, mentionné dans ce document, est une pure fiction : il n'a jamais cessé de venir voir sa mère, à Brünn, où il faisait souvent de longs séjours. Nous ne savons pas pourquoi sa mère a préféré rester juive, comme la grande majorité des frankistes de Moravie et de Bohême, ni pourquoi elle s'est néanmoins convertie — si cette conversion, en fait, eut lieu — à la fin de sa vie, changeant son nom de Schöndl en Katherine [33]. En revanche, il est exact que la conversion de Moses Dobruška et de sa femme fut la cause de sa rupture avec son beau-père : Wilhelmine Schönfeld fut rayée de son testament et reçut un versement unique et définitif de 3 000 florins. Les pièces retraçant les tractations entre les Popper et les Schönfeld, dans les années 1777 et 1778, sont parvenues jusqu'à nous [34].

La conversion de Dobruška au christianisme inaugura un nouveau chapitre dans sa vie, sans nuire à ses relations étroites avec la secte et la cour de Frank, dont la venue à Brünn joua peut-être un rôle décisif dans sa conversion et dans celle de ses frères. Alexander Kraushar, l'historien des frankistes polonais, a eu sous les yeux une chronique frankiste, retraçant la vie de Frank dans beaucoup de détails et dans son intimité [35]; elle montrait quelle sévère discipline celui-ci faisait régner dans sa cour, et comment la plus petite infraction entraînait une sanction rigoureuse du Maître, dont le verdict était sans appel. On y lisait, entre autres, qu'à la suite de « la protestation d'un certain Schönfeld », son adversaire fut mis sous les verrous, à la cour de Frank, pour une période d'une année, en 1783 [36]. Kraushar n'était pas en mesure d'identifier ce Schönfeld, qui jouissait d'une position priviligiée à la cour, mais, nous n'avons, quant à nous, pas de doute au sujet de l'identité de ce personnage.

Les activités de Schönfeld, à la suite de sa conversion, s'exercèrent sur deux plans, l'un public, l'autre caché. Ouvertement, il était

33. Elle était encore juive en 1789, selon un document officiel (cf. Přibram, *Urkunden zur Geschichte der Juden in Wien,* I, 1918, p. 610). Jusqu'en 1787, elle affermait le droit de péage *(Leibmaut)* que les voyageurs juifs devaient verser (Přibram, *ibid.,* p. 502). Suivant Weinschal (p. 261), le Dr. Paul Diamand, expert connu en chroniques familiales, lui aurait raconté avoir vu sa tombe dans le cimetière juif de Vienne, elle serait donc morte comme juive ; or, dans le livre de Wachstein sur les pierres tombales de Vienne, nous n'avons rien trouvé qui permette de soutenir cette thèse. A. Mandel affirme (*Zion,* vol. 43, Jérusalem, 1978, p. 72) qu'elle mourut juive, à Brünn.

34. Elles ont été publiées par Kraus, dans *Popper,* p. 106-114.

35. C'est seulement récemment qu'une autre copie de cette chronique a été découverte à Lublin par M. Hillel Levin (de Yale University).

36. Kraushar, t. II, p. 41. Un témoignage direct de Schönfeld précise incidemment sa liaison avec les proches de Frank qui le suivirent depuis Varsovie. Parmi ses papiers, dans son dossier personnel de Paris (voir plus bas la note 42), se trouvent aussi des feuillets datant de son séjour à Brünn. Sur l'un d'eux (f° 58 dans l'ordre des photocopies dont nous disposons), il a noté de sa main le nom Johan Rosenzweig; or il s'agit de l'un des personnages du « camp » de Varsovie, venus avec Frank à Brünn et renvoyés par la suite dans la capitale polonaise (Kraushar, *ibid.,* p. 6); sans doute revint-il encore une fois, et Schönfeld nota, pour une raison quelconque, son nom avec celui d'un certain Blumauer.

écrivain et poète. Il commença par faire parade de sa nouvelle foi, en composant, si l'on en croit ce qu'il confia à De Luca, une *Prière ou Ode chrétienne en Psaumes,* en langue allemande, qui n'a apparemment pas été conservée [37]. Il alla s'installer à Vienne, où il accéda au poste d'assistant du Père Denis, le directeur de la bibliothèque Garelli [38]. C'est là qu'il fut introduit dans les cercles des rationalistes « éclairés », qui soutenaient entièrement les visées politiques de Joseph II, et même eut accès auprès de l'empereur en personne; celui-ci, selon certains témoignages, lui aurait marqué une faveur particulière et l'aurait même chargé de diverses missions [39]. Ces récits se fondent certes, pour la plupart, sur les dires de Schönfeld lui-même, mais ils comportent indéniablement une grande part de vérité, confirmée par les faits. Schönfeld publia, à Vienne, en 1780, en tirage à part, un long poème, *Sur la mort de Marie-Thérèse,* qui s'adresse plus particulièrement, en vers exaltés, au nouvel empereur [40]. Il y soutint avoir rédigé des rapports pour l'empereur, en matière de politique étrangère, et principalement pour l'encourager à la guerre contre les Turcs, en vue d'abattre l'empire ottoman [41]. Au moment où l'empereur préparait

37. *Gebeth oder christliche Ode in Psalmen,* imprimée donc en 1776 ou 1777. On s'explique mal comment la plupart de ses premières œuvres ont disparu des bibliothèques, même en admettant qu'il s'agissait d'œuvres de circonstance.

38. Cette bibliothèque était située dans le Theresianum, à Vienne. Schönfeld y était employé au moment où il déposa sa demande d'anoblissement, en juin 1778. On ne trouve dans celle-ci aucune allusion à un quelconque service militaire de sa part; s'il avait servi dans l'armée, son frère n'eût pas manqué de le souligner parmi ses « mérites ».

39. Dans sa lettre de dénonciation, le baron Trenck, son ennemi intime, rapporte qu'il servit l'empereur dans une mission de renseignement dans la salle des débats du Parlement hongrois, « où tout le monde le connoissoit sous ce titre » (celui de von Schönfeld). Ce détail apparaît dans le corps de la lettre, mais non dans le résumé donné par Tuetey, n° 755.

40. Le nom de l'œuvre conservée à la Bibliothèque nationale de Vienne est : *Auf den Tod Maria Theresiens von F. Th. v. S-d;* elle comporte quatre feuillets. La rime est pauvre. En conclusion, il est dit que la lune s'afflige d'avoir pris le visage maternel de l'impératrice, qui « en double effigie, avec Joseph, unissait l'amour et la bonté avec la puissance virile » : « *in Doppelgestalt / Lieb, Güte vereinigt mit Männergewalt* ».

41. Cette initiative est mentionnée dans divers documents le concernant dans les Archives nationales de Paris, car il en avait parlé à diverses personnes; cela peut être vrai, mais il a pu aussi bien exagérer et amplifier les faits. Pour l'heure, on n'en a pas retrouvé trace dans les archives autrichiennes. Divers auteurs suggèrent que Schönfeld aurait agi ici à l'instigation de Frank, ainsi Weinschall dans son article; à en croire Paul Arnsberg, dans son petit livre : *Von Podolien nach Offenbach,* 1965, p. 23, Frank, au temps de son séjour à Brünn, caressait l'idée de conquérir une partie de la Turquie avec l'aide de l'empereur d'Autriche (à savoir, Joseph II), pour y fonder un État à lui. Dans ce cas, l'initiative de Schönfeld aurait eu un équivalent important, et on aurait pu tenter de voir un lien entre les deux projets. Or, notre recherche des sources éventuelles d'Arnsberg, dans le livre duquel abondent les « faits » douteux, nous a mis devant l'évidence que les choses ne s'étaient pas passées ainsi. Arnsberg ne cite pas ses sources, mais il est clair qu'il a été victime d'un résumé allemand erroné d'un livre polonais de Kraushar, publié par Emil Pirazzi, historien de la ville d'Offenbach, dans la *Frankfurter Zeitung,* 6 oct. 1895; l'original polonais ne fait nulle allusion à de tels desseins. Dans son livre (t. II, p. 37-38), Kraushar lui-même développe des suppositions de son cru à propos de la formule : « Frank formait peut-être des projets dans son esprit », en partant des diverses missions de ses fidèles à Constantinople (missions qui s'expliquent également de tout autre manière). Pirazzi s'est mépris sur cette affaire, prenant les hypothèses de Kraushar pour des projets de Frank. Les malentendus et les confusions de ce genre sont, malheureusement, à la base de bien des faits relatés par Arnsberg. La même erreur sur le récit de Kraushar (probablement en provenance de la même source allemande) se retrouve dans le livre de G. Trautenberger, *Die Chronik der Landeshauptstadt Brünn,* IV, 1897, p. 117 (mais sous forme hypothétique seulement).

l'expédition militaire contre les Turcs, en 1788, Schönfeld joua un rôle de premier plan dans l'approvisionnement de l'armée [42]. Même ses adversaires reconnaissent son mérite à cette occasion et témoignent de la fortune qu'il y amassa. La notice nécrologique écrite sur lui par son ami Kretschmann [43], dans un almanach de Vienne, en 1799, fait d'abord l'éloge de « sa pénétration perspicace, sa puissance d'initiative et sa courageuse résolution », puis raconte que

> « son efficacité dans les affaires apparut vite aux grandes personnalités de l'empire. Le général Laudon posa comme condition à sa nomination au poste de commandant en chef dans la guerre contre les Turcs (comme je l'ai appris de source sûre) que Thomas von Schönfeld fût nommé commissaire principal [aux fournitures] de l'armée, et celui-ci se rendit digne en tout point de la confiance qui lui fut faite. A la fin des opérations militaires, il retourna à Vienne et se consacra un certain temps à lui-même, à sa famille et à la poésie; il fit plusieurs voyages [avec son frère Emmanuel] trouva partout, même chez les meilleurs écrivains allemands, dont il sut gagner l'estime, l'accueil le plus amical [44] ».

Parmi ces hommes de lettres, on compte Klopstock, Gleim, Ramler, J. F. Reichardt, les frères comtes Stolberg et Johann Heinrich Voss [45], c'est-à-dire l'école dite de Göttingen. Son disciple et son ami le plus proche, à partir des années quatre-vingt, fut son frère cadet Emmanuel; celui-ci, né en 1765 et prénommé David, avait servi quelque temps en tant que lieutenant dans un régiment autrichien. Lui aussi écrivait de la poésie allemande, et, selon l'auteur de la nécrologie citée, il manifesta encore plus de talent que son aîné.

42. Schönfeld mentionne cette fonction : « étant chargé par l'empereur Joseph II d'approvisionner l'armée autrichienne en Croatie », dans ses papiers (et ceux de son frère Emmanuel), confisqués au moment de son arrestation et dont le dossier est conservé aux Archives nationales de Paris, sous la référence T-1524/1525. La photocopie du dossier tout entier se trouve en notre possession, grâce à l'obligeance de M. Glenisson, directeur de recherches au CNRS; ce dossier, qui contient plus de 400 pages, n'est pas trié. Le détail en question est mentionné dans un mémoire de mars 1793 (environ), adressé au ministre des Affaires étrangères français, Lebrun. Le fait est confirmé par la déposition de Diederichsen, le secrétaire danois de Schönfeld, qui l'avait connu à Vienne, à la même époque (voir Tuetey, p. 237, n° 762).

43. Il s'agit de Karl Friedrich Kretschmann, de Zittau (1739-1809), écrivain allemand qui jouit en son temps d'une certaine réputation.

44. *Taschenbuch zum geselligen Vergnügen*, éd. par W. G. Becker, nouvelle édition, Leipzig, 1799, p. 138-139.

45. Les poésies de Schönfeld comportent des allusions à ses relations avec Klopstock; ses rapports avec les autres écrivains cités sont mentionnés dans les lettres conservées dans le dossier personnel de Schönfeld à Paris. Deux lettres de Ramler et Gleim ont été publiées dans l'article de Ruzicka, p. 285-286. Les relations (prétendues) avec Reichardt ont été abordées par A. Mandel dans l'article cité dans la note 24. Mandel dit (p. 71) que Schönfeld et Reichardt faisaient tous deux partie de l'école poétique de Göttingen (appelée *Göttinger Dichterhain*) et s'étaient rencontrés dans ce milieu. Il ne donne pas la source de cette information, que je considère comme fausse (voir l'annexe C).

Beaucoup voyaient en lui « le successeur du grand Ramler ». A la fin de la notice, on trouve une ode sur la mort du roi Frédéric le Grand [46]. Pendant ces années, les deux frères produisirent une abondante œuvre poétique, tant en vers rimés qu'en vers libres, sur le modèle des odes de Klopstock. Certains poèmes sont dédiés à leurs frères et sœurs, y compris à celles qui étaient restées juives, comme Regina et Esther, mais aucun n'est dédié à la femme de Schönfeld. Les deux frères avaient également gardé des contacts avec des descendants de riches familles juives de Vienne, comme les Arnstein et les Herz. L'un de ces jeunes gens, Leopold Lipman Herz, composa un poème dithyrambique en l'honneur des deux frères Schönfeld, à Brünn, leur ville natale, en septembre 1787, et le leur fit parvenir à Vienne [47]. Dans la ville de Zittau, Karl Friedrich Kretschmann, qui les connut à la fin de cette période de leur vie (1790), raconte qu'entre eux régnait

> « un amour fraternel digne de l'Antiquité..., une passion dévorante, l'amour de la poésie allemande et de ce qu'il y a de meilleur, de plus beau, de plus grand dans notre littérature. Thomas von Schönfeld parlait et écrivait couramment plusieurs langues européennes et connaissait aussi les " langues mortes ". Il possédait si bien l'hébreu qu'il tenta, non sans succès, une traduction en vers de tous les Psaumes de David... et il s'apprêtait à publier le tout avec un commentaire esthétique et historique [48] ».

La majeure partie de cette traduction en est restée au stade de premier ou de deuxième brouillon, dans les papiers de Schönfeld à Paris; cependant, une série de trente psaumes choisis fut imprimée en 1788, l'année de la guerre contre les Turcs, sous le titre *Chants de guerre de David, traduits (de l'original) en allemand par Franz Thomas von Schönfeld* [49]. Le livre est dédicacé, sur la couverture, « à

46. Kretschmann, p. 143-145 (*« Beim Tode Friedrich des Grossen »*).

47. Le poème a été copié du recueil *Blumenlese der Musen*, Vienne, 1790, p. 178, et publié dans l'article généalogique sur la famille Herz par Ruzicka, *Monatsblätter der heraldischen und genealogischen Gesellschaft Adler*, vol. XI, 1931-1934, p. 18. L'auteur était alors âgé de vingt ans; il ne se convertit qu'en 1819.

48. Kretschmann, dans la notice nécrologique, citée plus haut, p. 137. Elle s'intitule *« Ehrengedächtnis der Herren Franz Thomas und Emanuel Ernst von Schönfeld »*. L'auteur resta fidèle à son amitié pour les frères, même après leur mort.

49. *Davids Kriegsgesänge / Deutsch / (aus dem Grundtexte) von Franz Thomas von Schönfeld*, Vienne et Leipzig, 1788. Le livre, imprimé à Vienne, comporte 22 pages d'introduction non numérotées et 135 pages de texte. La Bibliothèque nationale de Vienne en possède un exemplaire. La majeure partie des traductions est en vers; mais la puissance expressive est plus grande dans ceux des psaumes qui ne sont pas traduits en vers. En introduction, il précise que, son temps ne lui permettant pas de se soucier de l'impression et des corrections, il a prié un de ses amis de s'en charger, et que, celui-ci voulant introduire des modifications poétiques et ajouter son nom en tant qu'éditeur *(Herausgeber)*, il avait, quant à lui, « renoncé à cet honneur ». Comme le livre parut à la veille de la Révolution française, il donne un aperçu des opinions de Schönfeld (tout au moins sur un plan), avant son ralliement à la Révolution. Il y est encore fervent royaliste. Mais l'essentiel de l'introduction est consacré à la nature des psaumes et au problème de leur traduction, et elle est très intéressante. Il critique les

l'armée de Joseph ». Le choix de traductions est accompagné d'une longue introduction et d'un poème en l'honneur du roi David, dans le style de Klopstock [50], et s'achève sur un poème intitulé « Aux fidèles de la Muse sacrée [51] ». Cette Muse sacrée qui revient dans tous ses propos, aussi bien dans le livre déjà publié que dans les autres, qui sont posthumes, s'appelle « Siona »; elle incarne la relation inaltérable de Schönfeld avec ses origines, lorsqu'il s'adresse à ses lecteurs. Il avait emprunté ce nom à un poème bien connu de Klopstock, « Siona », écrit en l'honneur de la « poésie de Sion », la Muse biblique [52]. A son tour, Schönfeld prétend écrire sous l'inspiration de « Siona », mais il le fait à l'intention de « ma patrie allemande ». On ne trouve aucune allusion à la foi chrétienne dans ces pièces, ni dans les textes en prose qui les accompagnent. Le frankiste secret essayait de marier sa Muse « Siona » avec le patriotisme allemand qui caractérise la première génération de l'assimilation.

Dans son introduction, l'auteur précise qu'il a consacré pendant onze ans ses « rares moments de loisir » au commentaire du livre des Psaumes tout entier et à des appendices qui en éclaireraient l'aspect esthétique et historique, tout en expliquant le titre de chacun d'eux. Selon ses dires, il aurait achevé sa tâche, et son vœu serait de publier le commentaire accompagné de la traduction du livre des Psaumes, classé selon l'ordre chronologique de chacun des Psaumes qui le composent [53]. Son admiration pour la valeur poétique des Psaumes était sans bornes, et il s'en prenait aux traducteurs de son temps qui avaient l'insolence de juger « ce saint barde de l'Antiquité *(diesen heiligen Barden der Vorzeit)* comme Voltaire jugeait le grand Shakespeare », à savoir avec mesquinerie et sans réelle compréhension. Le dernier poème, adressé « aux fidèles de la Muse sacrée », appelle les poètes allemands et les traducteurs du livre des Psaumes par leur nom, et fait surtout l'éloge de Mendelssohn et de Herder [54]. Les vers qu'il adresse

autres traductions, ainsi que leurs procédés, et défend le niveau lyrique élevé des psaumes contre leurs détracteurs. L'introduction est signée du 17 mai 1788. On trouve également à Paris une copie, destinée à l'imprimerie, d'une autre partie du livre des psaumes : *« Die sieben Busspsalmen / aus der neuen Psalmenübersetzung von Fr. Th. Edler v. Schönfeld »*, mais elle n'est pas de sa main.

50. Le poème « David » a été publié, dans une version corrigée, à la fin de la notice nécrologique de Kretschmann, p. 142-143, mais sans mention du fait qu'il avait déjà été publié auparavant.

51. *« An die Vertrauten der heiligen Muse »*, p. 119-132.

52. L'expression « Muses de Sion » *(Zionsmusen)*, qui est à l'origine de la « Muse sacrée », de Klopstock, était déjà connue dans la musique sacrée du protestantisme allemand. Le célèbre compositeur Michael Praetorius donna à son chef-d'œuvre le nom de *Musae Sioniae*, I-IX, 1605-1610.

53. Les archives de Paris ne contiennent que des brouillons, entre autres, certaines pages du brouillon des appendices. On s'explique mal pourquoi Schönfeld a emporté ces brouillons avec lui, s'il possédait effectivement une copie au propre de tout le livre. Selon lui, il aurait commencé à y travailler en 1777, peu après sa conversion.

54. Il s'adresse à Klopstock en le couvrant d'éloges, puis à Michaelis, Nagel, Hess, Knopp et Döderlein, Bodmer, Kramer, Lavater, Kretschmann, Ramler et Herder (« O toi, flamme de la science... Toi chez qui la lyre de David résonne avec la violence de la tempête »). En revanche, il

à Mendelssohn, traducteur des Psaumes (1783), prennent un relief particulier dans la bouche d'un frankiste converti :

> « *Mendelssohn,*
> *Des sokratischen Hains Geweihter,*
> *Lange sprach Er zur ernstern Weisheit schon*
> *Meine Schwester bist Du*[55] *!*
> *Leise wandelt auch Er, mit zitterndem Harfenton*
> *Dem Grabe der Väter zu,*
> *Tönt schüchtern in den Chor der Sänger ein;*
> *" Es müsse meiner Rechte vergessen sein,*
> *Jerusalem vergass ich dein*[56] *!"* »
> *Willkommen, willkommen im Palmenhain!* »
> Mendelssohn,
> L'initié, le familier du bois sacré de Socrate,
> Depuis longtemps déjà il dit à la Sagesse :
> Tu es ma sœur!
> A pas légers il s'avance
> Vers le tombeau des Ancêtres
> Il s'accompagne du son de la harpe,
> Pudiquement il se joint au chœur des chantres :
> « Que ma droite s'oublie,
> Si je t'oublie ô Jérusalem! »
> Salut à toi! Salut à toi dans le bois des palmes!

En revanche, la fin du poème condamne violemment la poésie lascive et révolutionnaire imitée du modèle français; avec le grondement d'un fleuve tumultueux, celle-ci se rebelle contre la Loi divine, elle empoisonne les autres pays et ruine, de ses eaux bouillonnantes, la foi et les bonnes mœurs. A Voltaire, « le poète de la Henriade qui n'a pas contemplé la parure rayonnante de Siona et la lumière de sa face », le poète oppose ici l'Allemagne *(Germania)* et sa poésie « qui tonnera à vos oreilles le chant de la mort et de la dévastation, O poètes de France! ». Aussi incroyable que cela puisse paraître, cet écrivain juif, allemand de la première génération, parle de « divin éclair », du « canon de la poésie allemande, éclatant de fureur et de vengeance[57] »!

---

déverse sa colère sur la « bande de jeunes présomptueux qui roulent comme les eaux tumultueuses dans le fol orgueil de leur jeunesse et qui dédaignent le fils de Jessé! ». Sans les appeler par leur nom, il est clair qu'il fait allusion aux poètes du *Sturm und Drang* allemand, dont il condamne les « poèmes de prostitution effrontée ».

55. Citation de la Bible, Proverbes 7 : 4.

56. Psaume 137 : 5.

57. *Sie werden mit Schande fliegen / ... Germania! / Wenn deines Liedes Kraft erwaeht / Gottes Blitz / Des deutschen Liedes Geschütz. / Verderben um sein Haupt / wenn es Wuth und Rache schnaubt.*

Ce teutonisme exagéré et surfait, qui nous rappelle quelques manifestations plus récentes de ce genre, de la part d'écrivains d'origine juive, ne dura guère : quatre ans plus tard, Schönfeld composera à Strasbourg un poème d'esprit absolument opposé, une violente diatribe contre le peuple allemand [58].

58. Ce poème se trouve parmi ses papiers de Paris. Il débute ainsi :

Ach fürchtet nichts fürs heilge Reich
wir lassen eure Ketten euch
und Kaiser König Fürst und Graf
und was der Menschen Flüche traf
das bleibt zum Erbe euch
ach fürchtet nichts fürs heilge Reich.

A la fin du poème, il change de refrain et parle du *deutsche Reich*.

II

Nous ignorons quelles furent au juste les entreprises financières de Schönfeld, au cours des dix années qui suivirent sa conversion. Lui-même se plaint de ses nombreuses affaires qui ne lui laissent pas le temps de s'adonner à la littérature comme il le désirerait, mais sans préciser lesquelles [1]. Par ailleurs, nous savons que, durant ces années, il poursuivit également des activités plus secrètes; sans doute consacra-t-il une part importante de son temps, quelques années durant, à des activités dans des organismes affiliés au mouvement des francs-maçons. Outre les sociétés maçonniques ordinaires d'inspiration anglaise, qui existaient également dans le cadre de l'empire allemand et bénéficiaient d'un large appui de la part de nombreux milieux princiers et aristocratiques, y compris l'empereur Joseph II, cette époque vit la floraison des ordres maçonniques à tendances ésotériques, dotés d'une structure particulière [2]. La principale différence entre la franc-maçonnerie ordinaire et ces nouvelles ramifications était d'ordre idéologique : cependant que la doctrine des premières était plutôt d'inspiration à la fois chrétienne et rationaliste ou même déiste, ces dernières avaient des tendances mystiques et initiatiques. Elles accordaient une place prépondérante à la théosophie chrétienne professée par Jacob Böhme et Louis-Claude de Saint-Martin, à l'alchimie et, dans une certaine mesure, à des pratiques magiques. Ces divers éléments s'étaient cristallisés dans des sociétés qui se considéraient comme les continuateurs de l'ordre fictif appelé « La fraternité de la Rose-Croix » (fondé soi-disant au XVII[e] siècle) et qui reprirent ce nom. Ces sociétés attiraient un nombre non négligeable de nobles et de hauts fonctionnaires, qui oscillaient

1. Voir plus haut, note 49.
2. Ces phénomènes ont été l'objet d'une vaste littérature en français et en allemand qu'il ne convient pas d'énumérer ici.

entre le rationalisme et la mystique et tentaient parfois de réaliser la synthèse de ces deux tendances.

C'est dans le *no man's land* entre ces deux tendances que se situait l'ordre des « Frères asiatiques », issu d'une réorganisation des « Chevaliers de la Vraie Lumière » *(Ritter vom wahren Licht)*. Dès avant 1780, Schönfeld avait rejoint les francs-maçons ordinaires, comme certains de ses parents et certains membres du milieu juif et frankiste, dans les familles fortunées d'Autriche [3]. Mais quand il adhéra aux deux sociétés mentionnées plus haut (1781-1783), il s'identifia à leurs tendances mystiques. La littérature de base de ces sociétés se distinguait par des emprunts très généraux au judaïsme (extraits du Rituel de prières); chez les Chevaliers [4], puis plus encore chez les Frères asiatiques, on trouve des éléments kabbalistiques [5], non pas pseudo-kabbalistiques comme dans d'autres confréries de ce genre, mais authentiques, des formules tirées du livre du *Zohar,* des considérations sur les lettres du Tétragramme extraites du livre *Pardès-Rimmonim,* du kabbaliste Moses Cordovero, et même de longues spéculations sur la Création, citées parallèlement aux enseignements des théosophes chrétiens.

Il faut donc reconnaître qu'il s'agit là d'une institution unique en son genre dans l'histoire de la maçonnerie mystique, puisqu'elle marie les éléments chrétiens et juifs (avant même que l'affiliation de membres juifs en tant que tels ne soit admise), ces éléments juifs étant d'ailleurs particulièrement marqués. Dans ses Mémoires, Franz J. Molitor (1779-1860), qui disposait de sources sûres concernant le caractère de cette institution, écrit que du temps où les Frères asiatiques exerçaient leurs activités à Vienne, l'aspect juif de la Société devint de plus en plus visible. C'est seulement lors du transfert de leur centre en Allemagne du Nord (1786) que la tendance chrétienne prit le dessus. Or, on constate que dans le groupe des principaux

3. Wolf Hönig de Vienne, dont le père était l'associé le plus proche de Zalman Dobruska et dont certains parents étaient très liés aux frankistes, fut reçu comme membre du « Grand Orient » à Paris, en 1787, plusieurs années avant sa conversion (cf. Jacob Katz, *Zion,* XXX, 5725, p. 195). Entre 1785 et la fin de 1787, il appartint à l'ordre des Frères asiatiques, alors qu'il était encore juif, et y fut appelé Lucas Ben-Zedek, selon les documents des archives maçonniques de Hambourg. En 1788, il épousa Freidele Dobruska, sœur de Schönfeld, qui mourut juive, alors que lui-même se convertit au christianisme après la mort de sa femme.

4. Les actes fondamentaux de l'« Ordre des Chevaliers et des Frères de la Lumière », rédigés en 1781, furent imprimés dans l'important recueil *Der Signatstern (zweite Abhlg.)*, Berlin, 1803, p. 1-124. Ces textes prouvent clairement que cette secte servit effectivement de première cellule à l'ordre des Frères asiatiques.

5. Le changement de nom se fit sans heurts : d'abord « Chevaliers et Frères de la (vraie) Lumière », puis « Chevaliers et Frères initiés d'Asie », et de là, le nom prit sa forme définitive : « Frères de saint Jean l'Évangéliste d'Asie en Europe » *(Brüder St. Johannis des Evangelisten aus Asien in Europa)*. C'est sous ce nom que furent imprimés, en 1803, à Berlin les textes fondamentaux des Asiatiques, qui avaient appartenu à l'un des frères juifs Isaac Daniel Itzig; ils ne furent pas publiés dans le *Signatstern,* mais formèrent un gros volume indépendant, paru chez un autre éditeur. Plusieurs de ces documents avaient déjà été imprimés (in-folio) en 1786. Nous en avons vu certains dans les archives maçonniques de Hambourg et de La Haye, conservés pour les besoins internes de l'Ordre.

fondateurs de l'ordre des Frères asiatiques, la première place revient à Franz Thomas von Schönfeld, en même temps qu'à un noble bavarois du nom de Hans Heinrich von Ecker und Eckhofen (1750-1790), au frère capucin Bischoff (mort en janvier 1786), et à un certain nombre de fidèles de Saint-Martin appartenant à la noblesse et à la fonction publique autrichienne. Le frankiste, le moine catholique extravagant (il fit de longs séjours en Orient et avait, semble-t-il, beaucoup de sympathie pour les sabbatiens qu'il rencontra) et l'aventurier issu du cercle des *Gold-und-Rosenkreuzer* s'entendaient fort bien en raison de leurs tendances syncrétistes. La participation de Schönfeld à ces activités ne fait plus de doute, d'après le résultat de nos recherches dans les archives des francs-maçons à Copenhague et dans les archives correspondantes de La Haye. Nous pensions autrefois que les éléments juifs et kabbalistiques de ces confréries devaient plutôt être attribués à Ephraïm Joseph Hirschfeld; entre-temps, nos recherches à Hambourg [6], et la découverte faite par Jacob Katz à La Haye de nouvelles sources publiées ou utilisées en partie dans son livre *Jews and Freemasons in Europe,* paru en 1970, ont prouvé le rôle prépondérant de Schönfeld par rapport à celui de Hirschfeld au cours des années 1781-1784 [7].

Le rôle de premier plan joué par Schönfeld est confirmé par le témoignage des personnages les plus concernés dans cette affaire. Le prince Charles de Hesse, le chef suprême des organisations de la maçonnerie ésotérique en Allemagne, qui, en outre, dirigea l'ordre à partir du mois d'août 1786, déclara à la fin de ses jours : « Schönfeld fut, avec Eckhofen, l'un des premiers militants de l'ordre des Asiatiques [8]. » Les premières *Instructions* (dans la doctrine des Asiatiques) furent probablement élaborées par trois personnes : Bischoff, Ecker von Eckhofen et Schönfeld, et c'est de ce dernier (et non pas de Hirschfeld, comme nous le supposions autrefois et comme

6. Voir mon article sur Hirschfeld, *Yearbook VII of the Leo Beack Institute,* Londres, 1962, p. 247-278. Ce n'est qu'en 1963 que j'ai eu accès aux archives de Copenhague et que j'ai pu découvrir les trésors qui s'y trouvaient cachés.

7. Mes remerciements vont à mon collègue et ami Jacob Katz, qui a bien voulu mettre à ma disposition toute sa documentation sur Hirschfeld, Schönfeld et les Frères asiatiques, photocopiée à La Haye, à partir du legs G. Kloos, et dont il ne s'est servi que partiellement dans son livre important. J'ai eu aussi la bonne fortune d'examiner moi-même les documents qui se trouvent à La Haye. Les documents de Copenhague et ceux de La Haye se complètent en ce qui concerne Schönfeld. Le troisième chapitre du livre de Katz, p. 32-50, 191-199, est consacré au problème de l'ordre des Frères asiatiques. Le jugement porté par J. Katz sur le rôle de Schönfeld dans l'Ordre me semble juste dans son principe (p. 137). Quant à Hirschfeld, je prépare une étude détaillée de sa biographie et de ses activités.

8. Dans une lettre du prince Christian de Hesse-Darmstadt, datée du 14 juillet 1825, dans les archives de Darmstadt. Le prince Charles vécut très vieux (1744-1836). Il fut, pendant un demi-siècle, le personnage du plus haut rang dans les cercles maçonniques mystiques et son statut social élevé (il était le beau-frère du roi du Danemark et le beau-père du roi qui lui succéda) ne lui conférait que plus d'influence. Il fut toute sa vie un fervent adhérent de doctrines occultes de toutes sortes, et forma un « système » de sa propre inspiration, fondé sur une variante de la doctrine kabbalistique de la transmigration des âmes *(gilgoul).*

le laissaient entendre certaines sources secondaires pour l'histoire de l'Ordre) que proviennent les éléments kabbalistiques que l'on y trouve. Nous n'insisterons pas sur le problème des juifs au sein de l'ordre des Asiatiques [9], qui fut la première communauté ésotérique à ouvrir ses rangs aux juifs : quelques-uns parmi les plus importants des « juifs de cour » de l'époque s'y affilièrent [10], ainsi que certains des premiers *maskilim* (ce fait a été prouvé par les recherches de Jacob Katz et les nôtres). Quand, en 1784 (la date précise n'est pas absolument certaine), Hirschfeld se rallia à l'Ordre, les textes fondamentaux de la doctrine des Asiates existaient déjà, avec tous leurs éléments kabbalistiques. Ce n'est pas Hirschfeld mais d'autres qui déterminèrent l'orientation de base de la confrérie, même si, au cours des années à venir, il composa à ce propos de longs commentaires, dont une partie considérable nous est parvenue [11].

Jacob Katz a découvert un témoignage formel de Hirschfeld sur la part prise par Schönfeld dans l'élaboration de ces textes fondamentaux. Vers la fin de sa vie, Hirschfeld raconta au savant chrétien Franz Joseph Molitor, qui devint un spécialiste de la Kabbale [12], ses souvenirs sur les Asiatiques, et celui-ci les rédigea dans deux versions, datant respectivement de 1820 et de 1829 [13]. Il est vrai qu'à cause de

9. Le document original qui détermina le passage du deuxième nom de l'Ordre (qui a donné naissance au terme de Frères asiatiques, en usage chez les spécialistes) à sa dénomination définitive (voir note 5) est conservé dans les archives de Copenhague. Écrit à Vienne, il porte la date du 7-1-1745 (selon le calendrier particulier à l'Ordre), ce qui correspond à mars 1785.

10. Le membre juif le plus étonnant de l'Ordre fut sans doute le rabbin Barukh ben Jacob de Shklov, ancien juge rabbinique de Minsk (vers 1740-1812); voir à son propos *Encyclopaedia Judaica* (en allemand), III, col. 1111-1113, qui comporte une erreur sur sa date de naissance. Il traduisit Euclide en hébreu (1780) et fut l'un des premiers *maskilim* de Russie. Il adhéra à l'Ordre des Asiates en 1785 à Vienne, selon les documents de Copenhague. Son nom dans l'Ordre fut Petrus ben El-chaj. Seuls les membres juifs recevaient le nom d'un des apôtres, accompagné d'une des qualités de la divinité en hébreu : Hirschfeld devint Marcus ben Binah, le banquier Arnstein de Vienne fut appelé Johannes ben Achduth et ainsi de suite.

11. Aussi bien à La Haye qu'à Copenhague, en partie manuscrits, en partie imprimés à l'usage exclusif des membres de l'Ordre, vers 1786-1788.

12. Molitor est l'auteur (anonyme) des quatre volumes sur la Kabbale : *Philosophie der Geschichte oder über die Tradition* (1827-1853), qui représentent la somme spéculative de quarante ans d'étude de la Kabbale.

13. La version la plus courte, datant de 1820, fut publiée par Jacob Katz dans *Zion*, XXX, 5727, p. 204-205; la plus longue se trouve en ma possession, sous forme de photocopie. Jacob Katz la cite à diverses reprises. Il écrit que cette version a été rédigée en 1824, mais il faut lire 1829. Molitor la dicta à Johann Friedrich von Meyer. Une autre copie de la même version (avec quelques différences) on été obligeamment mise à ma disposition par M. Antoine Faivre, qui l'a découverte dans une collection maçonnique. La version la plus courte existe en deux copies; dans l'une, le nom de von Schönfeld apparaît en clair, dans l'autre il est désigné par les initiales N. N. Molitor rédigea ces notes aussitôt après la mort de Hirschfeld, en s'inspirant de ce que celui-ci lui avait raconté. La copie qui mentionne le nom de Schönfeld se trouvait parmi les notes relatives à Hirschfeld, rédigées par un membre de l'Ordre surnommé « a cedro » : il s'agit tout bonnement du prince Christian de Hesse-Darmstadt (1763-1830). La seconde copie a été faite à partir du manuscrit d'un frère appelé « a falce Saturni », de son vrai nom major Christian Daniel von Meyer, de Francfort (1736-1824), l'oncle du théosophe bien connu Johann Friedrich von Meyer et ami intime de Molitor; il est l'auteur de centaines de lettres écrites au landgrave Christian de Hesse et conservées dans les archives de Darmstadt. L'identité de Schönfeld avec Franz Thomas von Schönfeld ne fait aucun doute, à en juger d'après les détails mentionnés qui ne conviennent qu'à lui; d'ailleurs à Copenhague se trouvent effectivement quelques documents signés de son nom civil intégral.

son grand âge la mémoire de Hirschfeld le trahit sur certains détails, et que ses propos sont parfois tendancieux, mais en général, les informations fournies sont exactes. Hirschfeld connaissait bien Schönfeld et savait donc à quel point celui-ci possédait l'hébreu et le « chaldaïque » (l'araméen), à savoir la langue du *Zohar* et de la Kabbale, et qu'il était l'une des personnalités les plus en vue dans l'Ordre. De même, il n'ignorait pas ses liens avec les dirigeants de la secte de Sabbatai Cevi, mais il confondit la famille de Jacob Frank avec celle de Rabbi Jonathan Eibeschütz, là encore pour des raisons évidentes, comme nous le verrons. Selon ses dires, Schönfeld était

> « le petit-fils du célèbre rabbin Eibeschütz de Hambourg, membre de la secte de Sabbatai Cevi. Schönfeld, qui s'était converti, devint bibliothécaire de la cour à Vienne, et possédait de nombreux manuscrits très rares qu'il avait hérités de son grand-père, d'où il tira les *Instructions* pour les Frères de la Lumière [*Instructionen,* à l'intention des néophytes]. Grâce à ses origines et à ses connaissances tirées des manuscrits, il était resté en rapport avec la secte de Sabbatai Cevi, qui comptait de nombreux partisans en Pologne, Hongrie et Bohême [14] ».

La dernière phrase suggère, bien entendu, la connivence de Schönfeld avec les frankistes, qui n'étaient pas encore connus sous ce nom au temps de Hirschfeld et qu'on appelait simplement la « secte de Sabbatai Cevi ». L'erreur à propos de Eibeschütz s'explique aisément : les manuscrits mentionnés qui servirent de base à Schönfeld pour rédiger les textes de l'Ordre étaient des livres de Kabbale sabbatienne, que la tradition sabbatienne de Moravie attribuait à Eibeschütz. Ces textes comprenaient principalement le livre *Va'avo hayom el ha ʿayin* déjà mentionné. Hirschfeld avait appris, sans doute de la bouche même de Schönfeld, que des extraits de ce livre avaient été transposés dans les textes constitutifs de l'ordre des Asiatiques. Ceci est confirmé par l'analyse de ces textes, dont la plus grande partie a été publiée à Berlin en 1803. Certains passages ne sont que la traduction — excellente d'ailleurs — des premières pages de ce manuscrit sabbatien, sans la moindre référence à la source, bien entendu [15]. Dans l'original hébreu, ces pages (conservées en plusieurs copies) sont d'un style difficile, et les pensées exprimées sont assez touffues et entièrement axées sur la théologie sabbatienne de Nathan

14. Selon le texte de la version la plus courte.
15. Les pages 265-276 du livre allemand (voir note 5) constituent des passages adaptés et traduits, correspondant aux feuillets 1-8 v° du manuscrit d'Oxford du livre *Va'avo hayom el haʿayin.*

de Gaza, dans une nouvelle formulation [16]. Seul un expert en hébreu et dans le langage de la Kabbale pouvait parvenir à les traduire. Il s'agit ici du début de la Genèse, qui est interprété dans d'autres passages des écrits de base conformément aux sources théosophiques chrétiennes, et principalement aux ouvrages de von Welling et de Saint-Martin [17]. Le traducteur considérait ces passages comme un maillon intermédiaire entre la Kabbale juive et le christianisme mystique. Parmi les fondateurs des Chevaliers de la Lumière et des Frères asiatiques, Schönfeld, dont l'éducation à la fois talmudique, kabbalistique et sabbatienne l'avait préparé à cette tâche, était le seul capable de faire cette traduction. Il fit donc accepter par sa confrérie la doctrine sabbatienne de Jonathan Eibeschütz, répandue parmi les sabbatiens de Moravie! L'erreur de Hirschfeld est simplement d'avoir fait du « grand-père spirituel » de Schönfeld son grand-père par le sang. Il exagère aussi l'influence des manuscrits sabbatiens, qui se limite, en fait, à certains passages des *Règles de l'Ordre,* rédigés (avec ou sans la collaboration de Schönfeld) par les deux autres principaux fondateurs de la confrérie, le capucin Bischoff [18] dont le pseudonyme était *Ish Zadik* en hébreu, ou « Pater Justus », et Hans Heinrich von Ecker, le principal inspirateur de l'Ordre dans ses deux stades, et qui se faisait appeler « Ben-Jakhin [19] » ou encore « Abraham » et « Israel ».

Il apparaît donc que, même après sa conversion, à une époque où son activité publique s'exerçait dans des domaines tout autres, sans rapport avec le sabbataïsme, Schönfeld s'adonnait en secret à la propagation des doctrines kabbalistiques et sabbatiennes, quand l'occasion s'en présentait ou qu'il la jugeait propice. Cette activité l'occupa probablement pendant la plus grande partie des années 1781 à 1784. Ces mêmes années furent capitales dans l'histoire du maçonnisme mystique et occultiste (la « Stricte Observance »). Le nouvel ordre des Chevaliers de la Lumière, ainsi que les confréries qui en subirent l'influence (selon les textes imprimés, à l'instar du système appelé *das grünstädter System*), furent immédiatement soupçonnés de pratiques magiques occultes, en particulier Ecker qui se présenta comme leur porte-parole lors du congrès maçonnique de Wilhelmsbad, en 1782, un grand événement dans l'histoire de la maçonnerie allemande. Le rituel imprimé des Chevaliers de la Lumière comprend

16. Ce problème est traité en détail par M. Perlmuter dans son livre mentionné dans la note 15 du premier chapitre.

17. Voir mon article sur Hirschfeld, p. 266-268. Ce furent évidemment les fondateurs chrétiens comme Bischof et Ecker qui servirent de médiateurs à l'influence de ces sources.

18. Dans les Mémoires de Molitor, qui n'avait d'autre source que Hirschfeld, il est désigné comme franciscain, mais dans les documents originaux de Vienne, conservés à Copenhague, il est toujours question de lui comme d'un capucin.

19. Les colonnes de Yakhin (la translitération allemande est Jachin) et Boaz revêtent une grande importance dans la symbolique maçonnique, fondée sur la construction du temple de Salomon.

déjà un nombre considérable d'éléments juifs et kabbalistiques, mais aucun élément sabbatien. Ce dernier est présent dans l'édition refondue du rituel, à la veille de la métamorphose de l'Ordre en une nouvelle structure organique qui prévoyait deux stades préparatoires et trois stades principaux au lieu de cinq stades principaux *(Probestufen, Hauptstufen)*. Hans Heinrich von Ecker fut longtemps absent de Vienne et séjourna à Innsbruck de 1781 au début du printemps 1783. Ce fut une période de grande activité pour Schönfeld qui « accueillit de nombreux frères » dans l'Ordre [20]. Il portait déjà, sans doute, son nom secret (dans toutes les confréries ésotériques de maçonnisme mystique on portait des noms secrets), « Scharia », sous lequel il apparaît dans divers documents originaux; cette orthographe pour un nom qui, en principe, désigne Secharia (Zacharie) n'est pas erronée, contrairement à ce que nous pensions autrefois, mais nous en ignorons le sens [21].

Lors de sa fondation, l'Ordre ne comptait pas de membres juifs (non convertis) et Schönfeld était le seul adhérent à connaître la tradition juive (talmudique et sabbatienne). Il est curieux que le « double triangle » (l'Étoile de David!) et le chandelier à sept branches aient servi de symboles au stade suprême (le troisième) du « système des Chevaliers et des Frères initiés *(Brüder-Eingeweihte)* d'Asie [22] ». Cette symbolique nettement juive, qui usait déjà de l'Étoile de David comme d'un symbole juif, était naturelle pour un juif originaire de Moravie et qui avait fait un long séjour à Prague, où le *Maguen David* (Étoile de David) avait été élevé au rang de symbole de la communauté juive; il faut y ajouter la symbolique messianique et sabbatienne de l'Étoile de David, telle qu'elle ressort des amulettes sabbatiennes du rabbin Jonathan Eibeschütz [23]. Tout cela se trouve dans des documents datant des années 1781-1783, donc avant que Hirschfeld n'entre en contact avec les membres de l'Ordre; il faut donc conclure à l'influence d'un Schönfeld n'ayant pas encore renié son inspiration juive, influence accueillie très volontiers dans ce milieu. On trouve

20. Comme Ecker le rapporta par la suite, en 1789-1790, lors de sa querelle avec Hirschfeld. Voir le manuscrit sur l'histoire de l'ordre des Asiatiques, conservé à Copenhague sous la référence F VII I[e]. Ecker prétend qu'en son absence le désordre s'installa à Vienne, par la faute de quelques frères. Peut-être fait-il allusion aux activités de Schönfeld.

21. Au cours des métamorphoses de l'Ordre, ces noms subirent eux aussi des changements : les Chevaliers de la Lumière prirent souvent des noms arabes, et ce n'est qu'après la réorganisation de l'Ordre que ceux-ci furent remplacés par des noms bibliques ou à consonance hébraïque; les listes de membres (conservées à Copenhague et qui comprennent des centaines de noms) en sont pleines. Scharia est peut-être un nom pseudo-arabe ou pseudo-hébraïque de ce genre.

22. Nous avons vu ce symbole graphique dans les papiers de l'Ordre à Copenhague, et sa description dans *Signatstern*, vol. V, 1809, p. 362.

23. Voir à ce propos l'article « L'Étoile de David, histoire d'un symbole » dans mon livre *Le Messianisme juif : essais sur la spiritualité juive*, Paris, 1974, p. 367-395. En 1785, l'Étoile de David fut octroyée comme « sceau » dans l'Ordre au rabbin Baruch de Shklov (et à lui seul); l'attestation originale se trouve à Copenhague.

également dans ces premiers documents des dialogues mystiques fondés sur des maximes du *Zohar,* tirées du chapitre « Sava » (livre de l'Exode, II, fol. 95 a) et utilisées dans un sens mystificateur. Ces citations furent reprises par la suite dans un contexte différent, dans les textes des Asiatiques [24]. Avec Ecker et le comte Johann Joachim von Thun (dont le nom ésotérique dans l'Ordre était Nathan [25]), Schönfeld contribua largement à cette réorganisation.

Entre 1784 et 1785, Schönfeld séjourna longtemps à Brünn, auprès de sa mère et dans l'entourage de Frank, et fit souvent le trajet aller-retour entre Vienne et Brünn. Sa première rencontre avec Hirschfeld date du printemps 1783, quand Ecker l'amena avec lui d'Innsbruck comme secrétaire. Hirschfeld, qui jusque-là avait eu des sympathies pour les Lumières, se rapprocha peu à peu de la théosophie. Tous les frères de l'Ordre devaient avoir été auparavant membres d'une des loges ordinaires des francs-maçons : c'était là — du moins à cette époque — une condition préalable à l'admission; par la suite, cette condition fut abrogée. Mais Hirschfeld n'avait jamais été membre d'une loge ordinaire. Quand il fut question de l'employer pour les besoins de l'Ordre, on trouva un expédient qui indique bien quels liens étroits existaient entre le frankiste et le juif « éclairé », peu versé dans les doctrines initiatiques; ceci contredit le récit fait à Molitor par Hirschfeld, selon lequel ses relations avec Schönfeld auraient été très mauvaises. C'est là une « révision » ultérieure, faite par Hirschfeld vers la fin de sa vie. Le jour de Pâques 1784, Hans von Ecker accompagna Schönfeld et Hirsch (il conservera son nom d'origine jusqu'en 1786) au relais de la poste et tous deux partirent pour Brünn. C'est là que Schönfeld reçut Hirschfeld comme maçon, au cours d'un cérémonial de fantaisie en dehors de la présence d'une confrérie maçonnique, et l'initia à la doctrine secrète des Asiatiques, qu'il connaissait déjà, en fait, par ses relations antérieures avec Ecker. On ne sait si, à cette occasion, Hirschfeld rencontra aussi Jacob Frank, par l'intermédiaire de son maître et ami, et si c'est de cette époque que datent ses relations avec les frankistes qui, dix ans plus tard, devaient devenir très étroites. Sur la foi de cette cérémonie fabriquée de toutes pièces, Hirschfeld fut considéré comme franc-maçon et admis dans l'Ordre le premier juin 1784 comme membre de plein droit par Bischoff et Ecker, sous le nom de « Marcus ben Bina » (Bina :

24. Dans le rituel des Chevaliers, *Signatstern,* t. II, 1803, p. 62, et dans le rituel des Asiatiques, p. 304; voir aussi mon article sur Hirschfeld, p. 271. Les textes des Chevaliers de la Lumière ont été rédigés en 1781, comme on peut le lire, p. 44, et il n'y a pas de raison d'en douter.

25. Cette famille était active dans toutes les organisations maçonniques de ce genre, mais il ne faut pas confondre « Nathan » avec Franz Joseph von Thun, héros, à partir de 1781, d'un épisode occultiste retentissant. Voir A. Faivre, *Eckartshausen,* Paris, 1969, p. 193-199 (révélations de l'esprit Gablidone, « cabale »).

discernement), « puisqu'il apparaît clairement que nous avons un spécialiste de l'hébreu [26] ».

On ignore toujours quels furent les événements qui, dans le court laps de temps entre juin et octobre 1784, incitèrent des frères aussi éminents que Nathan (le comte von Thun, célèbre dans les cercles occultistes chrétiens) et Scharia (von Schönfeld) à quitter définitivement ou partiellement cette confrérie. Apparemment, ils étaient mécontents des transformations structurelles profondes qui avaient été effectuées à ce moment et qui dépassent le cadre de notre sujet. L'explication de ·Molitor (inspirée par Hirschfeld) dans ses deux versions n'est pas convaincante, mais elle met en lumière le caractère de Schönfeld, vu par Hirschfeld. Molitor dicta la version la plus longue : « Histoire de l'ordre des Frères de Saint Jean l'Évangéliste d'Asie en Europe », au cours de l'été 1829. Il y est question d'un troisième juif parmi les fondateurs de l'Ordre, un kabbaliste proche de la secte de Sabbatai, un sépharade probablement, du nom de Asarja (Azaria), de qui proviendraient les manuscrits de la Kabbale sabbatienne remis à Bischoff; mais les récits autour de ce personnage sont tellement obscurs qu'ils ne paraissent pas dignes de foi. Il semble bien, comme le croit Jacob Katz, que cet Asarja ait été inventé de toutes pièces et constitue, en fait, une sorte de double légendaire de Schönfeld lui-même, sur qui Ecker et Hirschfeld se sont amusés à broder des récits imaginaires, comme il était de coutume dans ce genre de confréries (à propos de « supérieurs secrets », etc.). On lit dans cette « Histoire » (qui, sur certains points de détail, contredit la version plus courte de 1820) :

> « Aux côtés de [Ecker von] Eckhofen, se trouvait à la tête de l'Ordre un certain Baron von Schönfeld, fils d'un Juif converti [!], très versé dans la langue hébraïque et chaldaïque. Il traduisit les textes hébraïques que Justus [le capucin Bischoff] avait ramenés d'Orient, et c'est lui qui rédigea à partir de ces textes les règles de l'Ordre [*die Instructionen*]. »

Il est clair que le livre *Va'avo hayom el ha'ayin* n'est pas une œuvre orientale, et que le récit concernant les œuvres du rabbin Jonathan Eibeschütz, dans la version antérieure, la plus courte, correspond à la réalité. Molitor continue :

26. D'après le document original sur sa réception dans l'Ordre et sur la procédure préparatoire, conservé dans les archives de Copenhague (F VII 1). Ce document ainsi que d'autres documents viennois portent en outre les « sceaux » magiques de leurs signataires, entre autres le symbole graphique de Schönfeld-Scharia.

« [Schönfeld] était un homme génial, mais libertin [27], il n'était attiré que par des jouissances sensuelles grossières [ou charnelles, selon le sens littéral de l'expression allemande], qu'Ecker était chargé de lui procurer aux frais de l'Ordre. En outre, il s'endetta et se fit mal voir en raison de son libertinage. Cependant le fondateur, Eckhofen, ne pouvait se passer de lui, jusqu'au jour où Hirschfeld conçut le projet de faire venir [à Vienne] son frère Pascal [Pesah], qui était versé dans les deux langues orientales [mentionnées], ainsi que dans le Talmud, et avec qui il [Ephraïm Hirschfeld] avait accepté de continuer les travaux commencés par Schönfeld [en fait, cela ne se passa qu'en 1785, après la retraite partielle de Schönfeld, selon les documents de Copenhague!], mais il était était difficile d'éloigner Schönfeld de l'Ordre [28]. Hirschfeld profita donc d'un voyage de Schönfeld à Brünn pour le faire arrêter la-bas par ses créanciers, qu'il avait secrètement prévenus avec la permission d'Eckhofen. Schönfeld s'adressa à Ecker von Eckhofen, qui lui envoya la somme requise, à la condition qu'il quitte l'Ordre et signe un document idoine [29]. »

Cette histoire mêle la vérité et la fiction. L'emprisonnement à Brünn apparaît très douteux. Ce qui est vrai, c'est que Hirschfeld succéda à Schönfeld, qui se retira des activités sans quitter l'Ordre définitivement, comme principal kabbaliste, traducteur et exégète de la doctrine de l'Ordre, selon les « textes » fondamentaux authentiques ou fictifs, et resta à ce poste pendant quatre ans, jusqu'à sa querelle avec Ecker, qui entraîna l'agonie de l'Ordre. La description du caractère de Schönfeld contient probablement une bonne part de vérité. L'allusion transparente à ses relations avec les femmes se voit pleinement confirmée dans une lettre détaillée de son homme de confiance, l'avocat Diederichsen — nous reparlerons de lui par la suite —, écrite à Berlin, le 1er février 1792, et par d'autres témoignages à Paris.

Pour en revenir à l'essentiel, il existe une circulaire imprimée par la direction de l'Ordre [le « Petit Sanhédrin »], datée d'octobre 1784, qui confirme la défection des frères Scharia et Nathan du « Grand Sanhédrin », à la suite d'une « déclaration commune », justifiant leur décision et leurs motifs. A ce propos, nous lisons :

« Nous omettons complètement les motifs ayant amené l'honorable frère Scharia [Schönfeld] à cette mesure tout à fait

27. En allemand : *ein genialer aber ausschweifender Mensch.*
28. Selon les dires d'Ecker, Hirschfeld ne fit venir son frère qu'en 1785 (aux termes de l'acte d'accusation d'Ecker, contre Hirschfeld, conservé à Copenhague).
29. Tout cela selon la version la plus longue de Molitor ; dans l'autre version, cette histoire n'apparaît que par allusion.

inhabituelle et inconnue dans l'Ordre, car il n'y a pas encore lieu de dévoiler les raisons [littéralement : les sources] de sa conduite et nous ne voulons pas les établir nous-mêmes. »

Par la suite, il est question de dérèglements et de graves défauts dans la conduite des affaires de l'Ordre. La façon dont l'Ordre réagit au comportement du comte autrichien von Thun et de Schönfeld, et le style apologétique employé, prouvent que les motifs étaient très différents de ceux évoqués par Hirschfeld et Molitor. De fait, les papiers conservés à Copenhague indiquent que, dès 1783, il y avait eu un grave désaccord entre ces deux personnages et Ecker; il avait été alors décidé que les trois hommes, plus le Grand Maître [Bischoff], constitueraient le Petit Sanhédrin d'Europe. Nous possédons une lettre de Schönfeld sur l'association de ces frères, datant du début d'avril 1784, ainsi qu'un mémorandum du 1er octobre 1784 (signé par quatre frères) faisant état du départ de deux d'entre eux du Sanhédrin. Or, le 3 octobre, ils parvinrent à un accord : Schönfeld demeurerait dans le cadre de la confrérie en tant que membre « silencieux », sous le nouveau pseudonyme de Na'hem. Le même dossier contient aussi des copies d'une lettre d'Ecker à Schönfeld, datant de fin décembre 1784, et la réponse de Schönfeld écrite à Brünn le 20 janvier 1785, qui fait état de graves déboires (*Schicksalsschläge,* dans l'original) subis récemment, ainsi que de ses préoccupations kabbalistes et d'un manuscrit sur les « Ourim ve-toumim » (les Oracles du livre de l'Exode, 28,30) qui se trouvait chez lui [30].

Il est impossible actuellement de savoir si c'est à la suite de la réorganisation de l'Ordre ou pour des raisons personnelles que Schönfeld se retira. Il y avait peut-être encore un autre motif à sa réticence envers les activités de l'Ordre. L'empereur Joseph ne voyait pas d'un bon œil les confréries ésotériques du type de la Stricte Observance ou des Frères asiatiques et il publia même un édit interdisant le maintien de toutes les organisations s'écartant du cadre des francs-maçons ordinaires en Autriche; il est clair que cette ordonnance, datant de la fin de 1785, vint à la suite d'une agitation

30. Ces documents se trouvent dans le dossier F VII 3, à Copenhague. Les faits sont confirmés par la constitution de l'Ordre réorganisé, datée de janvier 1785 et imprimée dans le recueil des textes « asiatiques ». Il y est question, dans deux paragraphes (p. 55), de statut particulier (« position d'inactivité ») des deux frères mentionnés, qui, en fin de compte, n'avaient donc nullement quitté l'Ordre. Pourtant, nous avons trouvé à Copenhague une lettre du comte Thun (« Nathan ») aux « pères » de l'Ordre (du 28 octobre 1784), dans laquelle il refuse catégoriquement la proposition de garder sa place auprès du Sanhédrin et exige, en des termes d'une rare violence, d'être rayé de la liste des membres de l'Ordre. Les mêmes archives contiennent également une copie de l'acte le rayant de l'Ordre, « sur sa propre demande ». La date de cette décision n'a pas été entièrement élucidée. Il n'y a pas lieu ici de nous étendre sur ce point.

dans les cercles maçonniques [31]. De ce fait, le centre des Asiatiques se déplaça de Vienne, en direction du Nord de l'Allemagne et du Danemark; on le trouve d'abord à Hambourg et à Brunswick, puis à Schleswig, lorsque Charles de Hesse fut nommé chef de l'Ordre en août 1786 [32]; à la suite de ces événements, Ecker et Hirschfeld s'installèrent aussi à Schleswig. Au cours des années 1781 à 1785, une forte campagne fut menée contre Ecker et ses sociétés, accusées de « cacomagie », de magie noire. Il est possible que Schönfeld ait cherché à préserver ses relations de plus en plus étroites avec l'empereur (qui, au cours de ces années, eut un flirt avec Eva Frank, la cousine au second degré de Schönfeld) [33].

Les propos de Hirschfeld vieillissant sur son principal maître en Kabbale — tel était bien le rôle de Schönfeld! — indiquent une intention de se faire valoir au détriment de son ancien confrère. Comme on va le voir, les relations entre eux ne furent pas interrompues après que Schönfeld eut mis fin à ses activités, et il est clair que Schönfeld ne savait rien de ce que son disciple et camarade allait soutenir par la suite, à savoir qu'il avait contribué à l'éloigner de l'Ordre. Hirschfeld connaissait exactement les liens de Schönfeld avec Frank et la secte de Sabbatai Cevi, et il y a tout lieu de croire que les deux amis ne se cachaient rien à ce sujet. Le personnage du délégué sabbatien Asarja, mentionné tout à l'heure, avait très probablement été inventé par Schönfeld ou Bischoff, pour cacher la véritable origine des idées sabbatiennes et syncrétistes des Frères asiatiques. L'Orient comme origine des écrits des Asiatiques — cela faisait plus d'impression que l'Autriche ou la Bohême.

Ces idées continuèrent à être cultivées à l'époque où Hirschfeld était le maître de la tradition kabbalistique dans ce milieu. Citons un seul exemple, modeste mais caractéristique, de la terminologie sabbatienne et frankiste qui apparaît dans les textes des Frères asiatiques. Il s'agit du terme technique « force des forces » appliqué à la divinité. Cette expression se retrouve souvent dans les enseignements de Jacob Frank à ses disciples de Czenstochow et de Brünn et dans les écrits des frankistes juifs de Prague, elle est indiscutablement courante dans les manuscrits sabbatiens. Ce terme qui désigne la divinité apparaît à nouveau en 1791, dans un texte apologétique, dirigé contre un pamphlet attaquant l'Ordre et publié à cette époque;

31. Cf. Jacob Katz, *Jews and Freemasons in Europe, 1723-1939*, Cambridge, Mass., 1970, p. 40.

32. Des documents sur cette nomination et sa date précise, que Katz n'a pas réussi à fixer, se trouvent à Copenhague.

33. Kraushar, t. II, p. 36-37. Les allégations de Weinschal (p. 260) suivant lesquelles Eva Frank fut considérée autrefois comme la fiancée de Schönfeld, ainsi que ses autres remarques, sont privées de tout fondement.

le texte de la réponse est conservé sous forme manuscrite [34]. C'est précisément la survivance d'une expression, apparemment sans conséquence, qui montre combien fut durable l'influence originale de Schönfeld, versé dans la langue des frankistes.

Signalons également le témoignage de Molitor, dans la seconde copie de la version la plus courte déjà mentionnée. Il raconte que l'Ordre avait l'intention

« de propager la science secrète juive et qu'il n'était pas du tout question, comme certains l'avaient pensé, de convertir les juifs. De tous ceux qui [parmi les juifs] avaient adhéré à cette doctrine, aucun ne considérait Jésus comme le Messie. Ils l'appelaient *Baalshem* (thaumaturge), comme ils le faisaient pour tous ceux à qui ils attribuaient un degré particulier de talents et de qualités, tels Sabbatai Cevi, Falk (le « Baalshem de Londres »), Frank et leurs semblables [35]. »

Le fait est qu'aucun des juifs affiliés à la confrérie — leurs noms apparaissent dans les listes de membres de Copenhague — ne se convertit du temps où il appartenait à l'Ordre, et les textes de celui-ci condamnaient expressément toute propagande en faveur de la conversion. Le fond du problème, selon l'auteur du texte apologétique mentionné, c'est qu'un juif qui devenait membre de l'Ordre cessait d'être juif (même s'il n'abjurait pas ouvertement sa foi déclarée), et devenait « un vrai israélite mosaïque » — *ein wahrer mosaischer Israelit* —, que nous appelons du nom significatif d'essénien, tout comme le chrétien cesse de se dire catholique ou luthérien et accède au rang de croyant de la vraie foi de Jésus [36]. L'objectif syncrétiste est formulé ici ouvertement. Signalons que le seul membre du groupe des juifs qui se convertit, bien des années plus tard, fut le propre beau-frère de Schönfeld, Ludwig (Wolf) von Hönig, qui, d'ailleurs, ne s'y décida que cinq ans après la mort de celui-ci.

Même pendant l'époque de son activité en France, Schönfeld resta en relation avec le monde spirituel des Frères asiatiques. En effet, parmi ses papiers personnels confisqués à Paris se trouvent quelques

34. Ce texte apologétique est dirigé contre le pamphlet *Der Asiate in seiner Blösse* (cf. Katz, p. 50); des exemplaires se trouvent aux archives de Copenhague (F VII 10[c]) et de La Haye. Il est question de la Kabbale au feuillet 74b, et le Dieu de la Kabbale y est défini comme « la force des forces, dotée de quatre forces primaires indépendantes ou qualités, qui sont la nature éternelle de la divinité ».

35. Cette remarque particulièrement instructive manque dans la version publiée à la fin de l'article de Jacob Katz dans *Zion*. Le titre de *Baalshem* attribué à Frank est confirmé d'abord par les légendes des juifs de Podolie, après la disputation de Kamenets-Podolski (cf. M. Balaban, *Pour servir à l'histoire du mouvement frankiste* (en hébreu), Tel-Aviv, 1935, p. 303-304, à propos de « Histoire épouvantable en Podolie » — en hébreu). Une source frankiste interne, généralement fiable, rapporte également ses activités miraculeuses et ses guérisons.

36. Voir le texte apologétique mentionné plus haut, f° 101b.

pages en langue française, inachevées d'ailleurs, et qui portent le titre de « Principes généraux de la Cabale [37] ». Pendant longtemps, je me suis demandé comment un tel homme, si familier des sources kabbalistiques et sabbatiennes (ce que les principes fondamentaux de la doctrine des Frères prouvent abondamment), avait pu faire abstraction de ce solide savoir, et recourir à une idée de la Kabbale vague et inconsistante, absolument étrangère aux authentiques sources juives, mais adaptée au langage des cercles occultistes chrétiens et des Rose-Croix de son temps. Or, l'original allemand de ce texte, complet cette fois-ci, se trouve dans les écrits de l'ordre des Asiatiques, et a été publié en 1803, à la fin du recueil de documents concernant ce sujet, pages 357-365, sous le nom de *Allgemeine Grundsätze der Cabala.* Ce chapitre n'a sûrement pas été rédigé par Schönfeld lui-même, mais par un autre frère, pour qui la notion de Kabbale se confondait avec une philosophie de la nature quelconque [38]. Schönfeld, qui possédait ces textes, avait donné ces pages à traduire en français (elles ne sont pas écrites de sa main) pour son usage personnel, probablement du temps de ses activités dans une des loges maçonniques avec lesquelles il fut en relation après son arrivée à Strasbourg et à Paris, en 1792.

Selon une hypothèse plausible, Schönfeld aurait déjà appartenu, en Autriche même, à l'ordre des Illuminés (fondé par Adam Weisshaupt), réputé pour ses tendances politiques avancées et même radicales, et il aurait pris contact, dès son arrivée à Strasbourg, avec des personnes connues comme membres de cette organisation [39]. L'auteur de cette hypothèse, qui explique le bon accueil fait à Schönfeld à Strasbourg, ignorait tout de ce que nous venons de relater, mais sa thèse s'accorde parfaitement avec le personnage de Schönfeld tel qu'il apparaît dans le cadre de ses activités au sein des sociétés maçonniques ésotériques. Il est fort possible que, après être passé par un ordre syncrétiste et religieux, il se soit tourné vers un ordre libéral et humaniste, qui concordait avec ses aspirations [40].

37. Je les ai publiées, sous la forme d'un résumé provisoire de mes conclusions (avant d'avoir pu consulter tous les matériaux servant de base à la recherche présentée ici), dans le livre *Max Brod — ein Gedenkbuch,*Tel-Aviv, 1969, p. 90-92. A l'époque, j'en ignorais encore la source.

38. Pour l'auteur anonyme, le nom de « cabaliste » est respectable, même s'il est mal vu par la foule (paragraphe 3 de la règle). De même, la « Cabale » est identifiée ici avec la divination, ce qui est d'usage courant chez les chrétiens au XVIIIe siècle, ainsi, par exemple, dans le système « cabalistique » de Casanova. Cf. B. Marr, *Casanova als Kabalist,* dans *Casanovas Briefwechsel,* Munich, 1913, p. 389-396 (*ibid.,* p. 330-334, où est publié un vestige de sa correspondance avec Eva Frank, la fille de Jacob Frank, en 1793, à propos de sa « Cabale »).

39. Mathiez, *La Révolution,* p. 112; voir aussi F. Baldensperger, *Revue de littérature comparée,* t. 6, 1926, p. 502. Il s'agit d'Eulogius Schneider, dont nous savons qu'il était membre de l'Ordre.

40. Bien que cette hypothèse soit plausible, il faut malheureusement lui opposer le fait que le nom de Schönfeld ne figure dans aucune liste des membres de l'association ni dans aucun autre

Dans ses papiers de Paris, il n'est fait état qu'une seule fois de ses convictions chrétiennes, sur un feuillet écrit de sa main, comportant une courte prière destinée peut-être à un cercle maçonnique où il voulait passer pour un bon chrétien. Il y est question de « notre Seigneur Jésus-Christ ». Nous n'avons trouvé aucune autre trace de vraie foi chrétienne. Néanmoins, le feuillet qui précède les « Principes de Cabale » dans leur version française comporte des notes en allemand et en hébreu qui sont de sa main, mais dont le sens n'est pas clair. On y trouve des spéculations numérologiques sur les lettres *(guématria)* relatives aux notions de Père, Fils, Esprit, Chair, à partir du verset « et *il sera* une seule chair »; le terme « il sera » (au lieu de *ils seront* dans la Bible) est interprété comme l'incarnation du Tétragramme sous la forme de la Trinité du Père, du Fils et de l'Esprit. La présence du concept de volonté suggère un lien avec les spéculations sabbatiennes, où l'idée de volonté jouait un rôle dans une conception d'une Trinité de caractère non chrétien. Mais en haut de ce feuillet apparaît le chiffre 56, ce qui rappelle le rôle prépondérant de ce nombre dans la symbolique de Saint-Martin dans *Des erreurs et de la vérité* (ainsi que dans les textes des Frères asiatiques!). Tout cela reste donc fort obscur, d'autant plus que, si ma lecture est correcte, le premier mot du feuillet, au-dessus du graphisme mystique (est-ce une Étoile de David ou un triangle surmonté d'une sorte de planche?), est : *Sie*; or ce mot tout simple revient régulièrement comme symbole (« Elle », tout court) dans l'enseignement de Frank (et seulement là!) à propos de la « Jeune Fille », la « Dame » ou la « Vierge », qui sont la présence divine ou le Sauveur sous forme féminine.

Pour conclure, nous voyons que, malgré la contradiction apparente, les tendances mystiques des Frères asiatiques et les orientations politiques des Illuminés ne sont pas incompatibles. Certes, il fallait être frankiste pour cultiver ces deux tendances à la fois; en cela, Schönfeld ne faisait que mettre en pratique les prophéties de son « oncle » Jacob Frank, telles qu'il avait pu les entendre de la bouche de ce dernier, lors de ses visites à Brünn, au cours des années 80, et telles qu'on peut les lire dans le *Sepher Divré ha-'Adon (Livre des paroles du Maître)*, datant de la même époque, prophéties que j'ai présentées dans un des colloques de Royaumont en 1962 [41].

Nous avons déjà remarqué qu'à cette époque, et jusqu'en 1788, Schönfeld ne cachait pas son inspiration juive, symbolisée par sa muse Siona. Le témoignage laïque le plus explicite en ce sens est une ode

---

document des Illuminés; on ne le trouve ni au rang des personnes dont l'appartenance est assurée ni de celles où elle est incertaine. Voir la liste de l'une et l'autre catégorie dans : Richard von Dühnen, *Der Geheimbund der Illuminaten : Darstellung, Analyse, Dokumentation (La Société secrète des Illuminés : présentation, analyse, documentation)*, Stuttgart, 1975, p. 439-453.

41. Publiées dans le volume *Hérésies et Sociétés*, Paris, 1968, p. 381-393.

intitulée « Consécration » *(Die Weihe)*, à savoir sa consécration par Siona comme poète oriental dans les demeures de la « patrie allemande ». Ce poème lui était particulièrement cher : c'est le seul à être conservé dans ses papiers, avec deux brouillons et trois différentes versions définitives! Le roi David, le psalmiste, et Klopstock, le plus grand poète allemand du temps de la jeunesse de Dobruška-Schönfeld, constituent les idéaux suprêmes de sa poésie; chez Schönfeld, ils ne forment plus qu'un : ils sont devenus « David-Klopstock », car Klopstock est le nouveau David. Des cèdres du Liban, Siona, sa muse sacrée, l'appelle et l'invite à chanter « la poésie du Fils de Jessé dans les terres de Teut ». Nous avons là indubitablement un document de premier ordre sur les prémices de l'assimilation des juifs en Allemagne [42]. A l'heure même où le jeune frankiste s'exaltait pour Siona, il composait également un mélodrame lyrique (sans importance), « Thusnelda dans les liens de Rome [43] », dans le style des « poèmes bardes » à la mode en ce temps-là. Plus tard, à partir de 1790, il se liera d'amitié avec Kretschmann, l'un des principaux représentants de cette mode.

Il est question de Siona chez Schönfeld dans un autre contexte intéressant. Dans le manuscrit de la traduction des Psaumes, on trouve la phrase suivante du Psaume 110, verset 3, paraphrase très caractéristique de l'esprit frankiste : « Il fallut donc recruter, dans la jeunesse d'Israël, un corps de volontaires séduits par le charme de la poésie, par la langue exaltante de Siona, par son bras de fortitude, jusqu'à ce qu'ils ruissellent comme la rosée de la matrice du matin [44]. » L'enthousiasme des frankistes pour le nouvel esprit martial et pour l'instruction militaire de la jeunesse juive est bien connu; il a joué, dans l'histoire de la secte, un rôle qu'il ne faut pas sous-estimer.

42. Nous présentons en annexe (A) une des versions de cette poésie. L'influence de l'ode « Siona » de Klopstock est très sensible dans la plupart des strophes de cette pièce.

43. *Thusnelda in Banden Roms*, dans le dossier de ses papiers à Paris; mentionné par Baldensperger, p. 502.

44. L'original allemand a paru dans ma contribution, mentionnée plus haut, au volume publié en hommage à Max Brod, p. 86.

III

Les amis de Schönfeld dans les cercles littéraires allemands appartenaient à ce qu'on pourrait appeler l'aile gauche de la littérature; ils considéraient favorablement les idées avancées, se passionnaient même pour elles et pour la Révolution française. Au départ, il ne semblait pas y avoir de contradiction bien nette entre le despotisme éclairé autrichien et la nouvelle monarchie libérale en France, même si cette orientation nouvelle lui avait été imposée par les événements révolutionnaires. Rien d'étonnant donc à ce que Schönfeld, grand admirateur de l'empereur réformateur qu'était Joseph d'Autriche, fût attiré par l'esprit nouveau venant de Paris, à l'aube de la Révolution. Rien d'étonnant non plus à ce qu'il évoluât de plus en plus vers la gauche, à mesure que la Révolution française devenait de plus en plus radicale. Il n'en reste pas moins que la suite de sa carrière s'enveloppe d'un voile d'exceptionnelle ambiguïté.

A la fin du règne de Joseph II, Schönfeld menait à Vienne la vie d'un homme fortuné et d'un écrivain amateur, bénéficiant de la confiance de l'Empereur et voyageant beaucoup pour rencontrer les hommes de lettres allemands. Il eut deux filles et un fils, appelé Joseph, né le 14 septembre 1779 [1]. Schönfeld sut gagner aussi la faveur de l'empereur Léopold II, le jeune frère de Joseph. En l'honneur de son accession au trône (1790), il lui consacra un long poème, en forme de Psaume, dans un style très ampoulé [2]. Il énumère

1. Son fils l'accompagnera à Paris. Nous n'avons aucune information sur sa fortune ultérieure. Ses filles restèrent à Vienne avec leur mère. Elles se marièrent (l'aînée, Marianne, en 1802; la cadette, Katharina, en 1801) avec des officiers autrichien et belge. Le plus jeune de ses petits-fils fut Adrien Joseph de Soudain qui vécut à Bruxelles (1808-1878). (Tout cela selon les informations rassemblées par Léon Ruzicka, p. 287.)

2. Il a paru en livret sous le titre : *Herrscher-Einzug Leopold II in Wien* (1790). Un exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale de Vienne. Il contient 29 pages, avec une traduction italienne de G. V. (Gius. Voltiggi), qui loue, dans une courte introduction, non seulement la beauté de la poésie, sa puissance et ses idées, mais aussi son « expression mystique

tous les peuples qui vivent à l'ombre du trône impérial, à l'exception des juifs. Mais à la fin du poème, il se présente une fois de plus comme « sionite », c'est-à-dire comme poète inspiré par la muse Siona :

> *« Wem ew'ge Lieder nicht des Ruhmes Dauer geben,*
> *Der lebt in seiner noch so heiss errungenen Unsterblichkeit*
> *(Der Sionite zeügt es) ein nur sieches Leben. »*

« Celui à qui les chants éternels ne confèrent pas une gloire durable, celui-là a beau chercher à conquérir de toutes ses forces l'immortalité, sa vie — le sionite en témoigne — ne sera jamais qu'une vie bien chétive. »

Mais le cœur de Schönfeld s'enflammait pour l'aube nouvelle qui se levait en France. Des lettres conservées dans ses papiers à Paris, nous pouvons conclure à une correspondance plus ancienne avec certains écrivains allemands, où il évoquait, en des termes dont la sincérité ne peut être mise en doute, sa sympathie pour la tournure des événements en France. Ce point mérite d'être élucidé. Les papiers de Paris présentent deux versions différentes des circonstances qui présidèrent à son départ d'Autriche. La première indique comme principal motif ses penchants pour l'aile extrémiste, jacobine, des républicains français et, de façon générale, son désir de participer pleinement aux grands événements qui se jouaient en France. Ce genre de témoignages nous vient de Schönfeld lui-même, ou encore de personnes qui avaient entendu celui-ci en parler, et aussi d'un personnage au moins qui l'avait connu de près à Vienne, à partir de 1787. Il s'agit de son avocat danois-allemand, Johann Friedrich Diederichsen, né en 1741 ou 1742, qui durant les deux dernières années qui précédèrent le départ de Schönfeld d'Autriche, avait été son agent et son conseiller et qui partagea son sort en France [3]. Selon cette version, qui nous parvient sous diverses variantes, Schönfeld se serait présenté comme un persécuté, dont les relations avec l'empereur Léopold se seraient dégradées, en raison de ses idées avancées (ou peut-être s'agit-il du fils de Léopold, l'empereur Franz, qui monta sur le trône en mars 1792 et ne suivit pas la ligne politique de ses prédécesseurs). Il est question également de grosses sommes d'argent que l'empereur Léopold devait à Schönfeld, et d'une dette de deux millions de florins à laquelle Schönfeld aurait renoncé, en échange de la permission que l'empereur lui avait accordée de quitter le pays.

---

d'un goût oriental ». Une lettre de Kretschmann à Schönfeld, datée du 26 novembre 1790 (dans ses papiers à Paris), indique qu'il avait également publié une ode pour célébrer la mort de Joseph, que Kretschmann avait envoyée à Gleim. Je n'ai pas pu en découvrir d'exemplaire.

3. Un dossier à part, avec les papiers confisqués dans la maison de Diederichsen, se trouve aux Archives nationales à Paris sous le n° F 7-4677 (cité chez Tuetey, p. 237).

Selon l'autre version, Schönfeld serait venu en France non pas par jacobinisme, mais au contraire, comme agent secret de l'empereur d'Autriche, afin de suivre de près le déroulement de la Révolution et de corrompre ses protagonistes. Il y a lieu de vérifier ces deux versions, car dans une certaine mesure elles s'appuient toutes deux, sinon sur des faits, au moins sur certains témoignages.

Nous présenterons d'abord un témoignage qui donne corps à la première version. François Chabot, député de la Convention et jacobin notoire, avait pris pour femme la jeune sœur de Schönfeld. Au début de l'année 1794, il écrivit en prison des notes intitulées « L'Histoire véritable du mariage de François Chabot avec Léopoldine Frey, en réponse de toutes les calomnies... répandues à ce sujet », au commencement desquelles on lit [4] :

> « Je leur [aux frères Frey] fis mon histoire, ils me firent la leur; j'appris alors que Frey l'aîné voulant saper le trône d'Allemagne avait commencé par inspirer à Joseph II, dont il avait été conseiller intime, la ruine du clergé. J'appris qu'il n'avait jamais voulu être son ministre et que s'élevant à la hauteur de la Révolution française même en 84 et 85, il avait fait la guerre à la superstitition et à l'aristocratie nobiliaire [5]; qu'il avait abjuré sa qualité de baron allemand pour s'occuper du commerce de la philosophie et du bonheur de ses semblables, que Léopold, parvenu à l'empire, avait pris une marche opposée à celle de Joseph [6] et que Frey avait alors demandé à se retirer, que son congé lui avait été accordé mais que Léopold avait gardé tout ce que l'État devait à Frey, que celui-ci préférant la liberté aux richesses et aux honneurs avait été réaliser le reste de sa fortune à Hambourg et dans le Nord de l'Allemagne et s'était retiré à Strasbourg où il avait merveilleusement servi la cause des Jacobins. Louis de Strasbourg [7] et autres certifièrent ce qu'il a fait pour eux dans les temps les plus critiques de la lutte des jacobins contre les feuillans [8]. »

4. Albert Mathiez a lui aussi fait apparaître ce document « savoureux » dans l'annexe au mémoire apologétique de Chabot à ses concitoyens, publié par lui en 1944 à partir du dossier Tuetey n° 85 (p. 84-90).

5. S'il est possible de tabler en quoi que ce soit sur ce témoignage, la chronologie fournie nous indique l'année où Schönfeld a renoncé à ses activités dans l'ordre des Asiatiques; en outre, il y a peut-être ici une allusion à son adhésion à l'ordre des « Illuminés » (si elle a eu lieu), dont le principal objectif était de lutter contre la « superstition » (dans le sens spécifique que l'on donnait à ce terme à l'époque des Lumières).

6. C'est faux. Au contraire, Léopold suivit les traces de son frère et ce n'est que sur la fin de ses jours que, soumis à de violentes pressions et menacé d'une révolution cléricale, il se résolut à renoncer à ses projets de réforme.

7. Mathiez, p. 85.

8. Cette affirmation se trouve également dans les documents rédigés par Schönfeld lui-même.

Dans la même source nous lisons la version suivante sur le commencement de ses relations avec les frères :

> « Quelque temps avant le dix août 1792, j'avais aperçu les frères Frey aux Jacobins, soit dans la séance de la société, soit dans celle des fédérés. L'on me dit qu'ils étaient fédérés d'Alsace, je n'avais nul intérêt à vérifier ce fait. Je ne sais si c'est Lavaux ou un autre qui me dit que Junius Frey, l'aîné des deux, l'avait défendu de sa plume et de bourse lorsqu'il souffrait pour la liberté à Strasbourg et qu'il avait fait battre une médaille en l'honneur du triomphe que les jacobins avaient remporté sur les Feuillans dans le jugement qui déclare qu'il n'y avait lieu à accusation contre Lavaux. J'en conçus une grande vénération pour Junius Frey mais sans me lier avec lui. Je le voyais souvent aux Jacobins. Sur la fin d'août ou au commencement de septembre, les citoyens Frey me furent présentés par quelque jacobin connu, je ne me souviens pas par qui. L'aîné me présentait un plan diplomatique qui devait achever la maison d'Autriche en tournant contre elle le Grand Seigneur et les puissances du Nord et en détachant la Prusse de cette puissance toujours ennemie de la France. Je l'adressai à Lebrun parce que je n'avais pas confiance au comité diplomatique d'alors dirigé par Brissot. Lebrun le reçut bien d'abord, puis froidement et Junius Frey vint m'annoncer qu'il croyait Lebrun un contre-révolutionnaire. L'expérience ne l'a que trop prouvé. Au commencement de la Convention Junius Frey venait souvent au banc des pétitionnaires seul ou avec son frère et son neveu. Il était fort lié avec Richard, Bentabole, Gaston, Simon de Strasbourg, Pyorry et autres montagards. Je le saluais quelquefois. Enfin Richard me mena dîner chez lui au commencement de janvier 1793. »

Ces propos ne reflètent, évidemment, que les récits de Schönfeld-Frey sur lui-même et ne constituent pas un témoignage impartial : c'est ainsi que Frey voulait être perçu par son nouvel ami. Les détails sont partiellement faux (vu les faits que nous connaissons) et partiellement douteux. Seule la fin (commençant avec la réalisation de sa fortune dans le Nord de l'Allemagne) peut être vérifiée à partir d'autres sources.

Un second témoignage nous vient de Diederichsen : selon lui, Schönfeld-Frey « était chargé de l'approvisionnement d'une partie de l'armée autrichienne dans la guerre contre les Turcs (1788) et il a résidé continuellement à Vienne jusqu'à son départ pour la France » Au cours de son interrogatoire, on demanda à Diederichsen si Frey avait libre accès à la Cour. Il répondit : « Non, son rang ne le lui

permettait pas. » Mais il raconta à Diederichsen qu'il avait parlé plusieurs fois avec les empereurs Joseph et Léopold qui l'estimaient beaucoup. Lui-même (Diederichsen) l'avait accompagné quelques fois à de telles audiences chez l'empereur. Il ne croyait pas que Frey, lors de son séjour en France, avait subi des persécutions de la part de la cour de Vienne; jamais il ne les lui avait mentionnées. Mais plusieurs fois il aurait dit à Paris, et, auparavant à Prague, que l'empereur (Léopold) lui avait fait des promesses, qu'il n'avait pas tenues [9]. Contrairement à ce que dit ce témoignage prudent et mesuré, Schönfeld raconta aux autres qu'après son départ pour la France, son frère et lui avaient été condamnés à être brûlés « en effigie » et à la confiscation de leurs biens [10]. Diederichsen rapporta lui-même, à une autre occasion, à propos des deux frères Schönfeld « qu'ils avaient de la fortune; qu'ils vivaient à la Cour [!]; qu'ils s'étaient maintenus quelque temps dans les bonnes grâces de Joseph II et de Léopold; qu'ils ont été ensuite disgraciés; qu'ils témoignent de l'aversion pour les rois [11] ».

On ignore tout de ce qui s'est tramé en réalité entre Schönfeld et l'empereur Léopold (nous reviendrons encore sur les témoignages qui l'accusèrent d'être un agent secret ou un espion). L'étude des diverses étapes de son voyage de Vienne en France, d'août 1791 à mars 1792, ne livre rien qui puisse confirmer l'hypothèse d'un litige grave entre les autorités et lui. Wilhelmine, sa femme, ainsi que ses deux filles, restèrent tout ce temps à Vienne et — tous les témoignages le confirment — y vécurent dans l'aisance; manifestement, leurs sources de revenus n'avaient pas été touchées. Schönfeld avait emmené son fils Joseph avec lui, ou il le fit passer en France par la suite comme son neveu. Ce voyage de Schönfeld a lui aussi deux faces, l'une apparente, qui nous est connue par le témoignage de Diederichsen, qui fut pendant quelque temps son compagnon de route, l'autre cachée, relative à ses relations avec Hirschfeld et avec les frankistes. Par chance, nous avons des témoignages sur ces deux aspects du voyage de Schönfeld, sans lesquels nous ne pourrions pas saisir sa personnalité dans toute sa complexité.

Schönfeld quitta Vienne en compagnie de son frère Emmanuel et

9. Selon la pièce inscrite chez Tuetey sous le n° 762.

10. Voir Mathiez, *François Chabot*, p. 90. Chabot y écrit : « Tous leurs papiers me convainquirent que leur patriotisme était éprouvé, que Léopold et François les avaient persécutés et fait pendre en effigie pour leur dévouement à la cause des Français et de l'humanité et qu'on avait confisqué leurs biens. » L'acte d'accusation contre les frères fait allusion à cette pièce de Chabot : « avoir été pendus en Vienne avec confiscation de biens », selon l'original du manuscrit Tuetey n° 822.

11. Selon le témoignage de la dame Salvi, une Italienne qui fréquentait les Schönfeld à Paris, à propos de ce que Diederichsen lui avait raconté, d'après l'original du document Tuetey n° 771. Mais il s'agit ici d'un témoignage de seconde main qui n'est pas nécessairement précis.

de Diederichsen; tous trois accompagnaient l'empereur à l'entrevue historique de Pillnitz, non loin de Dresde, qui eut lieu le 27 août 1791 [12]. Cette rencontre entre l'empereur, le roi de Prusse et les chefs des aristocrates émigrés de France, qui poussaient à la guerre contre la République, provoqua une grave crise politique entre la France et ses voisins de l'Est. Au terme de cette rencontre fut publiée une proclamation arrogante et blessante dont les revendications à l'égard de la France, réactionnaires au plus haut point, suscitèrent un vaste mouvement de protestation patriotique. Nous ne savons pas quel fut le rôle de Schönfeld lors de cette rencontre, ni pourquoi il y alla. Il est surprenant que Schönfeld n'ait pas poursuivi de là sa route vers l'Allemagne, mais qu'il soit revenu avec ses compagnons à Prague, où il se trouvait la première semaine du mois d'octobre et où il fut, avec son frère, l'un des invités d'une soirée de bal à la cour de l'empereur. Nous possédons une facture pour deux billets d'entrée, d'un montant de deux florins, envoyés à Emmanuel Schönfeld le 1er octobre [13]. Il apparaît qu'il prit contact avec les frankistes de Prague, où l'un de ses proches, Löw Henoch Hönig von Hönigsberg, lui-même frankiste fervent, était marié à la fille du chef des frankistes de cette ville, Jonas Wehle [14]. Dans ce milieu, on savait tout de son voyage en Allemagne et en France, comme il ressort d'un témoignage sur lequel nous reviendrons et qui a été consigné quelques années après [15].

Cet aspect frankiste échappe bien entendu complètement à Diederichsen, le chrétien qui raconte être allé avec les deux frères à Dresde, à Berlin, puis à Hambourg. C'est là qu'ils se quittèrent, cependant que Schönfeld « se rendit à Strasbourg, par patriotisme [16] », c'est-à-dire en raison de sa sympathie pour la France révolutionnaire. Diederichsen, lui, gagna d'abord l'Angleterre, mais Schönfeld refusa

12. Cet important point de détail est mentionné par Mathiez, *La Révolution et les Étrangers*, p. 112, sur la base des documents de Paris; nous n'avons pas réussi à trouver le document sur lequel il s'est fondé. L'information vient probablement d'une des histoires que Schönfeld racontait sur lui-même, et qui se sera transmise dans une pièce qui a échappé à mes recherches. Ou alors, Mathiez a-t-il imaginé que la mention de Dresde comme étape chez Diederichsen (n. 44 du chap. II) désignait Pillnitz? Cela me semble peu vraisemblable.

13. Le passage des deux frères à Prague n'est pas mentionné par Mathiez, mais Diederichsen dit incidemment au cours de son interrogatoire que Schönfeld lui avait encore parlé à Prague des promesses non tenues de l'empereur Léopold (comme le spécifie le document original, Tuetey n° 762). La facture pour les billets se trouve dans le dossier F 7-4677.

14. Le chef de la famille Hönig, Israël Hönig, était marié à la fille d'une famille très considérée de sabbatiens (qui devinrent frankistes par la suite) de Prague — celle des Wehle-Landsofer. Son fils Wolf était le beau-frère de Schönfeld (il avait épousé sa sœur) et l'oncle du frankiste Löw Henoch von Hönigsberg, qui fit plusieurs fois le pèlerinage à la « Maison de Dieu » des frankistes à Offenbach et mourut en 1811. Il y a tout lieu de supposer que ce frankiste — l'un des participants au *Me'assef*, l'organe des *maskilim* juifs en Allemagne et en Autriche — était l'auteur principal des deux manuscrits frankistes de Prague qui se sont conservés. Ils contiennent la doctrine de son beau-frère, Jonas Wehle. Le mariage de Löw Hönig avec Dvora Wehle eut lieu à peu près à l'époque où Schönfeld séjournait à Prague, peut-être légèrement avant.

15. Voir plus loin, note 22.

16. Selon le texte de l'interrogatoire de Diederichsen, Tuetey n° 762.

de le suivre, disant, selon ce que rapporte Diederichsen, qu'il détestait les Anglais [17]. C'est à Paris qu'ils se rencontrèrent à nouveau, six mois plus tard. Il paraît certain que Schönfeld avait en effet réalisé une partie de ses biens à Berlin et que Diederichsen l'avait secondé dans leur recouvrement [18]. Mais alors qu'il était encore à Prague, lui était parvenu un appel au secours de son confrère Hirschfeld qui vivait alors à Schleswig; Schönfeld lui-même rappelle ce fait, dans une lettre qui a été conservée [19]. En 1789, Hirschfeld avait eu de graves démêlés financiers avec Hans Heinrich von Ecker, et au cours de l'été 1790, il avait même été assigné à domicile pendant quatorze semaines. Les détails de ce différend, important pour la biographie de Hirschfeld, sont sans rapport avec notre étude. Le 14 août 1790, von Ecker mourut subitement, mais l'affaire ne se termina pas pour autant, elle se prolongea jusqu'en automne 1791, au moment où Hirschfeld projeta de quitter Schleswig pour s'installer « à Francfort ou aux alentours », allusion nette à Offenbach, ville où résidait Frank, et où il s'établit finalement [20]. Or il lui manquait une grosse somme d'argent pour payer ses dettes. Schönfeld obtint pour lui à Berlin une aide de la part d'Isaac Daniel Itzig, le banquier du roi de Prusse, lui-même membre important et l'un des principaux bienfaiteurs de l'ordre des Asiatiques; dans ce litige entre Hirschfeld et Ecker, il s'était fermement tenu aux côtés du premier. En février 1792, Schönfeld vint le trouver et lui apporta 550 thalers, puis tous deux s'en furent ensemble à Francfort. Il n'y a pas de doute que les relations entre eux étaient bien plus étroites que Hirschfeld n'était prêt à le reconnaître à la fin de ses jours et malgré le portrait défavorable qu'il fit du caractère de Schönfeld. Je présenterai plus bas un document qui traite de ce qui se passa au cours du séjour de Schönfeld à Schleswig et de leur voyage à Brunswick, auprès du jeune frère de Ecker, Hans Karl von Ecker. Au moment où Schönfeld avait déjà pris la décision de se rendre dans la patrie de la Révolution, il était encore impliqué dans l'ésotérisme ambigu des Frères asiatiques et Hirschfeld put le mobiliser à son secours.

Le récit de Molitor sur l'histoire des Frères asiatiques comporte

17. Dans son interrogatoire; ce détail n'est pas mentionné dans le résumé.

18. Dans son interrogatoire, Diederichsen raconte qu'il était arrivé à Paris le 18 mai 1792. Il y parle aussi des grosses sommes d'argent qu'il recouvrait pour Schönfeld sur présentation de traites, à Berlin et à Hambourg. Par la suite, il recouvra aussi à Paris, selon ses dires, des sommes transférées à Schönfeld de l'étranger (mais non de Vienne!). La source de ces fonds éveilla la suspicion de ses interrogateurs, mais il n'est pas impossible qu'ils constituaient les vestiges de sa fortune, et non la rémunération d'une activité d'espionnage.

19. Voir plus loin, p. 55.

20. C'est ce que Hirschfeld écrit dans le « protocole final » *(Final Aüsserung)* de son affaire, adressé au prince Charles de Hesse et qui se trouve à La Haye (H.K.B. XIV 7c, p. 153). Il y donne comme prétexte des arguments économiques, affirmant que la vie serait moins chère dans la région de Francfort ! A en juger d'après l'ordre des papiers dans le dossier, ce texte devrait avoir été écrit en décembre 1791, à l'époque de la mort de Jacob Frank.

deux versions des événements qui suivirent le départ de Schönfeld et de Hirschfeld de Schleswig. Dans la plus courte, écrite en 1820, on lit simplement que,

> « après le déclenchement de la Révolution, Schönfeld, envoyé en mission secrète de Vienne à Paris [21], se rendit chez Hirschfeld, mais on [l'informateur de Molitor] ne se souvient plus où ils [se rencontrèrent]; Schönfeld l'incita à venir avec lui à Paris, mais en route Hirschfeld fit un songe qui le confirma dans l'idée qu'un sort funeste *[ein trauriges Schicksal]* était réservé à son camarade à Paris; telle fut la raison de leur séparation. Schönfeld monta sur l'échafaud à Paris et ses papiers et manuscrits [sur la Kabbale sabbatienne, mentionnés par Molitor au début de son récit] furent perdus à cette occasion [22]. »

D'après les documents que nous possédons, on peut inférer que l'endroit où les deux amis s'étaient rencontrés, et que Molitor déclare ne pas connaître, n'était autre que Schleswig, et que c'est de Schleswig qu'ils partirent ensemble pour la France. Or, dans la version la plus longue que Molitor dicta neuf ans plus tard, on trouve une relation plus détaillée des faits. Sans mentionner la visite (bien attestée) de Schönfeld à Schleswig, Molitor y rapporte que Hirschfeld partit pour Francfort :

> « On ne sait s'il était déjà en relations lointaines avec le baron Frank, à Offenbach, et avec ses adhérents, par l'entremise d'Asarja [23]; toujours est-il qu'il eut des contacts personnels avec cette secte après son passage à Francfort. Comme à cette époque les gens de Frank étaient à court d'argent, il proposa de leur en procurer, en particulier grâce à l'assistance d'un juif du nom de Kollman, qui se joignit lui-même à la secte [24]. Hirschfeld leur sacrifia sa propre fortune et leur consacra même sa rente versée par le prince du Danemark, Charles de Hesse [25], pour plusieurs

21. Dans l'original : « *Schönfeld, der von Wien aus geheime Aufträge nach Paris hatte.* » La source de cette affirmation est, bien sûr, Hirschfeld lui-même, mais dans la deuxième version, elle apparaît seulement comme une supposition de Hirschfeld.

22. *Zion,* XXX, 5725, p. 204-205. Voir aussi J. Katz, p. 50-52. Dans le dossier de Schönfeld aux Archives nationales, il n'y a aucune trace de ces manuscrits sabbatiens.

23. Ce « frère » imaginaire que nous avons déjà défini plus haut comme un double de Schönfeld.

24. On ne sait si ce Kollmann était banquier à Darmstadt ou plutôt à Francfort, comme semblent l'indiquer d'autres documents des archives de La Haye et de Copenhague; je suis sûr que la question pourrait être résolue avec quelques recherches supplémentaires, mais ceci ne concerne pas notre propos. Kollmann est également mentionné comme membre de la secte de Frank dans quelques sources indépendantes de ces archives.

25. Cette rente est attestée dans de nombreux documents à La Haye et à Copenhague. Elle se montait à 700 ou 750 florins, ou 100 ducats, par an.

années... A l'époque de la Terreur en France, le baron Schönfeld passa par Francfort; Hirschfeld supposa qu'il était envoyé en misson à Paris par la cour d'Autriche, bien que Schönfeld soutînt qu'il ne se rendait en France que pour réaliser des spéculations financières (agiotage). Il incita Hirschfeld à l'accompagner à Paris. Avant de quitter la région, Hirschfeld présenta Schönfeld aux princes Frédéric et Christian de Darmstadt [sympathisants de l'Ordre et de toutes les doctrines ésotériques]. Devant ces deux personnages, Schönfeld se livra à une sorte d'expérimentation magique. Le prince Frédéric inscrivit trois questions sur trois fiches et les signa. Schönfeld se lava [allusion au bain rituel juif ?], toucha ensuite les fiches, ouvrit la Bible et y trouva les réponses aux trois questions. Puis ils [Schönfeld et Hirschfeld] partirent pour Strasbourg, où Hirschfeld fit la connaissance de Saint-Martin [26] et trouva chez lui des textes en langue araméenne-chaldaïque, qui avaient certains points communs avec ceux d'Asarja. Au cours de ce voyage, Hirschfeld fut frappé par les singulières accointances de Schönfeld en France [27], car il eut des entretiens aussi bien avec des aristocrates qu'avec des jacobins, et il supposa qu'il avait des visées politiques. Une nuit, Hirschfeld vit en songe Schönfeld sur l'échafaud; il décida sur-le-champ de rebrousser chemin. Dès lors il n'eut plus de nouvelles de Schönfeld, jusqu'à ce que, de nombreuses années plus tard, il apprît par le baron de Türckheim qu'il avait été effectivement guillotiné [28]. Schönfeld avait alors en sa possession certains livres magiques que Hirschfeld souhaitait avoir, mais qu'il n'obtint pas. Hirschfeld retourna à Francfort. »

Ainsi se termine la version la plus longue de Molitor, en tant qu'elle concerne Schönfeld.

Ces souvenirs laissent entendre que Schönfeld et Hirschfeld ne se seraient rencontrés qu'à Francfort, d'où ils seraient partis pour Strasbourg. Indiscutablement, cette présentation des faits est fausse, comme l'est aussi l'affirmation selon laquelle Hirschfeld aurait perdu de vue son ami après leur séparation. Nous possédons la copie d'une lettre très instructive que Hirschfeld écrivit de Karlsruhe au prince Charles de Hesse le 14 juin 1792, après son retour de Strasbourg [29].

26. C'est impossible. Nous savons qu'à cette date (mars-avril 1792), Saint-Martin avait déjà quitté Strasbourg.

27. Dans l'original : *« fielen dem Hirschfeld die sonderbaren Bekanntschaften des Schönfeld auf... und er setzte eben deswegen politische Absichten bey ihm voraus. »*

28. Cette affirmation nous semble extrêmement invraisemblable. Les faits concernant la mort de Schönfeld-Frey étaient bien connus dans les cercles concernés et certainement chez les frankistes.

29. Hirschfeld s'attardait alors à Karlsruhe, sans doute pour rendre visite à sa vieille mère (qu'il était également venu voir en 1787), la veuve de R. Joseph Hirschel, auteur du livre *'Etz*

Après la mort de Bischoff, au début de l'an 1786, et à la suite de la réorganisation de l'Ordre en Allemagne du Nord et au Danemark, le prince était en effet devenu le chef des Asiatiques, sous le nom rabbinique de « Hakham Kolel ». Cette lettre dont l'intention mystificatrice, fréquente d'ailleurs chez Hirschfeld, ne fait pas de doute, montre cependant dans le détail les liens étroits qui unissaient encore Schönfeld à Hirschfeld, ainsi que la haute estime dans laquelle ce frère était tenu par les membres de l'Ordre en Allemagne du Nord, où sa réputation était grande. Bien que, à l'exception de Hirschfeld, nul ne le connût personnellement, tout le monde brûlait de le voir lorsqu'il se trouvait dans la région. Schönfeld est désigné ici sous le nom secret de « Frère I. ben I. » (Br. I. ben I.), mais son identité ne fait pas de doute, comme l'a montré Jacob Katz [30]. Voici les extraits de cette lettre qui concernent notre affaire :

> « Quand ma gêne à Schleswig atteignit à certains égards son point culminant, I. ben I. arriva à l'improviste [31] et envoya quelqu'un pour me conduire discrètement chez lui; il m'interrogea sur ma situation et, après que je lui en eus fait le portrait fidèle, il me fit quelques justes remontrances sur tel ou tel point, me donna 550 thalers pour pouvoir quitter les lieux honorablement et m'intima l'ordre de me préparer à partir avec lui au plus tôt. Je lui restituai, par la même occasion, des dessins et des papiers dont il était l'auteur. Quoique j'eusse toute raison d'être satisfait, je regrettai fort que Son Altesse fût absente [de Copenhague]; je voulus néanmoins qu'un frère d'une qualité aussi rare, présent ici en cette occasion, fût connu tout au moins de quelques-uns parmi les meilleurs et les plus distingués des frères...
>
> [Dans une de ces rencontres, sur les instances de Hirschfeld], Schönfeld exposa devant les frères, hauts fonctionnaires de Schleswig, certains points de la doctrine occulte de l'Ordre [des Asiates]; il les surprit par l'ampleur de ses connaissances dans la matière des mystères asiatiques, qui outrepassait considérablement les leurs propres [...] Son Altesse n'aura pas de difficulté à s'enquérir combien fut grande la sensation que cette occasion [la rencontre] suscita dans le cœur de ces frères. Le Frère I. ben I., que j'accompagnai jusqu'à Strasbourg où il avait plusieurs

---

Joseph, commentaire de trois traités du Talmud (Karlsruhe, 5524). On trouve à La Haye une lettre de Hirschfeld écrite à Karlsruhe le 14 mai 1792, à son retour de Strasbourg, à l'adresse du prince Christian. Il y est fait allusion au voyage de Schönfeld à Darmstadt.

30. Katz, p. 49, 198-199. Katz ne cite pas la lettre même. Nous publierons l'original allemand dans une autre étude.

31. La vérité est qu'il arriva en réponse à un cri de détresse de Hirschfeld.

affaires financières et recouvrements que j'arrangeai pour lui, se trouve actuellement en Suisse, et j'attends chaque jour des nouvelles de lui, car si je m'attarde si longtemps ici c'est pour lui. Dès que j'aurai de ses nouvelles, je m'empresserai de les transmettre à Son Altesse [...] Tout ce que je désire est que Son Altesse connaisse personnellement ce Frère, l'occasion s'en présentera peut-être par la suite, si Son Altesse part pour un voyage en Allemagne ou si ce Frère se rend pour affaires à Hambourg. Une telle occasion permettrait à Son Altesse de voir dans leur intégralité non seulement les " Ourim et Toumin " avec tout ce qu'ils comportent [32] [...], mais aussi les autres activités de la Kabbale pratique [33], dans leurs principes comme dans leurs détails, telles qu'elles sont mentionnées dans divers passages des *Instructions* déjà publiées, dont l'original est entre les mains de ce Frère. »

Cette lettre est importante non seulement en raison des renseignements qu'elle nous donne sur la réputation de Schönfeld et sur sa qualité de thaumaturge, ainsi que sur la persistance de son intérêt pour l'Ordre, mais aussi en raison des éloges que Hirschfeld, malgré certaines réserves, répand à profusion, en l'an 1792, sur un homme dont il parlera moins de trente ans plus tard avec une indignation méprisante. Il apparaît aussi que les renseignements inexacts ou même mensongers donnés sur l'activité de Schönfeld à Strasbourg et sur son séjour en Suisse visaient un objectif clairement défini : Hirschfeld, ne pouvant compter sur la sympathie du Landgrave pour la Révolution française, préféra estomper tout cet aspect de l'affaire. Quoi qu'il en soit, leur voyage en commun de Schleswig à Strasbourg trouve ici une confirmation de première source, et même l'allusion à certaines opérations financières, qui auraient été le motif principal du voyage de Schönfeld, concorde avec ce que raconte Molitor dans ses Mémoires, plus de trente ans plus tard. Ce que Hirschfeld escamotait dans sa lettre au Landgrave, il ne le cacha pas à Molitor, et ses souvenirs sur les relations de Schönfeld avec les membres de divers partis à Strasbourg, lors de leur séjour commun dans cette ville, pendant quatre à six semaines, méritent toute notre attention. Pourtant le récit de la rencontre à Strasbourg avec le mystique français Saint-Martin, tel que Hirschfeld le fit à plusieurs reprises et

32. Les « Ourim ve-Toumin » occupaient une place considérable dans la doctrine des Frères asiatiques; on racontait même que les « Ourim » originaux de l'époque du premier Temple de Jérusalem étaient conservés dans les trésors de l'Ordre à Vienne. De toute évidence, Schönfeld est l'auteur de certains commentaires sur les mystères des « Ourim ».

33. Il écrit « *Kabala ma'asiot* », comme tous les auteurs de Pologne et d'Allemagne, ce qui représente une forme erronée de pluriel, probablement à partir du singulier *ma'assit*. Cette orthographe particulière s'est imposée au plus tard au début du XVIIe siècle.

devant plusieurs personnes vers la fin de sa vie [34], n'apparaît pas fiable. On sait que Saint-Martin quitta Strasbourg au mois de juillet 1791, et rien ne prouve qu'il y soit revenu en mars ou avril 1792, lors du séjour de Hirschfeld. Il est donc possible que cette rencontre n'ait jamais eu lieu, si ce n'est, bien des années plus tard, dans l'imagination de Hirschfeld.

Une lettre de Schönfeld lui-même, dont la copie d'un long passage est conservée aux archives de La Haye, complète et corrige sur certains points la lettre mentionnée plus haut. Elle est datée de ce même 14 juin 1792, sauf erreur, puisque Schönfeld n'arriva à Paris que le 10 de ce mois. Ce passage contient encore des remontrances à l'égard de Hirschfeld. Le Frère J. ben Jos. — telle est sa signature [35] — revient sur certains des actes de Hirschfeld et le met en garde :

> « Et enfin, mon Frère, je vous en prie, dans votre propre intérêt, n'entreprenez plus rien qui sorte des limites de votre propre personne! ne vous mêlez pas aux activités de gens que vous connaissez insuffisamment! Vous compromettez votre propre tranquillité et abrégez vos jours, en envenimant ainsi l'instant présent. Vous vous représentez toujours les gens selon leur apparence; combien de fois, feu le Frère « Ish Tsadik » [le moine Bischoff] et moi-même, nous vous avons démontré le contraire. En voici, de surcroît, une nouvelle preuve : je suis venu à Schleswig pour vous emmener. Je ne désirais faire la connaissance de

34. Voir certains autres témoignages sur cette rencontre de la part de Hirschfeld dans notre article cité sur lui, p. 256-257. Dans son récit à Molitor, en 1817, il fixe l'époque de la rencontre autour de « 1790 ou 1791 » (ainsi le précise l'original de la lettre que nous n'avons vue, dans les archives de Darmstadt, qu'après la publication de cet article).

35. Certains frères de l'Ordre avaient plusieurs noms mystiques, comme il apparaît dans les listes de membres conservées à Copenhague. Ceux qui avaient un rang fixe (et une fonction) dans la hiérarchie de l'Ordre (le Petit Sanhédrin) furent autorisés à signer du nom hébreu correspondant à leur rang, comme Hakham Ha-Kollel, Ish Tsadik, Rosh Ha-Medabbrim, Oker Harim (qui sont des titres honorifiques, courants dans la littérature rabbinique). Mais ils pouvaient aussi se servir de leur propre nom secret dans l'Ordre. Certains de ces noms furent d'ailleurs changés au gré des circonstances. Dans un autre document mystificateur, le rapport rédigé par Hirschfeld sur sa mission auprès des chefs secrets de l'Ordre venus soi-disant le rencontrer à Francfort en 1787, il leur attribue, lors de leur première entrevue, des questions sur les frères « Ish Zadik » et « Joseph ben Jacob »; Hirschfeld prétend leur avoir répondu qu'il connaissait le premier (Bischoff) personnellement et que ce frère avait été son guide durant cinq ans (en fait il s'agit de trois ans au plus), mais non le second (alors qu'il venait de recevoir une lettre de lui!). Tout cela est pure imagination, mais il y a tout lieu de croire à un jeu avec Schönfeld, qui était vraisemblablement resté en correspondance avec Hirschfeld, même après la réorganisation de l'Ordre. En cas de besoin, Hirschfeld avait recours au surnom secret de Schönfeld, mais il transformait Joseph ben Jacob en J. ben Jos. qui est le J. ben J. de la lettre précédente. On ne sait pas quelle signature figurait sur l'original, car la copie faite pour Kloos (pour sa collection de documents pour l'histoire des activités de Hirschfeld chez les Asiatiques) a sans doute été exécutée à partir d'un texte présenté à un des protecteurs de Hirschfeld dans les milieux maçonniques, soit un des princes (Charles de Hesse ou Christian de Darmstadt) ou un de ses collègues de Francfort. Mais il est possible que Hirschfeld et Schönfeld aient effectivement décidé de se servir de ce nom pour mieux masquer leur identité devant les étrangers.

personne, et si j'ai quitté P. [Prague][36] pour Schleswig, ce n'est pas pour m'y faire de nouvelles relations. Mes affaires privées m'ont conduit à Vienne, Berlin et Hambourg et, ce faisant, j'ai accouru à votre appel pour vous secourir. Sur vos instances, j'ai accepté finalement d'y faire la connaissance de quelques honnêtes Frères. Ce que je leur disais, en cette occasion, à propos des affaires de l'Ordre, sans m'y arrêter, n'avait d'autre raison que de leur manifester ma reconnaissance pour la courtoisie dont ils avaient fait preuve à mon égard, d'autant que je ne pouvais me dérober et refuser des entretiens qui m'étaient toujours imposés. Et tout cela, apparemment, était encore une machination, ou mieux, une initiative géniale que vous aviez préméditée, comme si vous aviez d'importantes affaires avec ce Frère, etc. A mon retour, je prévoyais de passer par Berlin. Vous m'avez incité à faire le voyage par Brunswick. Une fois de plus, vous avez beaucoup parlé de votre ami de là-bas, un certain baron Ecker [37], que vous avez présenté comme un Frère distingué et un membre zélé de notre Ordre. Cet homme s'est montré fort courtois et m'a invité à dîner. Je ne désirais pas accepter cette invitation, mais vous m'avez à nouveau submergé d'un flot de paroles, prétendant que vous aviez d'importantes affaires avec ce Frère, etc., finalement j'ai accepté de faire sa connaissance. Après le repas, il me montra, comme vous l'avez vu, sa collection d'écrits sur les traditions maçonniques et ce fut pour moi un dessert tout à fait repoussant. Ce brave homme se mit alors de son propre chef à divaguer sur les affaires de l'Ordre. Il se moqua de la Révélation..., des saintes Doctrines de Jésus-Christ et finalement aussi de nos *Instructions;* bientôt il reconnut ouvertement qu'il ne comprenait rien à tout cela. Moi je me taisais et je m'ennuyais vraiment beaucoup, pendant que vous discutiez en long et en large avec lui des heures durant. Finalement, le temps me paraissant trop long, je pris congé, je rentrai chez moi et j'ordonnai à mon domestique de faire les bagages et de commander les chevaux, pour que je puisse dès le lever du jour quitter Brunswick, ce qui fut fait. Vous vous souvenez, j'espère, de cet épisode que je m'efforce de vous rappeler dans le détail. Maintenant écoutez la suite, et que cela vous serve de leçon pour l'avenir. Votre soi-disant bon ami et Frère de

36. La lettre P est très claire, et apparaît sous la même forme calligraphiée dans les autres pages de ces copies, exactement comme elle est tracée ici ; à la suite, il reste de la place pour trois ou quatre lettres de plus. Dans le contexte de ce que nous savons sur l'itinéraire de Schönfeld, cette abréviation ne peut se lire autrement que Prague; c'est donc là qu'il reçut l'appel au secours.

37. Le jeune frère de Hans Heinrich von Ecker (Hans Carl), qui était très actif à Hambourg et à Brunswick dans les affaires de l'Ordre; plusieurs lettres échangées entre lui et Hirschfeld, dans les années 1790-1791, sont conservées à La Haye.

l'Ordre a raconté au Prince Ferdinand de Brunswick [38], peu après mon départ, que vous étiez avec moi chez lui; qu'il [Ecker] m'aurait sondé et aurait appris que j'étais juif; j'aurais proposé de faire devant le Prince des expériences kabbalistiques ou magiques. Il [Ecker] en fit courir le bruit jusqu'à Schleswig, ajoutant que le Prince avait refusé mon offre et ne m'avait pas reçu. Que cela vous serve de leçon, mon cher Marcus ben Bina [39], et vous enseigne à prendre les gens tels qu'ils sont et non pas tels qu'ils devraient être! Le comble de l'affaire est que ce brave homme, chrétien et catholique, polémique avec vous contre la doctrine de J. C. [Jésus], alors que vous-même la défendez contre lui, et que finalement je me fais prendre pour un juif. J'aurais volontiers ignoré cette erreur, car ce n'est peut-être qu'une erreur. Mais dire de moi que je me serais présenté au prince F. [Ferdinand] comme un mage, un kabbaliste, etc., c'est un fieffé mensonge! Dans quel intérêt? Apparemment il n'y a pas d'intention bien définie derrière les inventions de ce brave homme. En tout cas, rien de tout cela ne peut me nuire, ni me servir, puisque nous sommes destinés à ne plus jamais nous revoir... Que cela vous serve de dernier avertissement! Ne venez plus me charger de commissions et n'ayez plus rien de commun avec de telles gens qui vous veulent du bien et vous caressent jusqu'au moment où ils voient leur intérêt satisfait ou compromis. [...] Cet homme s'occupe encore des affaires de l'Ordre. Ne vous en préoccupez pas. Cela ne durera pas, pas plus que bien d'autres choses qui n'ont rien à voir avec l'Ordre et ont pourtant été publiées au nom de l'Ordre. » (L'original allemand est reproduit en annexe B.)

Cette lettre intéressante, où un frankiste fraîchement revenu d'Offenbach renie son judaïsme, prouve que le véritable destinataire de ses reproches n'est pas Ecker, mais Hirschfeld lui-même; dans sa lettre au landgrave Charles, Hirschfeld avait dit de Schönfeld tout ce que celui-ci dénie ici, y compris sur ses connaissances en matière de Kabbale pratique. Il est difficile de prendre ses dénégations au sérieux. L'ambiguïté de Schönfeld se manifeste ici (en 1792!) dans toute sa complexité : tout en gardant sa fidélité aux principes de l'Ordre, il parle du Christ avec dévotion, cependant qu'à l'heure même où il écrit cette lettre, il prépare une carrière jacobine révolutionnaire! Ainsi se projette sous nos yeux la personnalité d'un homme revêtant plusieurs masques à la fois, et les reniant tous, selon les circonstances, sans qu'il soit possible de déterminer sa position réelle : c'est la

38. Le duc Ferdinand (1721-1792), un des grands protecteurs de l'ésotérisme maçonnique et membre de l'ordre asiatique.
39. Le nom secret de Hirschfeld dans l'Ordre.

position du vrai frankiste selon la conception prônée par Jacob Frank.

Pourtant, un événement essentiel est passé sous silence dans tous ces récits sur le voyage de Schönfeld à Strasbourg. Nous pensons à un détail d'importance considérable auquel ne se réfèrent ni Diederichsen, qui n'était sans doute pas au courant, ni même Hirschfeld, pourtant mieux informé sur Schönfeld que ses lettres ou ses récits ne le laissent entendre à la fin de sa vie. Le 10 décembre 1791, Jacob Frank mourut subitement à Offenbach, et Schönfeld y fut appelé de toute urgence, ou bien y vint de lui-même quand il apprit la chose, alors qu'il se trouvait probablement à Berlin. Dans les milieux frankistes, on connaissait les liens de parenté entre Frank et Schönfeld, quoique de façon générale et peu précise. On l'y désignait sous le nom du « neveu de Frank », fils de son frère ou de sa sœur. L'erreur est relativement minime, puisque dans le langage en usage dans les familles, Frank aurait pu effectivement être considéré, au sens large du terme, comme l'oncle de Schönfeld. Le bruit courait chez les frankistes qu'à la mort de Frank, Schönfeld lui succéderait à la tête de la secte. Plusieurs sources, indépendantes l'une de l'autre, nous l'apprennent. L'un des adversaires des frankistes à Prague, un anonyme cultivé, envoya en juin 1799 une longue lettre de dénonciation au chef de la police de la ville, dans laquelle il apparaît que son auteur était très au courant des affaires intérieures des frankistes. Il se fonde sur un bruit courant à Prague, pour raconter que « Moses Dobruška », alias Schönfeld, « l'un des plus fervents partisans de Frank », était allé à Offenbach après la mort de celui-ci et qu'il attendait de s'y faire nommer chef de la secte [40]. Cette information est confirmée par une source totalement imprévue. Nous possédons la copie d'une lettre de l'écrivain allemand Georg Forster, l'un des plus ardents sympathisants de la Révolution française, écrite à Mayence à l'adresse de son beau-père, le Professeur Christian G. Heyne, de Göttingen, le 27 décembre 1791, deux semaines environ après la mort de Frank. Il y raconte que cet événement fut traumatisant pour ses partisans, qui le croyaient immortel. « Maintenant qu'il est mort, se répand une thèse qui explique cette immortalité comme une sorte de métempsycose tibétaine, grâce à laquelle après quarante-neuf jours, son esprit allait reposer sur son jeune neveu qui lui succéderait à la tête de la secte [41]. » Le neveu se trouvait apparemment à Offenbach, et le bruit de sa prochaine promotion arriva jusqu'à Mayence par Francfort, quoique, au dire de Georg Forster, « les Francfortois connaissent sans doute assez peu les bases de la doctrine de ces gens-là

40. W. Žáček, p. 104.

41. Georg Forster, *Sämtliche Schriften,* VIII (Leipzig, 1843), p. 169. Cette importante source m'a été signalée par mon ami Werner Kraft de Jérusalem.

et ne s'y intéressent guère, puisque malgré mes questions réitérées je n'ai jamais rien pu apprendre de sûr à leur propos » [à propos des bases de la doctrine]. Les gens de Prague apprirent qu'au lieu de se placer à la tête de la secte, Schönfeld gagna la France, prit le nom de Frey, maria sa sœur à Chabot et fut exécuté sous Robespierre. L'auteur de la lettre de dénonciation mentionnée suppose d'ailleurs l'existence d'un lien quelconque entre les jacobins et la « bande de Frank ». Ces deux témoignages se complètent et se confirment l'un l'autre. Ainsi Schönfeld se rendit chez Hirschfeld après avoir refusé d'accepter la nomination qui lui avait été probablement proposée ; il n'est pas concevable que Hirschfeld, qui le suivit aussitôt après à Strasbourg, par Francfort et Darmstadt, et qui, après leur séparation, passa de nombreuses années avec les frankistes d'Offenbach, n'ait pas eu vent de cette suite d'événements. D'ailleurs, nous disposons à ce sujet d'un troisième témoignage assez remarquable. Certaines des dernières familles frankistes considéraient Schönfeld comme le véritable héritier spirituel de Frank, mort en martyr pour sa foi, que ce soit comme chef des frankistes ou comme fervent jacobin. Ces gens-là, qui eux aussi voyaient en Schönfeld le neveu de Frank, considéraient les trois enfants de ce dernier comme des personnages falots et décevants, et ils étaient plus attirés par le personnage dramatique de Moses Dobruška. Cette légende faisait de l'héritier réfractaire l'héritier authentique [42].

Ces témoignages prouvent pour le moins la relation persistante de Schönfeld avec les frankistes à la veille de son départ pour la France et de sa prise de position active en faveur de la Révolution. Ces deux phases de sa vie se chevauchent. Par ailleurs, cependant que Schönfeld cherchait un champ d'action plus vaste, sans renier son passé maçonnique et frankiste, Hirschfeld, son disciple et ami, se liait avec le groupe des frankistes d'Offenbach.

La chronologie des voyages de Schönfeld n'est donc pas élucidée dans tous ses détails, encore que nous ayons des données générales satisfaisantes. A la fin de l'année 1791, il se trouvait à Berlin, puis à Offenbach. Lors de son procès à Paris, il maintint qu'il aurait été expulsé de Berlin en raison de ses sympathies radicales. Nous possédons une affirmation inattendue, mais très problématique, dans le livre de Georges Avenel sur Anacharsis Cloots (l' « orateur du genre humain »), qui ouvrit le second tome de son livre avec ce paragraphe surprenant :

42. Ces informations proviennent d'un manuscrit allemand appartenant à une famille d'Allemagne de l'Ouest dont le père était en relations directes avec les frankistes, au début du XIXe siècle. Ce manuscrit contient des notes sabbatiennes et frankistes datant des années quarante du siècle passé ; j'ai eu connaissance de ce document exceptionnel grâce aux remarques d'Erwin Hilburg, dans son article « Der Chassidismus », dans *Germania Judaica*, VII, vol. 2-3, Cologne, 1968, p. 5.

« A cette heure même où Frédéric l'Illuminé allait peut-être, par la grâce de Dieu, ensanglanter la ville révolutionnaire — derrière le sire, à trois cents lieues, dans Berlin sa capitale, des placards, datés de l'an premier de l'Espérance de la liberté universelle, étaient affichés, chaque nuit, sur les murs. On y criait aux Prussiens : " Réveillez-vous! c'est la guerre des peuples contre les rois! ". De ces appels à l'insurrection, les plus fins Berlinois désignaient tout bas comme auteur le jeune et riche baron autrichien Eschine Portock, déjà proscrit de Vienne, et de retour à peine de son voyage en France. D'audace, en effet, le baron s'apprêtait à mettre au grand jour ses impressions de voyage. En pleine monarchie prussienne, il devait armorier le titre d'un bonnet rouge enguirlandé de lauriers, et signer bravement la préface de son nom de baptême jacobin : Junius Frei, autrement dit : Brutus, l'homme libre [43]. »

L'auteur du livre anonyme *Vertraute Briefe über Frankreich* (premier volume, Berlin, 1792), que Georges Avenel cite ici comme sa source, n'est pas Schönfeld, mais l'écrivain et compositeur allemand Johann Friedrich Reichardt (1752-1814). Selon Mandel, ce serait seulement la préface que « J. Frei » (Junius Frei, le nouveau nom jacobin de Schönfeld) aurait signée comme rédacteur *(Herausgeber)*. Ce n'est pas le seul problème soulevé par ce paragraphe. Ce ne fut pas Frey qui, « de retour à peine de son voyage en France », « en pleine monarchie prussienne » décora le titre du livre d'un symbole jacobin. Frey était à cette époque à Paris, comme nous le verrons, et ne retourna jamais en Allemagne ou en Autriche. A coup sûr, il n'était pas à Vienne.

La source du nom « original » du jeune et riche baron autrichien reste énigmatique. Peut-être cette histoire sur Berlin est-elle rapportée quelque part dans les papiers de Cloots utilisés par Avenel (Cloots, qui était un baron allemand, avait peut-être parlé avec Frey du livre *Lettres familières*). Dans ce cas, l'histoire proviendrait, comme tant d'autres, de Frey lui-même, qui aurait à cette occasion, probablement en été 1793, adopté pour la première fois, sinon inventé, le nom de Portock, comme un quasi-anagramme de Toprosk (Topruska, nom sous lequel il figure dans un certain nombre de documents parisiens),

43. Nous devons ce renvoi au livre d'Avenel, *Anacharsis Cloots*, Paris, 1865, t. II, p. 1-2, et à l'article d'Arthur Mandel, p. 68. Ni Avenel ni Mandel ne donnent la moindre source digne de confiance, car le livre dont nous parlerons par la suite ne contient pas cette citation. Avenel doit d'ailleurs avoir vu un exemplaire de ce livre, dont la page de titre est ornée d'une vignette coloriée, comme c'est le cas pour l'exemplaire original de la Bibliothèque nationale de Jérusalem, que j'ai sous les yeux. Dans cet exemplaire, la gravure représentant une couronne de lauriers entourée de rubans et ornée du bonnet rouge des Jacobins est rehaussée de six couleurs.

en y ajoutant comme prénom le nom de l'illustre auteur athénien Eschine. Le nom n'est mentionné dans aucun document ou dossier traitant de Schönfeld-Frey — sauf dans le registre d'écrou, après l'arrestation de Frey [44]! Assurément, il s'agit ici d'un autre nom fictif, dont l'auteur ne peut être que Frey-Schönfeld lui-même [45]. Mais la vérité sur le livre de Reichardt est simple : ni la préface ni le texte des lettres n'ont le moindre rapport avec Junius Frey. J'ai motivé ce jugement dans l'annexe C.

En janvier 1792, de retour d'Offenbach, il revint peut-être une seconde fois à Berlin, d'où il se rendit, à la fin du mois, à Schleswig. Le 1er février 1792, Diederichsen lui écrivit une longue lettre de Berlin, dont l'original se trouve parmi les papiers de Schönfeld à Paris. Il s'agit d'un document très pathétique. Diederichsen lui avait demandé un prêt, comme il avait coutume de le faire depuis de longues années, mais Schönfeld avait refusé; son agent le plus dévoué réagit avec amertume et se plaint vivement du caractère de son patron. Il dévoile les bons et les mauvais côtés de la personnalité de Schönfeld, en qui il voit, écrit-il sarcastiquement, une véritable image de Satan « père des mensonges [46] ». Il reconnaît qu'en général il n'est pas dénué de générosité, « parce que l'argent vous arrive très facilement; il vous suffit d'allonger le bras pour ramasser l'or, le plus précieux des métaux ». Il l'accuse en même temps de se « complaire à dilapider son argent [47] ». Il fait aussi allusion à ses appétits sexuels, tout en s'étendant longuement sur le fait que lui-même éprouve un amour « non platonique » pour les femmes. C'est une lettre adressée à un homme riche et dépensier par un homme très au courant de cet aspect-là des affaires de son correspondant. Comme elle a été écrite six semaines seulement avant l'arrivée de Schönfeld en France, elle infirme définitivement les affirmations de ce dernier, lors de son interrogatoire, selon lesquelles il serait venu en France non seulement

44. Mandel, p. 69, cite comme source Jules Claretie, *Camille Desmoulins*, Paris, 1875, p. 247-248. Claretie n'a pas vu ce registre, mais cite un article (anonyme) du journal *La République française* des 25 septembre et 3 novembre 1873, qui critique quelques renseignements sur les frères Frey donnés par le docteur Robinet dans un des articles sur le *Procès des Dantonistes* parus dans la *Revue positive :* « M. Robinet aurait au moins dû rendre [aux frères Frey] leur véritable nom, dont *il y a trace sur le registre d'écrou.* » (Ce registre n'est pas, comme le dit Mandel, le registre du bourreau.) Il vaudrait la peine d'examiner le texte intégral de cette inscription, que je n'ai pas pu localiser.

45. L'hypothèse de Mandel, selon laquelle Frey serait l'auteur de la préface et de certaines lettres reproduites dans ce livre, comme par exemple des neuf lettres écrites à Strasbourg entre le 15 et le 31 janvier 1792, est tout à fait intenable. A ce moment Schönfeld-Frey était encore à Schleswig. On pourrait seulement supposer que les dates des lettres ont été falsifiées. Pour apprécier ces divers arguments, il serait nécessaire d'examiner le contenu des lettres, comme je l'ai fait dans l'annexe C. L'hypothèse additionnelle de Mandel (p. 72), selon laquelle Reichardt aurait servi de courrier et d'intermédiaire pour ces rapports secrets de Schönfeld à Vienne, est aussi problématique que l'existence de ces rapports secrets eux-mêmes.

46. A la fin du préambule en vers qui précède sa lettre : « *Von dem Papa der Lügen (Satan)/ein wahres ächtes Conterfait.* »

47. « *Weil Sie Ihr Vergnügen ohnehin ins Geldverschwenden setzen.* »

comme réfugié politique, mais aussi dans le plus grand dénuement; pour autant que nous les connaissions, ses faits et gestes en France démentent eux aussi ces propos. Schönfeld reçut probablement la lettre en question à Schleswig, ville qu'il quitta, avec Hirschfeld, à la mi-février, tout d'abord en direction de Hambourg, et ensuite de l'Allemagne du Sud [48]. De Francfort, ils gagnèrent tous deux Darmstadt, où Schönfeld se présenta une fois de plus comme expert en Kabbale pratique ou en magie, comme nous l'avons rapporté tout à l'heure d'après Molitor (p. 51). Ainsi se dessine une chronologie dépourvue de contradictions flagrantes à partir de sources totalement divergentes.

48. Il existe à La Haye une lettre datée du 18 février, écrite par un haut fonctionnaire dénommé Mayer (membre de l'ordre des Asiatiques, qui pour raison de service avait manqué la rencontre avec Schönfeld), à l'adresse de Hirschfeld. Mayer évoque le départ de Schönfeld pour Hambourg et parle de lui envoyer des fonds. Il semble très improbable que Schönfeld ait fait un autre détour via Berlin.

IV

Nous avons suivi pas à pas la carrière de Schönfeld avant son départ pour la France, parce qu'elle n'a jamais été étudiée dans le détail. En revanche, on s'est beaucoup penché sur son séjour en France, mais les opinions à ce propos divergent. Les quatre historiens français qui ont étudié son cas, Lenotre, Léon Kahn, Bonald et Mathiez [1], ignorent presque tout de son passé (particulièrement de son passé frankiste, pourtant si proche encore lors de son apparition comme jacobin à Strasbourg, et tous le condamnent comme un aventurier, un escroc, et un agent de l'étranger, chacun selon son tempérament, non sans quelques écarts de langage antisémites chez les auteurs non juifs et sur la base d'hypothèses dépourvues de justification sérieuse. Mais même si nous éliminons les hypothèses fantaisistes, nous sommes en face d'une question difficile à trancher : Frey était-il vraiment un révolutionnaire convaincu, qui s'engagea dans la Révolution et milita pour elle jusqu'au jour où il paya le prix de ses convictions sous la Terreur, sans l'avoir mérité, ou était-il bien, comme le soupçonnait son ami Hirschfeld, puis comme le soupçonnèrent ses ennemis à Paris, un agent secret envoyé en mission

1. Voir la bibliographie. Les récits de Lenotre qui concernent notre sujet, à propos des frères Frey-Schönfeld et de leur beau-frère Chabot, prétendus agents du baron, furent réimprimés par Léon Kahn dans *L'Univers israélite,* 51 (1896), n[os] 28-36, sous le titre *Un conspirateur royaliste pendant la Terreur.* Dans une courte introduction, Kahn souligne à cet endroit (p. 16) l'aspect fantaisiste de ces thèses sur la liaison entre Batz et les frères Schonfeld, à juste titre d'ailleurs; lui-même les considère comme de pauvres âmes égarées, prises dans le tourbillon de la Révolution, et leurs relations avec Chabot simplement comme un signe de leur « crainte de l'avenir », qui incitait les réfugiés à s'assurer un abri. Le vicomte de Bonald se rangera à l'avis de Lenotre, le pimentant de considérations antisémites. Pour Mathiez, il ne fait pas de doute qu'ils étaient effectivement traîtres et espions (voir la bibliographie). Je ne reviendrai pas sur les détails concrets établis dans ces ouvrages, mais j'essaierai de résumer les événements et de compléter le tableau par des faits qu'ils ont ignorés ou qui ajouteront à la clarté de l'ensemble. Notons ainsi que dans le nouvel examen critique d'Arnaud de Lestapis, *La « conspiration de Batz »,* Paris, 1969, les frères Frey ne jouent plus aucun rôle.

par la cour de Vienne et essayant de donner le change, enfin un complice de la fameuse « conspiration de l'étranger » (sur laquelle les historiens sont d'accord pour dire qu'elle n'a jamis existé) ?

Dans le chapitre précédent, nous avons présenté des témoignages en faveur de son honnêteté et de ses convictions révolutionnaires. Tout cela concorde assez bien, dans l'ensemble, avec ce que nous connaissons de son activité publique en France, ainsi que de ses activités littéraires, qu'il considérait lui-même comme son occupation majeure. Les papiers confisqués à son domicile après son arrestation et celle de son jeune frère, et conservés aux Archives nationales, sont apparemment incomplets, mais confirment eux aussi ces témoignages positifs. Outre des documents datant du temps où il vivait en Autriche (ses poèmes, ceux de son frère, des écrits de l'époque des Asiatiques, etc.), on y trouve également des documents du temps de son séjour en France, entre autres de rares fragments de lettres écrites à ses amis écrivains en Allemagne et datées du début de sa période française. Ces lettres sont indubitablement pénétrées d'une foi ardente en la vie nouvelle instaurée par la Révolution. D'autre part, nous sommes conscients du fait que le dossier manque de lettres d'une date plus tardive et fut peut-être « purgé » des éléments « suspects » quand — à la suite de l'arrestation de Chabot — Frey devait penser être arrêté lui-même d'un moment à l'autre.

Durant cette période, Strasbourg joua un rôle considérable dans la dissémination des nouvelles idées, particulièrement dans le sud de l'Allemagne. La ville « regorge de réfugiés politiques » (comme dit Mathiez) et on l'a appelée, avec assez de bonheur, « la porte de sortie de la propagande révolutionnaire » *(Das Ausfallstor der revolutionären Propaganda)*. Ce ne fut donc pas mal à propos que Schönfeld choisit Strasbourg pour y commencer la dernière étape de sa carrière, celle d'activiste jacobin. Venant de Darmstadt, il arriva vers le milieu du mois de mars 1792 [2]. Il emmenait aussi son frère cadet Emmanuel — un homme sans aucune importance, mais tout dévoué à son frère — et peut-être aussi son fils Joseph, alors âgé de treize ans, et sa sœur Léopoldine (autrefois Esther). Peu après, il changea de patronyme. Le baron Schönfeld disparut et il se fit appeler Siegmund Gottlob (ou Gottlieb) Frey; par la suite il ajouta le prénom de Junius, en souvenir du champion romain de la liberté, Junius Brutus [3]. Nous avons vu,

2. La date indiquée par A. Mathiez, *La Révolution et les Étrangers*, p. 112 : « au mois d'avril, juste au lendemain de la déclaration de guerre », est erronée. Mathiez, *Chabot*, p. 11, cite la date correcte : « avant la déclaration de guerre ».

3. Dans un manuscrit frankiste déjà mentionné dans la note 42 du chap. III, on trouve une autre interprétation de ce nom : c'est au mois de juin 1789 que fut décidée la constitution d'une Assemblée nationale; je ne sais pas si cette information est recevable. Quoi qu'il en soit, selon les descriptions qui nous restent de la maison des Frey à Paris, on y trouvait un buste de Junius Brutus. Ce nom est mentionné déjà dans la source de laquelle se servit G. Avenel dans le passage cité plus haut.

parmi ses papiers, des brouillons signés simplement S.G.F, sans la moindre référence à ce surnom romain dont il ne fit un usage continuel qu'à Paris. Kahn, qui prétend le contraire (p. 262), se fonde sur une lecture erronée des initiales de son nom. Pour Jacob Weinschal, le nouveau nom de Frey recouvre une double signification : en apparence, il désignerait l'homme libre, l'adepte de la liberté (en allemand, Frei signifie libre), mais dans son acception mystique, il serait la traduction du nom de son défunt oncle, Frank (franc) [4]. Cette double exégèse ne serait pas incompatible avec le caractère du personnage, mais il nous est impossible d'en apporter la preuve. En revanche, la théorie de Weinschal, selon laquelle le nom de Junius Frey signifierait le « jeune Frank », est inacceptable : si telle avait vraiment été son intention, Schönfeld n'aurait pas tardé si longtemps à user de ce nom.

La première lettre de France qui nous soit connue fut adressée le 8 avril à son ami, le célèbre poète allemand Johann Heinrich Voss, auteur d'une traduction remarquable des poèmes d'Homère et l'un des partisans les plus éminents et les plus radicaux des jacobins en Allemagne; il connaissait certainement les opinions de Schönfeld par leur correspondance et par des rencontres antérieures — ils se tutoyaient. Schönfeld était probablement allé le voir à son domicile, à Eutin, en février 1792, lors de son voyage de Hambourg à Schleswig; l'examen des papiers de Voss devrait pouvoir le confirmer. Voici le texte de la lettre :

> « Mon cher frère et ami Voss, Voilà trois semaines que je suis à Strasbourg, ou pour parler plus clairement, au septième ciel, car je crois sans hésitation que vivre dans la liberté, c'est vivre le ciel sur la terre. Mais je ne dirai rien de la profusion de bonheur que la liberté française nous prodigue, afin de ne pas te causer d'ennuis auprès des tyrans par ma correspondance. Je te transmets ce que je peux, le reste imagine-le en rêve, disait Abélard [5]. »

Dans une autre lettre, probablement adressée elle aussi à Voss, mais non datée, il annonce qu'il est enfin arrivé au pays des Francs et se trouve projeté dans un « tourbillon d'activités ».

> « Sache que je revêts déjà l'habit de la liberté [...]. Ici, c'est vraiment la Terre promise, terre de la nature bénie, en tout cas on

4. Weinschal, p. 248.

5. Ici s'achève le brouillon de la lettre, écrit de la main de Frey; le restant de la page est vierge. Pour le texte allemand original, voir mon article dans le *Gedenkbuch* pour Max Brod, p. 79.

ne perd rien au change [...]. Je t'ai déjà choisi une maison avec un charmant jardin : là-bas seulement tu sentiras vraiment ton Homère-Voss! Je t'attends, toi et ta fidèle Méda [6], notre subtile critique, avec impatience; toute une série d'odes et de poésies l'attendent, dont je ne sais que faire parce qu'il manque une dernière touche. »

Il lui demande de lui envoyer à Strasbourg ses traductions d'Homère, qui y sont introuvables.

Ces documents nous amènent à conclure que, du moins chez ses amis les plus proches, Schönfeld était connu depuis longtemps pour ses sympathies révolutionnaires. Mieux encore : il ne se contenta pas de faire l'éloge de la liberté. Étant encore à Strasbourg, il écrivit le brouillon d'une lettre ouverte en allemand adressée à deux écrivains, Schneider et Salzmann, dont le premier était sans doute un réfugié allemand fameux, ancien professeur de l'université de Bonn et sympathisant de la Révolution [7], l'autre un Alsacien, et qui avaient peut-être publié ensemble quelque manifeste; Frey, qui signe S.G.F., leur répond par l' « Effusion d'un cosmopolite [8] ». Dans cette lettre, il s'acharne en termes particulièrement violents contre Joseph II, son ancien protecteur et idole, et le couvre d'imprécations pour avoir sacrifié des centaines de milliers d'hommes à son ambition, au cours de la guerre contre le noble peuple des Ottomans, qui vivait en paix avec lui : « Le désir de conquête le tenaillait, il ne connaissait aucune loi, si ce n'est celle de son caprice; la voix de l'humanité ne pénètre pas le cœur du tyran, son oreille ne perçoit que ses appétits et ses instincts. » Dans un style prophétique et exalté, il s'en prend, dans la suite, à l'empereur François II, à qui la guerre venait d'être déclarée : « Commence, sanglant jouvenceau, commence ta carrière horrible; arme tes légions d'esclaves; sans doute as-tu été élu pour promouvoir le grand mécanisme sacré de la libération du genre humain tout entier; les despotes eux-mêmes doivent éminemment contribuer à l'établissement de la liberté générale [9]. » Voici ce qu'il dit de sa venue en

6. La femme de Voss; nous ne savons pas si Voss avait effectivement l'intention de venir s'installer en Alsace.

7. Sur Eulogius Schneider, le chef des jacobins allemands de Strasbourg, voir Heitz, *Notes sur la vie et les écrits d'Euloge Schneider*, Strasbourg, 1862, et les pages fort intéressantes de Jakob Venedey, *Die deutschen Republikaner unter der französischen Republik*, Leipzig, 1870, dans le chapitre sur Strasbourg, p. 37-83.

8. Le brouillon, en quatre grandes pages, est conservé dans le dossier de ses papiers à Paris. Le titre de cette adresse devait être : *Erguss eines Cosmopoliten an die Epistelschreiber H. S(alzmann) und (Eulogius) Schneider, von den Jacobiner Correspondenten aus Europa.* Comme date on lit (comme dans la première lettre à Voss) « quatrième année de la liberté française ». Ce texte a été vraisemblablement écrit en avril ou en mai 1792. Ce titre indique peut-être aussi l'endroit où cette « épître » a été publiée. Elle a été écrite après la déclaration de guerre à l'Autriche, et elle appelle à défendre la Patrie (la France!) contre le despote, à savoir le jeune empereur François.

9. L'original mérite d'être cité : « *Beginne blutiger Jüngling! beginne die schaudernde Laufbahn; rüste deine Sclavenscharen; etwa bist du erkohren, das grosse heilige Werk der zu*

France : « Je suis un étranger dans vos demeures. Le ciel de ma maison natale est loin d'ici, mais mon cœur s'est enflammé au mot de liberté, le mot le plus grand et le plus beau du XVIII[e] siècle, j'ai été entraîné à sa suite *(ihr zog ich nach)* et à ses mamelles je me suis abreuvé. »

Ce Frey qui parle comme le héraut de la libération de l'homme ne tarda donc pas à se familiariser avec les invectives des patriotes français contre les tyrans et n'hésita pas à vouer aux gémonies le souvenir de l'empereur Joseph que, quelques années plus tôt, il glorifiait encore dans ses poèmes. C'est un renversement complet. Ses propos reflètent-ils ses vrais sentiments ? Ces sentiments pouvaient-ils être proclamés par un agent en mission secrète ? Et même si tel avait effectivement été l'objet de son voyage en France, peut-on admettre qu'à son arrivée dans ce pays il ait renoncé à sa mission, entraîné dans le raz de marée de la Révolution, à laquelle il adhérera dorénavant de tout son cœur ? Il faut avouer qu'il y a dans ce ton nouveau quelque chose de grinçant, quoiqu'on puisse y reconnaître les échos de ce messianisme apocalyptique, de cette vision d'un bouleversement universel auquel rêvait Jacob Frank, et que reflète l'enseignement doctrinal que celui-ci dispensait à ses fidèles à Brünn, tel qu'il s'exprime avec flamme dans la paraphrase frankiste anonyme de la « Vision d'Isaïe » (écrite, elle aussi, en un polonais pompeux, par un des fidèles de Varsovie ou d'Offenbach, dans la dernière décade du XVIII[e] siècle [10]). Serait-ce la solution de l'énigme des témoignages contradictoires, dont nous reparlerons ? J'en doute.

Qu'il ne faille pas prendre Frey à la lettre, cela est clair, et le fait suivant le confirme : toutes les informations que fournissent sur eux-mêmes Frey, son frère Emmanuel, puis leur jeune sœur, sont pleines de contre-vérités. On s'explique difficilement les mobiles de tous ces mensonges. Pourquoi mentaient-ils tous systématiquement sur leur âge et se faisaient-ils passer pour plus jeunes qu'ils n'étaient, comme nous le verrons ? Quel profit pensaient-ils en tirer ? Quelle est la raison profonde de ces déformations que toutes leurs connaissances prenaient pour argent comptant ? Dès son arrivée en France, mais surtout à Paris, Frey fit courir sur lui-même des bruits contradictoires, et ceci dans un but évident : mettre en avant son passé de révolutionnaire ainsi que les persécutions dont il aurait eu à souffrir de la part des autorités, et qui, en fait, n'avaient jamais existé. Par contre, pourquoi n'a-t-il pas craint d'éveiller les soupçons de son confrère Hirschfeld, à propos d'une mission secrète dont ces mêmes

---

vollendenden Erlösung des ganzen Menschengeschlechts zu befördern; die Despoten selber müssen am meisten beitragen, eine allgemeine Freiheit herzustellen. »

10. Voir à son propos Kraushar, t. II, p. 183-218.

autorités l'auraient chargé ? Est-ce par excès de naïveté, qualité assez peu cultivée par Moses Dobruška ? N'oublions pas que, au moment où il partait de Schleswig avec Hirschfeld pour Strasbourg, l'empereur Léopold, son ancien protecteur, vivait encore, puisque sa mort subite n'intervint que le 1er mars 1792. Même si Léopold lui devait effectivement certaines sommes (ce qui n'est pas impossible), les histoires qu'il racontait à propos de millions, de biens séquestrés, etc., sont forgées de toutes pièces. Lorsqu'on examine les faits aujourd'hui, on ne peut manquer de conclure qu'ils dessinent un tableau d'une mystérieuse ambiguïté.

C'est en avril 1792 que Frey commença ses activités publiques. Il lutta contre les Feuillants et en faveur de Jean-Charles Laveaux [11], qui passa de nombreuses années en Allemagne, traduisit des écrivains et des poètes allemands, fut le rédacteur de l'organe du parti jacobin à Strasbourg *(Le Courrier)* et président du club des « Amis de la Constitution », et eut maille à partir avec le maire. Frey écrivit à son journal [12], fit frapper une médaille en souvenir du « triomphe » de Laveaux dans son procès, dépensa de l'argent pour des œuvres patriotiques, et fut accueilli à bras ouverts au club des Jacobins. Ce fut lors de cette première polémique de Frey contre le parti de Lafayette (opposé aux Jacobins) que s'élevèrent les premiers soupçons contre les frères Frey. Le rédacteur du journal adverse émit des doutes sur ses origines, et sur celles de sa fortune — personne ne mettait en doute sa richesse elle-même, dont toutes ses activités témoignaient — et sur « sa mission ». Frey le prit de haut [13]. Cependant il préparait déjà ses prochaines démarches, et les deux frères se joignirent à un groupe de dirigeants jacobins alsaciens en partance pour Paris, et se placèrent sous leur protection. Peu avant leur départ, Frey écrivit à Diederichsen (qui venait de lui écrire de Calais, d'où il devait prendre la route de Paris) une lettre ambiguë : la situation ne lui plaisait pas et les amis de la liberté, selon lui, avaient bien des tracas, « particulièrement à Strasbourg, où l'âge d'or est encore plus éloigné que vous ne le pensez et *que je ne le pensais moi-même* [souligné dans l'original]. Aussi ai-je complètement bouleversé mon plan, et en fait je pars

11. Mathiez, *La Révolution et les Étrangers*, p. 113, suppose que, pendant son séjour à Stuttgart, il avait adhéré à l'ordre des Illuminés, où il avait connu Schönfeld. Mais c'est une hypothèse sans aucun fondement. Mathiez ignorait les activités de Frey dans l'ordre des Asiates.

12. Voir Kahn, p. 249-251, qui cite ce journal local du 28 avril 1792; Mathiez, p. 113-114; son beau-frère Chabot disait de lui qu'il parlait mieux le français qu'il ne l'écrivait (voir Bonald, p. 248). Le langage de ce premier manifeste jacobin (encore anonyme) de Frey est très proche de ses premières lettres et effusions allemandes.

13. Dans sa réponse il se fait fort de montrer à son adversaire Chairoux un grand nombre de lettres de recommandation. (Mathiez dit : « Les espions sont toujours munis de lettres de recommandation! ») Il poursuit : « Ma patrie est le monde, ma profession de faire le bien, ma mission celle de toutes les âmes sensibles, et ma fortune assez considérable pour payer à 20 sous le mot toutes les sottises qu'il pourra dire contre moi sans se répéter. » (Mathiez, p. 114.)

demain pour Paris avec armes et bagages *(mit Sack und Pack)* [14] ». Quels étaient ses projets initiaux (que Diederichsen connaissait, comme le laissent entendre ses propos), on l'ignore. L'affirmation de Hirschfeld, dans sa lettre au prince Charles, selon laquelle Schönfeld-Frey se serait rendu pour quelque temps en Suisse (en mai ou juin 1792) est réfutée par les dates des divers documents. Peut-être Hirschfeld voulait-il cacher l'activité politique du fameux frère de l'ordre Asiatique dans la France révolutionnaire ?

Les deux frères arrivèrent à Paris le 10 juin 1792, et peu après, ils louèrent une grand maison, dans un quartier cossu. L'aîné des Frey commença à prendre des contacts avec des gens de tous les milieux, même avec des gens connus comme royalistes, ou soupçonnés de l'être, tout comme il l'avait fait à Strasbourg, selon le témoignage de Hirschfeld. Pourtant, ils mirent leur zèle politique au service des Jacobins. Ils participèrent activement à l'assaut des Tuileries, le 10 août, et méritèrent une attestation vantant leur « bravoure et fermeté » en cette occasion [15]. Dès lors, la route leur était ouverte. Le 26 août, quinze jours seulement après « la grande affaire », la Convention ratifiait le fameux décret qui octroyait le droit de nationalité française aux écrivains et aux penseurs progressistes hors de France. En se fondant sur ce décret, Boussac, un député du Midi, réclama que les noms des frères Junius et Emmanuel Frey fussent adjoints à la liste, mais sans succès. La proposition a été retrouvée parmi les papiers de Frey, à Paris, et le contenu élogieux ainsi que les détails prouvent qu'elle a été inspirée et préparée par lui-même [16].

Elle a vraisemblablement été rédigée en novembre 1792, car il y est dit que les frères Frey étaient venus sept mois plus tôt de l'étranger et qu'ils séjournaient depuis cinq mois à Paris. Cette proposition témoigne de la force de l'ambition de Frey; dès lors, il reçut régulièrement chez lui des députés à la Convention. Il usa de bien d'autres stratagèmes pour essayer d'obtenir la citoyenneté. Pour célébrer la proclamation de la République (21 septembre 1792), « il adopta un jeune orphelin nommé Petit que leur désigna sa section. Plus tard, il adopta de même la veuve Bellefond, vieille femme de soixante-neuf ans, presque aveugle, à laquelle il s'engagea de faire une

14. L'original de la lettre du 20 mai 1792 se trouve dans le dossier particulier de Diederichsen à Paris, F 7-4677, p. 322. Frey y indique deux adresses où il ira probablement loger. Cette lettre est signée S. G. Frey, sans mention du nom Junius, qu'il ne prit qu'une fois à Paris. Selon Kahn, il serait parti seulement le 24 mai.

15. Mathiez, p. 115; les certificats élogieux de ce genre (n° 743 chez Tuetey) furent distribués en très grandes quantités.

16. *Ibid.*, p. 115. Nous reproduisons en annexe (D) un fragment du texte original, à partir du livre de Mathiez. Le texte a été corrigé, en un endroit au moins, par Frey lui-même. Il couvre une seule grande feuille de papier, et il est écrit de la main de Boussac. Notre citation est tirée de l'exposé des motifs joint à la proposition, exposé qui s'étend sur trois feuillets ordinaires. Nous avons corrigé le texte suivant l'original qui se trouve dans le dossier de Frey.

pension ». Il versa aussi des subsides à un autre vieillard [17]. Les frères logeaient quatorze Jacobins; leurs voitures et leurs assignats étaient au service de leurs frères d'armes [18]. La proclamation de la République fut célébrée, dans la section du club des Jacobins à laquelle il appartenait, « à la lueur des flambeaux apportés par le citoyen Junius Frey [19] ». Dans sa vaste maison, rue d'Anjou, il tenait table ouverte pour les patriotes, qui appréciaient la profusion des mets. Les chambres de sa maison étaient décorées des bustes de Junius Brutus et de Cicéron, de gravures de Benjamin Franklin, Jean-Jacques Rousseau et Voltaire et d'autres images patriotiques. Junius Frey ne sortait jamais « sans revêtir la carmagnole et sans poser sur sa tête un superbe bonnet rouge orné de la cocarde [20] ». Nous verrons que cette façon de se comporter ne lui sera pas toujours portée à crédit. La description de l'équipement luxueux fourni par l'inventaire de la maison contredit son comportement personnel austère, ce dont témoigne une note très hostile qu'on trouva, après la mort de Robespierre, dans ses papiers (mais pas écrite par lui). On y lit ce portrait de Junius Frey :

> « Il avait associé au nom qu'il avait adopté celui du fondateur de la liberté romaine... Aucun des patriotes qu'il attirait chez lui n'y entrait sans le surprendre la plume à la main, rêvant sur les droits de l'humanité ou courbé sur les œuvres de Plutarque ou de Jean-Jacques. L'extérieur austère et le costume révolutionnaire de Junius répondaient parfaitement à l'idée d'un si grand caractère; la coupe philosophique de sa chevelure, le bonnet rouge qui ornait sa tête, garantissaient à toute la terre la pureté de son patriotisme [21]. »

La description des deux frères comme « deux monstres dignes de servir la cause des tyrans par [leur] profonde hypocrisie » prouve qu'elle vient du groupe de leurs dénonciateurs (qui n'en donnent aucune preuve).

Entre-temps Diederichsen avait rejoint les frères Frey. Il arriva à Paris, par Calais, le 20 mai 1792. Frey le traita avec prodigalité et le prit en charge durant tout son séjour. Une des connaissances de Diederichsen à Altkirch, en Alsace, qui s'intéressait à ce qui se passait

17. *Ibid.*, p. 116. Plusieurs documents rapportent ces faits : ainsi Tuetey, n° 752 et 757, dans le mémoire de Chabot, publié par Mathiez, *Chabot*, p. 85-86; Kahn, p. 251.
18. Voir Bonald, p. 245.
19. Mathiez, *La Révolution et les Étrangers*, p. 116.
20. *Ibid.* Cette description de l'appartement de Frey est notée sur l'inventaire joint au dossier de Chabot. Voir aussi Bonald, p. 272-274, qui en donne une description détaillée. Donc, Frey n'hésitait pas à faire état de sa richesse d'une manière plutôt surprenante.
21. Publié par Lenotre, p. 56, qui n'a pas copié le texte complet. Je n'ai pas réussi à trouver dans les Archives nationales l'original qu'il faudrait examiner.

à Paris et qui désirait par ailleurs entrer en relations avec Junius Frey, lui écrivit le 24 juillet 1792 une lettre qui montre bien l'opinion qu'avait Diederichsen du caractère de Frey :

« Puisque vous voyez maintenant M. Frey tous les jours, essayez donc de gagner quelque chose chez lui, même s'il vous faut servir de professeur de langue et qu'il prenne chez vous chaque jour une heure de cours... Gardez donc vos relations avec M. Frey, aussi pénibles soient-elles, puisque, à en croire votre récit, c'est un personnage singulier qui tient à vivre de la façon la plus mouvementée. Il vous faut pourtant le [supporter], puisqu'il paraît être par nature d'excellente composition. »

Ce témoignage sur son caractère dans l'intimité, inspiré sans doute par Diederichsen lui-même, est important et il reflète bien les deux extrêmes dont sa nature était faite [22].

Une fois les deux frères installés à Paris, leur jeune sœur fit à son tour son apparition : elle eut son rôle à jouer dans la poursuite de leurs desseins. Les frères avaient l'habitude de se rajeunir de quelques années; l'âge de Junius Frey, dans tous les documents français, est de trente-six ans, alors qu'il en avait en réalité quarante. Ils firent de même avec leur sœur, évidemment en accord avec elle. Elle était née Esther Dobruška, à Brünn, en 1771, et ne se convertit qu'en janvier 1791, avec ses deux sœurs, Sara et Guitel [23]; elle devint alors Léopoldine von Schönfeld, probablement en l'honneur de l'empereur Léopold, avec qui son frère entretenait encore de bonnes relations [24]. Elle s'appela désormais Léopoldine Frey. Les documents de l'année 1793-1794 — y compris le témoignage de son époux — en parlent comme d'une jeune fille de seize ans, encore mineure, dont les deux frères prétendent être les tuteurs. En fait elle avait déjà vingt-deux ans, ce n'était plus une adolescente, et on se demande ce que recouvrent ces manipulations des dates de naissance, qui suggèrent une connivence entre les trois membres de la famille, et sans doute la biographie légendaire qu'ils se donnaient était-elle mûrement préméditée. Il ne nous est pas resté de portrait de Junius Frey, mais un médaillon d'ivoire représentant Léopoldine sous les traits d'une jeune femme au visage fin et agréable a été conservé et publié [25]. Il n'est pas

22. La lettre se trouve dans le dossier des papiers de Diederichsen, f° 326; son auteur signe simplement de la lettre B; lui aussi semble avoir des intérêts en Autriche; il était probablement avocat.

23. D'après les dates précises sur la famille Dobruška (Dobruschka) et la conversion de ses membres chez Ruzička, qui les avait trouvées dans les archives de Brünn et à Vienne.

24. Tous les documents signés de sa main que j'ai vus dans les Archives nationales portent l'orthographe « Leopoldin ».

25. Son portrait gravé est reproduit dans le livre de Bonald. Voir aussi plus loin la note 74.

impossible que les deux frères aient prévu à l'avance de faire usage de leur jolie sœur pour promouvoir leurs ambitions ou réaliser certains obscurs desseins politiques. Peut-être sa conversion tardive est-elle également à mettre sur le compte de ces calculs, mais cela n'est qu'une hypothèse, contre laquelle on peut alléguer le fait de la conversion de ses deux sœurs qui ne jouèrent jamais aucun rôle « politique ».

Au mois de janvier 1793, les frères Frey invitèrent chez eux le conventionnel François Chabot, démagogue bien connu et très influent. Leur première rencontre eut lieu en août 1792, au club des Jacobins. Lors de sa visite chez lui, Junius Frey lui présenta un « plan diplomatique qui devait achever la maison d'Autriche en tournant contre elle [les Turcs] et les puissances du Nord, et en détachant la Prusse de cette Puissance toujours ennemie de la France [26] ». L'amitié que leur portait Chabot allait grandissant. Ils lui donnèrent à lire une disputation philosophique,

> « et furent étonnés du profit que j'avais... Dès ce moment nous fûmes étroitement liés..., je dînais chez eux bien souvent; plus souvent encore, je les exhortais à faire imprimer leur dissertation sur la liberté et l'égalité. Ils me dirent que c'était l'extrait d'un grand ouvrage philosophique qu'ils préparaient pour le peuple français qui devait donner la liberté à l'univers. Ils me lurent successivement leur travail dont je fus fort content [27]. »

On peut donc conclure que Frey avait commencé à préparer son livre dès la fin de 1792. Toute son activité pendant 1793 est exclusivement jacobine et littéraire. Il n'y a aucune trace (ou preuve) de « conspiration étrangère » ou d'espionnage [28].

L'introduction du livre, paru en été, porte la date du 26 juin 1793. Il est intitulé : *Philosophie sociale dédiée au peuple français par un citoyen de la Section de la République française* [29]. Divers brouillons de quelques chapitres de la troisième partie du livre, en allemand, et écrits de sa main, se trouvent dans les papiers de Frey. Ceci infirme la thèse de Bonald, qui cherche à dénier la paternité de son livre à Frey, qu'il déteste en tant que juif ou en tant qu'aventurier. Bonald soutient que le livre fut remis à Frey par un agent monarchiste pour le compte

26. D'après « l'histoire secrète de mon mariage » par Chabot, voir Mathiez, *François Chabot,* p. 84. Chabot présenta le plan au ministre Lebrun. Chabot l'a décrit aussi dans sa déposition au procès des Girondins, que Mathiez, *ibid.*, p. 14, a citée dans une note.

27. *Ibid.*, p. 85.

28. Je n'ai trouvé, dans les documents et accusations contre Frey, aucun matériel positif pouvant contredire les constatations établies par Chabot dans son mémoire apologétique (*ibid.*, p. 16) : « Les conspirateurs étrangers vont dans les groupes. Il [Frey] reste dans son cabinet et ne voit personne qu'à sa table ou aux Jacobins... Junius Frey ne peut pas se faire entendre [il ne parlait le français qu'imparfaitement], mais il compose des livres. »

29. Deux exemplaires du livre se trouvent à la Bibliothèque nationale de Paris.

de qui il faisait de l'espionnage. Ces ragots prouvent simplement qu'il n'a pas lu le livre. Il n'y a pas la moindre trace que Frey fût en relation avec cet homme, le baron Pierre de Batz, mais cela n'a pas empêché Lenotre et Bonald de nous assurer que les frères Frey étaient sous sa coupe, et qu'ils agissaient pour son compte et dépendaient de lui. Cette histoire est totalement inventée [30].

Le livre qui comporte une longue introduction, très personnelle, et qui s'étend sur 240 pages, défend des tendances absolument opposées à celles d'un agent royaliste, et nous sommes persuadé qu'il est l'œuvre d'un homme qui croyait aux principes moraux, politiques et sociaux qu'il exposait. Cet ouvrage mérite une analyse détaillée. Il est animé, dans les passages relatifs à la religion, par un radicalisme éclairé qui, aux yeux des frankistes, ne contredit nullement la mystique ésotérique, mais au contraire la complète [31]. En introduction, nous lisons que le livre a été élaboré à partir de discussions sur la nouvelle constitution dans les différentes sections de Paris; l'auteur aurait été encouragé par ses amis, partisans de la démocratie et du règne de la liberté, à le publier, ce que confirme le témoignage de Chabot. Le texte même est une synthèse des idées de Locke, de Rousseau et de Kant. La première partie est la plus intéressante : « Recherches sur quelques matières principales de la Philosophie Sociale » (p. 1 à 50). L'introduction part de l'hypothèse que « tout régime est comme une religion, dotée de sa propre théologie » et qu'il convient également de chercher les fondements théologiques du régime démocratique. L'auteur entreprend alors une analyse critique des systèmes et des constitutions de Moïse, Solon et Jésus. Ici se dévoile le dernier avatar juif de Moses Dobruška. Les pages 32 à 43 sont consacrées à une critique sévère et hostile de la « constitution » de Moïse, système fondé sur la perpétuation de la superstition, par un homme qui connaissait la vérité, mais qui la cachait :

> « Tous nos reproches vont au contraire tomber avec justice et raison sur Moïse seul... qui savait couvrir la vérité d'un voile si épais, si durable, qu'il est parvenu jusqu'à nous, sans que des millions d'hommes aient pu le percer; et qu'encore aujourd'hui des millions pensent trouver dans ces vérités célestes, diamétralement opposées à nos vérités terrestres, l'établissement et l'appui de la royauté, contraire à la nature et à tous les principes » (p. 32).

30. Bonald prend sa thèse dans le livre de Lenotre (p. 60), mais il ne fournit aucune preuve matérielle pour appuyer les prétendues relations entre les deux hommes. Dans le livre d'Arnaud de Lestapis sur Batz (1969) tout cela a disparu.

31. Les doctrines des derniers frankistes de Prague, voisins et amis de ceux de la Moravie, sont clairement exposées dans les deux manuscrits (assez volumineux) qui nous ont été conservés. Leur auteur, Henoch Löw von Hönigsberg (1771-1811), avait des liens de famille avec les Dobruška de Brünn et de Vienne.

C'est Moïse qui est le plus condamnable, car de tous les législateurs, il est celui qui avait la plus grande chance : celle de donner forme à un peuple entier confié à son autorité pendant quarante ans dans le désert, dans l'isolement total ; il eût pu guider ce corps informe vers les Lumières, or il a préféré le diriger au nom d'une imposture présentée comme d'origine divine. Quelle était donc cette vérité que Moïse connaissait et gardait pour lui ? La philosophie des Lumières. Son savoir en matière de chimie et de physique lui aurait permis d'enseigner au peuple les principes magiques des mages égyptiens et de l'immuniser, par là même, contre toute atteinte ultérieure de l'erreur. Or il préféra la voie facile, celle de la perpétuation de l'erreur, « par cet amas informe de vérités et de fables, de lumière et d'obscurité, de superstition, d'entêtement et de fausses notions qui, de nos jours, empoisonnent encore la culture des peuples les plus éclairés » (p. 39). Voilà donc une critique violente de la Loi de Moïse (par opposition à Rousseau, « le père de la Révolution française » qui, lui, admirait son œuvre) et de sa philosophie politique. Il reproche à Moïse les calamités innombrables que celui-ci s'attira. En revanche, il fait l'éloge des systèmes de Solon et de Jésus, qui fondèrent leur constitution sur la raison. Certes, seule la doctrine originelle de Jésus était apte à conduire la société au bonheur, et elle aussi a été déformée au cours des temps, de même d'ailleurs que la doctrine de Mahomet. Moïse, lui, avait d'emblée imposé à son peuple des lois néfastes « et tout le monde a vu les maux sans nombre qui en sont résultés pour son peuple »(!) (p. 41). Cette critique, inspirée par la philosophie des Lumières, prend ainsi, chez Frey, la relève de la doctrine occulte des Frères asiatiques, mais sans l'abolir complètement : celle-ci identifiait elle aussi les secrets de la physique et de l'alchimie avec les arcanes de la Kabbale, considérée comme la vérité cachée de la doctrine de Moïse. N'oublions pas que Jacob Frank lui-même disait à la fin de sa vie (le 29 novembre 1790) qu'Israël avait reçu « les lois de Moïse qui pèsent sur le peuple et lui nuisent, mais la Loi de l'Éternel est intègre *(temima)*, car elle n'a jamais été proférée [32] ». Il est vrai que les propos de Frey s'inspirent de Voltaire plus que de Frank, et qu'on pourrait peut-être y voir le signe d'une rupture avec celui-ci ; rappelons pourtant que le même personnage recourait, en 1792 ou en 1793, à une explication naturaliste des fondements de la Kabbale, tirée comme nous l'avons vu (p. 34) des textes des Frères asiatiques.

Aussitôt après cette diatribe, on trouve (p. 47 à 49) un éloge dithyrambique d'Emmanuel Kant, sans doute unique dans les annales de la littérature française de cette époque. « De tous les livres que j'ai

32. « Les sentences du Seigneur », par. 2190 ; Kraushar II, p. 388.

lus, je n'en connais aucun, qui, pour la vérité des principes, égale les discours de Socrate, l'Évangile, et les écrits de l'immortel Kant. » L'auteur comprend la prudence de Kant qui, sous un régime despotique, cachait ses idées sous une « parure d'obscure métaphysique [33] ».

La deuxième partie du livre, après les polémiques et les éloges, traite de « l'essence d'une constitution et [de] sa forme », c'est-à-dire des principes sur lesquels la future constitution de la République française d'inspiration jacobine devrait se fonder : « Législateurs..., le peuple, l'univers, vous regardent; et ils attendent pour prononcer sur vous, si, secouant enfin la poudre de l'ignorance et les chaînes de l'habitude, vous leur présenterez une Constitution assez simple dans sa marche, pour que tout le monde puisse la suivre » (p. 61). Frey développe les principes de cette constitution dans une discussion suivie du *Contrat social* de Rousseau. La troisième partie trace le plan d'une « Constitution universelle » (p. 80-236), comprenant non seulement les principes des droits, mais aussi ceux de la moralité de l'individu et de la société. Tous ces chapitres sont imprégnés de la pensée de Rousseau et de Locke, opposant le pur et véritable enseignement du Christ au christianisme des dogmes, « la religion la plus dangereuse pour la société » (p. 180). Le livre, tout en défendant la démocratie radicale et identifiant « l'égalité des droits » avec « la véritable liberté d'un chacun » (p. 211), respire l'esprit libéral et patriote du jacobinisme d'avant la Terreur.

Frey travailla à ce livre depuis la fin de l'année 1792 jusqu'à sa parution. Dans la proposition de naturalisation qui le concerne, il est déjà fait mention de l'intention de Frey de se consacrer à une œuvre littéraire dans l'esprit de la Révolution. Il nous est impossible de déterminer si le texte français de l'ouvrage est de Frey lui-même ou écrit avec la collaboration stylistique de quelqu'un d'autre. Chabot, quant à lui, comparait dans son enthousiasme son ami Junius Frey à Locke, « le plus grand penseur de l'Europe [34] ».

Un mois après la parution de son livre, Frey publia, à l'instigation de Chabot, si on l'en croit, un petit ouvrage anonyme de dimensions

33. Frey, p. 49 : « Sa parure d'obscure métaphysique lui sert très bien de talisman contre la ciguë et la croix [allusion aux supplices de Socrate et de Jésus]. Jamais homme n'écrivit avec autant de sagacité, jamais la fausseté ne fut aussi bien démasquée, jamais la vérité établie dans ses droits avec une telle assurance. » Quand Schönfeld-Frey écrivait ces propos qui dénotaient sa compréhension de la philosophie socio-politique de Kant, il ne pouvait savoir à quel point celui-ci était allé loin dans sa défense du jacobinisme. Quelques mois après la publication de ces textes, son ami et éditeur Friedrich Nicolovius écrivait, le 23 janvier 1794, dans une lettre à Jacobi devenue célèbre : « Kant est un vrai démocrate, il m'a fait part récemment de sa sagesse. Toutes les horreurs qui arrivent actuellement en France ne sont rien en comparaison du mal prolongé du despotisme établi en France auparavant. Il est presque certain que les Jacobins ont eu raison dans tout ce qu'ils ont fait présentement. » *(Höchstwahrscheinlich hätten die Jacobiner Recht in allem, was sie gegenwärtig täten.)*

34. Mathiez, *Chabot*, p. 15, et Bonald, p. 263.

plus modestes, traitant de problèmes d'actualité, intitulé : *Les Aventures politiques du père Nicaise ou l'anti-fédéraliste* [35], et dirigé contre les Girondins de Brissot, que les Jacobins se préparaient à réprimer sauvagement. Ce pamphlet obtint l'approbation des autorités, et, d'après Chabot, il fut distribué par dizaines de milliers d'exemplaires par le gouvernement et le Comité de Salut public, « comme le seul capable d'éclairer les bons citoyens sur le but de la faction brissotine [36] ». Le libelle commence par une exégèse satirique d'un épisode du livre de Jonas, celui où le prophète est assis à l'ombre d'une plante de ricin : cette plante représente les Girondins, qui confrontent hypocritement les patriotes, mais ne sont que des anarchistes (!) et des désorganisateurs (p. 12). Ninive, sur laquelle Dieu — appelé ici, comme il est d'usage dans la traduction de la Bible de Mendelssohn, « l'Éternel [37] » — décide d'étendre sa clémence, c'est le Paris révolutionnaire. On peut s'étonner de l'audace de Frey qui, en France depuis seulement un an et trois mois, participe de cette façon à une polémique politique, mais en cela il continue à agir comme il l'avait fait à Strasbourg : il s'identifie corps et âme avec les patriotes, ce qui, à ses yeux, lui donne droit à la parole. Nous nous heurtons de nouveau à la vieille question : est-ce ainsi que se conduirait un agent de l'étranger ? Qu'avait-il à se mêler à une querelle qui ne le concernait pas ?

Un épisode intéressant, qui se passa après la publication de ce pamphlet anti-girondiste, peut servir à éclairer les relations entre Frey et Hébert. Chabot raconte dans une de ses notes :

> « Lorsque [Frey] eut fait imprimer ses Aventures du père Nicaise, il en envoya quelques exemplaires à la Commune. Hébert parla une demi-heure pour en faire l'éloge et requérir la mention honorable de cette offre. Mon beau-frère vit ce réquisitoire d'Hébert dans les journaux. Il en était extasié et vint me dire qu'il désirait faire connaissance avec Hébert. On le lui fit apercevoir aux Jacobins. Il s'approche pour le remercier de son réquisitoire. Il le fixa avant de s'approcher tout à fait et il est rebuté par cette figure contre-révolutionnaire. Il vint me dire le lendemain le saisissement qui l'avait empêché d'aborder Hébert et me dit : Je suis sûr que c'est un contre-révolutionnaire et vous le

35. Paris, chez les Marchands de Nouveautés, imprim. de Froullé, 1793. La brochure (de 72 pages de petit format) parut sans indication d'auteur. Au revers de la page de titre, on trouve une note de l'auteur sur la conservation de ses droits, signée le 20 juillet, soit une semaine après la mise hors la loi de la faction des Girondins.

36. Au dire de Chabot, dans son mémoire cité par Mathiez, p. 86.

37. Mais ceci ne permet pas encore d'affirmer sans hésitation que cette expression est due à l'influence du judaïsme « éclairé », car les traducteurs de la Bible d'obédience calviniste l'utilisaient également.

verrez. Il en a tous les traits. Je le regardai comme un fou. Je n'ai que trop vu par moi-même qu'il n'avait malheureusement que trop raison [38]. »

Frey se comportait toujours ouvertement comme un homme riche, expert en économie. Il écrit pour le gouvernement des rapports économiques sur le régime financier de l'Autriche, sur les moyens de lutter contre l'usure, et ainsi de suite (son livre comporte aussi des chapitres sur l'économie politique [39]). Ses dépenses sont considérables. Son train de maison et son hospitalité fastueuse (mentionnée dans toutes les sources) lui coûtèrent, au cours de l'année écoulée à Paris, quelque cinquante mille livres, selon son beau-frère. La seule diffusion gratuite de son livre *Philosophie sociale* lui revint, selon la même source, à près de mille écus [40]. Il subvient aux besoins de Diederichsen avec une telle largesse que celui-ci peut se permettre de prêter à son tour de l'argent à d'autres. Frey entretient également une maîtresse, la comtesse Beaufort [41]. Ses poches étaient littéralement bourrées d'assignats [42]. Il est vrai qu'il se trouva quelqu'un pour prétendre qu'en été 1793 la maison des Frey connut la pénurie [43], et un témoin généralement fiable raconte qu'auparavant aussi il y avait eu des hauts et des bas dans leur train de vie [44]. On ignore la raison de ces fluctuations. Diederichsen effectua pour Frey, à cette époque, le recouvrement de lettres de change sur Hambourg et Amsterdam pour des sommes considérables; dans son interrogatoire, il est question de cent mille livres [45], et en septembre 1793, Frey fit trois offres pour acquérir certains biens nationaux ayant appartenu à des émigrés, offres s'élevant à des sommes variant entre 40 000 et 90 000 livres [46]. S'il participait aux intrigues concernant la Compagnie des Indes —

38. Mathiez, *Compagnie des Indes,* p. 133.
39. Ces rapports sont conservés dans le dossier de Frey.
40. Voir Mathiez, *Chabot,* p. 86 et 88.
41. Nous n'avons pas pu remonter à la source de cette information, reprise dans le rapport journalistique de Egon E. Kisch, *Der tote Hund und der lebendige Jude,* Prague, 1963, p. 62 (dans le chapitre sur Frey, qui avait déjà paru en 1930).
42. Chabot racontait (Bonald, p. 286) qu'il avait vu 160 000 livres entre les mains de ses beaux-frères. (La source qu'il cite nous semble identique avec Tuetey, n° 649.)
43. Selon un compte rendu de la séance du 16 novembre 1793, du club des Jacobins, cité par le *Moniteur* du lendemain. Lenotre, p. 157, le cite, mais ce détail n'est pas mentionné par F. Aulard, *La Société des Jacobins,* Paris, 1895, p. 519.
44. Selon la déposition de la citoyenne Salvi, femme d'un officier de l'armée révolutionnaire; on lit, dans l'original, qu'elle connaissait bien l'avocat Diederichsen et se serait rendue à plusieurs reprises dans la maison des Frey. En 1792 elle y aurait trouvé « un air de dépense très imposant », mais elle aurait remarqué, lors de sa seconde visite, au cours de l'hiver 1792-1793, que le train de maison avait bien diminué; présentement, en novembre 1793, « il avait repris tout son éclat » (Mathiez, *Compagnie des Indes,* p. 166). Toute sa déposition semble véridique.
45. Voir les deux listes détaillées de transactions de ce genre chez Mathiez, *La Révolution et les Etrangers,* p. 119, et Mathiez, *Compagnie des Indes,* p. 163 (la dernière est une liste de transactions exécutées pour Frey par Diederichsen). Le dossier de Frey comporte quelques pièces d'attestation.
46. Voir Tuetey, n° 747-749.

nous en parlerons — cela pourrait étayer la supposition qu'il avait des intérêts commerciaux particulièrement étendus et qu'il cherchait de nouvelles sources de revenus, ce en quoi la morale jacobine ne voyait rien de condamnable. Rien ne prouve de façon tangible qu'il s'agissait là des commissions d'un agent secret, mais il faut bien reconnaître que nous manquons d'informations sur les opérations financières qu'il exécuta avant son émigration, et les sources de sa fortune demeurent jusqu'aujourd'hui mystérieuses, sauf en ce qui concerne ses fournitures d'approvisionnement à l'armée autrichienne.

Les liens entre les deux frères Frey et Chabot devinrent de plus en plus étroits. C'est au mois de septembre que ce dernier rencontra pour la première fois leur sœur Léopoldine, à l'occasion d'une promenade à plusieurs à Versailles. Il la crut plus âgée et mariée, mais les frères lui dirent qu'elle n'avait que seize ans (elle en avait vingt-deux). Un de ses amis s'éprit d'elle et voulut l'épouser, mais Junius Frey à qui Chabot s'adressa de la part de cet ami se contenta d'en rire. A en croire Chabot, Frey lui aurait dit : « Ma sœur m'a été demandée en mariage par des millionnaires [dont il cita les noms]. Je l'ai refusée. Même si le ci-devant duc de Chartres, devenu patriote, venait me demander sa main, je la refuserais. Si vous ne la prenez, personne ne l'aura en France [47]. » Dans ce cas, il y a vraiment eu une « conspiration » de la famille, y compris de la sœur! C'est donc sur Chabot que les frères Frey avaient jeté leur dévolu; ils le considéraient à la fois comme une des étoiles montantes de la Révolution, et comme un homme qu'il ne serait pas difficile d'influencer et dont on pourrait éventuellement exploiter les vices. Ils promirent à Chabot une dot de 200 000 livres, payables en cinq ans. Chabot fut séduit par le patriotisme jacobin des deux frères, ainsi que par leur immense richesse apparente, dont les sources demeuraient pourtant douteuses, et le 23 septembre un contrat de mariage fut signé avec les frères, la sœur étant considérée comme mineure. Le mariage fut célébré le 5 octobre. Le jeune couple se fixa dans la maison des frères Frey. Chabot fit un discours sur son mariage au club des Jacobins, chantant les louanges de Frey et de sa sœur; cette fois-ci il se fit encore applaudir. Mais on ne tarda guère à considérer « l'Autrichienne de Chabot », ses frères et le mariage lui-même avec une suspicion grandissante. Je ne m'arrêterai pas sur les détails du mariage : ils sont bien notés par Chabot et par ses détracteurs, qui sont d'accord sur les points principaux. Je souligne

47. Le texte complet de cette partie du mémoire de Chabot sur son mariage a été publié par Mathiez, *Chabot*, p. 88-90. Le duc de Chartres, membre du club des Jacobins depuis sa fondation, allait devenir roi des Français : c'était le futur Louis-Philippe d'Orléans. Weinschal a mal compris ou sciemment déformé la phrase, et il revient à plusieurs reprises sur sa « découverte » : la sœur de Frey aurait été un certain temps la fiancée de celui qui allait monter sur le trône de France! (Weinschal, 1962, p. 258, 269.)

seulement que le témoignage de Chabot sur ses entretiens avec Léopoldine avant le mariage semble plus ou moins véridique et confirme la présomption que la sœur savait bien ce qu'elle faisait.

Il faut revenir ici sur la seconde interprétation des desseins des deux frères en France, celle qui les considère comme des agents secrets ou comme des espions. Nous avons vu plus haut que Hirschfeld lui aussi soupçonnait Schönfeld-Frey d'être venu à Strasbourg en mission secrète, en tant qu'agent de la cour de Vienne. Dans une des versions de ses Mémoires, reproduites dans l'ouvrage de Molitor, le ton est péremptoire, comme s'il l'avait appris de Schönfeld lui-même; mais, dans la deuxième version, cette thèse n'est présentée que comme une supposition qui lui est venue à Strasbourg, cependant que Schönfeld donnait de tout autres motifs à son voyage. Or une grande surprise nous est réservée à ce propos : un deuxième témoin, un ami de Schönfeld qui n'a, quant à lui, rien à voir avec la secte des Asiatiques, un confrère écrivain qui le tient en haute estime, confirme l'hypothèse de la mission secrète. L'écrivain allemand K. F. Kretschmann précise, dans la notice nécrologique déjà citée, que les Schönfeld étaient venus en France en partie à la suite

> « d'une mission dont ils [les deux frères!] avaient été chargés, en partie de leur propre initiative, dans une tentative audacieuse de sauver l'infortunée reine [de France]. Malheureusement pour eux les deux frères se compromirent dans les intrigues de Chabot, furent démasqués par Robespierre et montèrent sur l'échafaud avec Danton, Chabot et d'autres, le 5 avril 1793 » [en fait 1794][48].

Ce texte a été imprimé en 1799, et l'on se demande d'où Kretschmann tire cette version dramatique et surprenante, qui fait d'un révolutionnaire authentique un agent de la maison royale autrichienne, chargé de mission, non pas par l'empereur Franz, réactionnaire endurci, mais par l'empereur libéral Léopold, frère de Marie-Antoinette, ou encore venu de sa propre initiative. On peut rejeter l'hypothèse qui implique également son jeune frère, vivant sous sa tutelle, mais il est impossible de récuser d'emblée ce témoignage présenté par un sympathisant et qui pourrait contenir une part de vérité. On peut même admettre qu'il n'y a pas contradiction totale entre la foi sincère de Schönfeld dans les principes de la Révolution et le désir d'agir pour sauver la vie de la reine, en danger depuis la fuite à Varennes le 20 juin 1791; on sait que, depuis leur arrestation, le roi et la reine étaient en fait tenus prisonniers dans leur palais des Tuileries.

48. Karl Friedrich Kretschmann, l'article nécrologique publié dans *Taschenbuch zum gesellignen Vergnügen*, Leipzig, 1799.

Plusieurs projets avaient été conçus pour délivrer la reine, et il n'est pas absolument impossible que le roi se soit adressé à un homme attaché aux principes de la Révolution, mais effrayé par les appels à la mise à mort de la reine, détestée des Français. Après tout, les Girondins, qui n'avaient rompu avec les Jacobins qu'après l'arrivée de Frey, voulaient également sauver la reine. Si cette machination avait été élaborée à Vienne en juillet-août 1791, le plan concorderait, du point de vue chronologique, avec le départ définitif des deux frères. Une mission de ce genre pourrait-elle également expliquer les relations de Frey avec des « aristocrates » et des agents royalistes ? Cependant, la question subsiste : où sont les preuves positives des relations de Junius Frey avec ces cercles à Paris ? Elles n'existent pas. Quelqu'un aurait-il vendu la mèche à Kretschmann à Vienne, après la mort de Frey ? Ou ne s'agit-il que d'une invention postérieure à l'exécution des deux frères, pour sauver leur réputation dans leur pays natal ? On ne pourra pas se prononcer définitivement sur cette question, tant qu'on ne saura pas à quel moment Kretschmann prit connaissance de cette version et quelle est son origine. Cette interprétation aurait pu, par exemple, provenir de la famille de Schönfeld, et de fait, Kretschmann le suggère, quoique vaguement, à la fin de sa chronique (p. 140) : « Schönfeld l'aîné laisse une famille endeuillée (sa femme [49] et ses filles), ainsi qu'un jeune frère vivant à Vienne. Qui ne désire qu'il collige le legs littéraire de ses malheureux frères et, par la même occasion, qu'il donne un compte rendu plus détaillé de la dernière année de leur vie, que recouvre un épais voile de mystère. » On peut déduire de ces propos que le frère en question aurait été bien mieux renseigné sur cette affaire [50]. Mais personne ne

49. On peut se demander si la femme de Frey était en fait « endeuillée » par sa mort. Les témoignages indirects sur leurs relations après 1791 sont contradictoires. Dans la note de la commission d'enquête du club des Jacobins au Comité de sûreté générale, nous lisons, il est vrai, que tous les détails seraient « d'une exacte vérité »; mais ils sont pleins de répétitions des dénonciations antérieures et d'affirmations sans preuves. « Frey... a abandonné sa femme et ses enfants. Une de ses sœurs, à Vienne, entretenue par un riche baron [le comte de Paar], prend soin d'elle. » (Mathiez, *Compagnie des Indes*, p. 168). Chez Bouchez et Roux, *Histoire parlementaire de la Révolution française*, t. 32, Paris, 1837, p. 161, dans le rapport de la troisième séance du procès des Dantonistes (avril 1794), c'est Diederichsen qui, en réponse à une question, affirme que la femme de Junius « jouit à Vienne d'une grande opulence » (mais non que Junius l'a abandonnée !). Et Frey, au contraire, répond à une autre question en disant que sa femme, fille adoptive d'un homme opulent (ce qui est vrai), avait à sa disposition des fonds pour près de deux millions (ce n'est pas vrai) « et m'envoyait de l'argent à mesure que je lui en demandais ». Dans le dossier de Frey, il n'y a aucune trace d'une correspondance entre lui et sa femme.

50. Il nous est difficile de décider auquel des frères Frey il est fait allusion ici. Il ne peut être question que de Joseph Karl von Schönfeld, 1763-1839. Lazarus ben David dit expressément que l'un des frères qu'il connaissait (à l'époque où il s'intéressait à cette famille, dans les années quatre-vingt-dix du XVIII[e] siècle) était rédacteur de la *Brünner Zeitung;* c'est pourquoi j'aurais tendance à croire que le frère mentionné par Kretschmann est le premier, et ceci pour des raisons de chronologie. Si ce frère avait des goûts littéraires, puisque, à une certaine époque, il avait été journaliste, le souhait de Kretschmann lui conviendrait particulièrement (la relation de Ben-David se trouve dans *Monatschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums*, 61, 1917, p. 206). De fait, ce frère était le seul dont l'âge fût proche de celui de Moses Dobruška, c'est-à-dire qui fût un homme mûr en 1793.

répondit à cet appel. Les documents parisiens ne contiennent aucune allusion à des accusations concrètes et elles ne sont probablement même pas venues à la connaissance des autorités. Bref, nous ne possédons que des dénonciations et des suspicions imprécises et dénuées de fondement.

Le 10 octobre 1793, la première dénonciation nette des frères Frey vint du jacobin allemand Johann-Baptist Wilhelm, cinq jours après le mariage de Chabot avec leur sœur. Dans ce texte, en allemand, il déclare :

> « Dans la rue d'Anjou vivent deux Autrichiens qui se font passer pour archi-patriotes, dépensent de grosses sommes d'argent dans ce but au sein de leur section pour étouffer tout soupçon, et leurs écrits n'expriment que le patriotisme. Au cours des dix-huit mois qu'ils ont passés en France, ils ont déjà changé de nom à plusieurs reprises. Ils sont juifs de naissance, mais mus par l'ambition d'obtenir des titres de noblesse, ils se sont convertis, et Marie-Thérèse leur a octroyé le titre de Edle von Schönfeld. Très intelligents, ce sont des politiciens de grande envergure; leurs paroles et leurs écrits témoignent du plus pur patriotisme, et ils invitent fréquemment à dîner des conventionnels. Ils tirent les vers du nez à leurs hôtes sans que ceux-ci s'en aperçoivent. Et ils ont des moyens particuliers pour magnétiser leurs admirateurs. Il est clair que ces gens immoraux sont des espions de premier ordre et qu'ils sont soudoyés par la Prusse ou l'Autriche, ou peut-être par les deux à la fois, car, à Vienne, ils ont gaspillé toute leur fortune en ripailles, et n'ont laissé derrière eux que des dettes, ce qui ne les empêche pas de faire de grandes dépenses à Paris [51]. »

Ce Wilhelm raconte encore que les frères ont un réseau d'agents à leur solde, juifs et chrétiens, qui sillonnent la ville et sont tenus de leur rapporter tout ce qui s'y passe.

Une autre lettre de dénonciation fut écrite (28 novembre 1793), peu après l'arrestation de Junius Frey, par le baron Friedrich von Trenck, célèbre pour sa vie aventureuse [52], et qui immigra vers la fin de ses jours en France, où il devint un des fidèles partisans de la

51. Tuetey, n° 754. Le document est cité en abrégé en français, chez Bonald, p. 242. L'original de la phrase sur l'exploitation des conventionnels à des fins de renseignements (Wilhelm parle d'espionnage) est : « *Sie ziehen ihren Gästen die Würmer aus der Nase ohne dass sie sich etwas davon vermuthen.* » La suite de l'interrogatoire (« Il est clair » que ce sont des espions!) n'a probablement pas permis de trouver des éléments sur quoi fonder une accusation concrète, qui n'a pas été retenue contre les frères lors de leur procès.

52. Voir l'étude récente de Walter Grab (dans la bibliographie), où la note sur Frey (Tuetey, n° 755) se trouve p. 64. Mais Trenck avait déjà exprimé ses soupçons en septembre 1793.

Révolution. Il avait déjà rencontré Schönfeld en Autriche, et sans doute une inimitié déclarée s'était-elle formée entre les deux hommes. En conséquence, les propos de Trenck ne sont pas dignes de foi, d'autant plus qu'ils sont accompagnés de mensonges évidents. Il connaissait le vrai nom de famille de Frey et raconte qu'il était venu à Vienne « pour prostituer ses deux sœurs très jolies, qui infectèrent et ruinèrent de jeunes nobles, ce pourquoi ils furent chassés des états autrichiens; ce juif, ayant acheté le titre de Schönfeld, servit d'espion aux empereurs Joseph et Léopold ». Pour Trenck, la sœur de Frey, mariée à Chabot, ne serait autre que cette « fameuse jeune fille », c'est-à-dire la courtisane de Vienne. Dans un autre document, un citoyen français du nom de Marguerie rapporte des bruits encore plus extravagants qu'il aurait appris de la bouche de ce même Trenck. On y lit « qu'il avait obtenu les bonnes grâces » de Joseph II « en procurant à l'empereur deux de ses sœurs » et qu'il fut chargé de plusieurs missions secrètes, notamment auprès du parlement hongrois. Le citoyen Marguerie prétend que Chabot, interrogé sur ces rumeurs,

> « déclara les soupçons de Trenck mal fondés, eu égard à la conduite de Frey à Paris, et que s'il était l'espion de l'empereur, il servait fort mal les intérêts du despote, puisqu'il avait transmis au Comité de sûreté générale un plan capable de déjouer tous les projets de la cour de Vienne... Que pour ce qui était de ses sœurs, la chose n'était pas impossible, attendu que Frey était un homme sans principes à l'égard des femmes, et qu'à la cour il était d'usage de fermer les yeux sur ces sortes de bagatelles [53] ».

Les affirmations invraisemblables de Trenck au sujet des sœurs aînées de Schönfeld, qu'il confondait avec sa sœur cadette, Léopoldine, représentaient sans doute la version grossie d'un fait qui avait été de notoriété publique en son temps, à Vienne : l'aînée des sœurs de Schönfeld, Blümele, alias Thérèse-Marie von Schönfeld, née en 1759, fut la maîtresse du comte Wenzel von Paar, un noble de haut rang. Elle avait été expulsée en 1787 à Brünn, sur l'ordre de Joseph II, mais revint bientôt à Vienne, où elle séjourna avec ses trois sœurs [54]; Trenck

53. Tuetey, n° 756, du 18 octobre 1793. Ce document rapporte, au nom de Chabot, que l'empereur devait sept millions à Frey, mais sans préciser en quelle monnaie (sans doute s'agissait-il de florins, ou d'écus). Mais le rapport n'est pas digne de foi.

54. Ces précisions se trouvent chez Kisch, p. 71. Le document suivant rapporte aussi que l'une des sœurs de Frey était la maîtresse d'un aristocrate allemand, sans mentionner de nom. L'information provient de Diederichsen. Parmi les papiers de Schönfeld, on trouve aussi un poème qu'il a consacré à cette sœur. Selon un document de La Haye (E1 f° 11 b), le comte Paar, qui s'intéressait à l'alchimie, eut un différend avec Ecker, le fondateur des Asiatiques, et devint son ennemi. Peut-être eut-il un certain moment des accointances avec l'Ordre. Chabot, dans son mémoire apologétique (Mathiez, p. 22), proteste contre les calomniateurs qui « ont fait de ma femme une maîtresse de Joseph II ». Chabot, p. 22-25, raconte aussi d'autres commérages sur Léopoldine.

aussi avait eu vent de cette expulsion. Trenck racontait aussi que sa femme lui avait écrit, quatre mois plus tôt, c'est-à-dire en juillet 1793, que Schönfeld était « sûrement » venu en France « avec des " instructions " de l'empereur ». Il est pour le moins curieux que la source de ces rumeurs provienne précisément de Vienne! La haine de Trenck pour Frey fut avivée par une nouvelle altercation entre eux, en France, lorsque Frey le traita d'aristocrate et s'opposa à sa réception au club des Jacobins [55].

Un quatrième témoignage sur cette affaire se trouve dans la déclaration du républicain G. Haussmann, qui représentait, à Paris, les amis des Jacobins de Nuremberg. Il prétendait tenir ces détails de Diederichsen et d'un médecin allemand appelé Wartz.

> « Les frères Frey sont nés juifs en Moravie... sous le nom de Tropuscka. Ils furent anoblis et prirent le nom de Schönfeld. Deux frères vivent ici, et trois [autres] sont au service de l'Autriche. Mademoiselle leur sœur a été baptisée il y a trois ans. Deux autres sœurs vivent à Vienne, dont l'une seulement a été baptisée; elle est entretenue par un baron allemand. Frey l'aîné, qui vit à Paris, est marié, sa femme est à Vienne avec deux de ses filles, et un fils de seize ans qu'il a fait entrer dans l'armée révolutionnaire, et qu'il fait passer pour son neveu [56]. »

Haussmann rapporte ensuite que les frères Frey étaient criblés de dettes en Autriche et qu'ils sont « les intrigants les plus rusés que l'on puisse trouver, extrêmement suspects et dangereux; ils ne reculent devant aucun moyen pour se lier avec des personnes de grande réputation et popularité, afin d'entrer dans leur confiance ». Les renseignements donnés ici sur la famille de Frey sont exacts dans leurs grandes lignes, sauf sur quelques détails. En vérité les deux sœurs de Frey vivant à Vienne étaient encore juives; l'une des deux le fut et resta célibataire. La date de baptême de Léopoldine est conforme à la réalité. Haussmann n'accuse pas directement les frères Frey d'espionnage, mais ces gens lui paraissent « suspects et dangereux ». Son témoignage fut enregistré après l'arrestation des deux frères, vers le mois de décembre 1793. Dans le rapport préparé par la commission d'enquête des Jacobins à l'intention des commissaires chargés d'exa-

55. Comme en fait foi le mémoire de Chabot, adressé au Comité de sûreté générale, chez Mathiez, p. 25-26 et 90, et Mathiez, *Compagnie des Indes,* p. 189.

56. Le document est publié en entier par Kahn, p. 258, qui l'a confondu, par erreur, avec celui qui avait été préparé par la commission mentionnée et publié par Mathiez, *Compagnie...*, p. 169. Le fils de Frey devait être âgé alors de quatorze ans; son père a peut-être falsifié son âge, pour pouvoir le faire enrôler. Ce fils sera mentionné également par la suite dans les requêtes de Léopoldine à la Convention. Au mois de mai 1979, j'ai vu à Paris un exemplaire de la *Philosophie sociale* de Frey portant une dédicace autographe à son fils.

miner l'affaire Chabot, les autres renseignements mentionnés se trouvent résumés, sans être évoqués de façon explicite, ainsi peut-être que d'autres renseignements issus de sources différentes. L'auteur anonyme de la note écrit : « Trois de leurs frères [des Frey] sont dans le service de l'Empereur et font actuellement la guerre contre la République [ils étaient officiers]. [...] Ce Frey a été employé par Joseph II à l'espionnage, sachant bien que les enfants d'Israël surpassent toutes les autres nations dans ce métier [57]. »

Qu'y a-t-il de vrai dans ces soupçons qui contredisent tout ce que nous savons sur l'activité publique affichée par Junius Frey et son frère ? L'ensemble des documents que nous avons présentés ne permettent pas d'apporter à cette question une réponse sans équivoque. Les historiens cités plus haut ont un préjugé défavorable à l'égard de Frey, quoiqu'ils aient raison de souligner son côté aventureux. Pour Lenotre, qui le juge très durement à partir du matériel français, le seul qu'il connût, tout le mobile de « ce juif allemand » était l'appât du gain, et ceci lui suffisait. « Hypocrite, insinuant, obséquieux, jouant, suivant les besoins de la cause, la platitude ou l'arrogance, il remplit son rôle de comparse avec un talent incontestable, quoiqu'un peu gros. Mais il n'y fallait pas tant de finesse [58] ». Pour tous ces historiens, sa trahison et sa bassesse ne font pas de doute. Jacob Weinschal, quant à lui, le disculpe de l'accusation d'espionnage ou de mission secrète — mais il ignorait l'affaire de Marie-Antoinette et l'existence de Hirschfeld ; il lui attribue en revanche de vastes projets imaginaires liés à son arrière-fond frankiste. Chabot prit la défense de ses deux beaux-frères même après son arrestation et la leur. « Je remercie la providence de vous avoir enfin déterminé à mettre mes beaux-frères en état d'arrestation. Je les crois purs comme le soleil et francs-jacobins et s'ils ne l'étaient pas, ce seraient les plus grands hypocrites de l'univers [59]. » En fin de compte, ils furent accusés officiellement d'être « les agents de l'Angleterre et de la cour de Vienne », sans que la moindre preuve fût apportée à l'appui de cette accusation. Leur comportement et leur richesse affichée devaient inévitablement les rendre suspects, vu les conditions de l'époque : celles d'une société égalitaire en temps de guerre, avec tout ce que cela comporte de xénophobie. Mais même en prenant pour acquise la sincérité de leur dévouement aux principes révolutionnaires — pour notre part, la lecture de leurs papiers nous en a persuadé — ils ont sûrement trempé dans des affaires dont se dégage un fort parfum de

57. Dans le document publié par Mathiez, p. 169. Tous les documents publiés dans ce livre, p. 162-170, touchent plus ou moins aux affaires des Frey.

58. Lenotre, p. 55.

59. Texte d'une des lettres de Chabot au Comité de sûreté générale de la Convention, Tuetey, n° 653. Il ajoute : « Mais j'ai toujours cru leur arrestation nécessaire depuis les calomnies que l'on répandait sur mon mariage. »

corruption. Il faut ajouter au dossier un autre détail étrange : lors de leur arrestation, on ne trouva à leur domicile que des documents et des papiers relatifs à leur passé littéraire en Autriche ou à leur activité patriotique en France. De leur correspondance privée depuis leur arrivée à Paris, nulle trace, à l'exception de quelques brouillons, comme s'ils avaient eu la prévoyance de la mettre en lieu sûr en temps utile. Leur arrestation vint une semaine après celle de leur beau-frère, et ils se doutaient que l'on ne tarderait pas à venir les appréhender à leur tour. Il est indubitable qu'ils disposèrent du temps nécessaire pour s'y préparer en cachant ou en détruisant d'éventuels documents compromettants. Ces lacunes de leurs dossiers posent un grand point d'interrogation mais ne conduisent pas nécessairement à la thèse de l'espionnage.

On est surpris également de la publicité qu'ils firent autour d'eux-mêmes. Nous avons dit qu'ils racontaient des histoires invraisemblables; en voici un exemple : la veille du mariage de leur sœur, parut dans un journal parisien une note sur leur famille, dont la source ne peut être que Junius Frey lui-même. Elle mêle inextricablement la réalité et — avant tout — la fiction :

> « La famille de Léopoldine Frey-Minaires [nom fictif!] est originaire de Bohême [de Moravie]. Elle est de religion juive et non de celle des Frères moraves, ainsi qu'on l'avoit débité. L'ayeul Frey, durant la guerre de Sept Ans, fit des achats considérables pour le service de l'Impératrice de Hongrie, de sorte que la Cour de Vienne se trouva redevoir une somme de deux millions [de florins ?] à cette famille. Elle réclama longtemps et en vain son paiement [histoire fictive!]... Mais l'impératrice ayant fort à cœur la propagation de la foi catholique dans ses États, on persuada le père de Léopoldine d'abjurer la foi de Moïse pour suivre la religion apostolique et romaine, ce qu'il fit avec succès [en réalité il mourut juif], puisqu'alors l'impératrice, en faveur de son abjuration, lui concéda à titre de paiement les belles terres de Found-Schomberg, aux environs de Brünn, évaluées à plus de deux millions. C'est là que naquit l'aimable Léopoldine. Son père ne négligea rien pour lui donner, ainsi qu'à ses deux frères, une éducation brillante et soignée [il mourut quand elle avait trois ans!]; depuis la Révolution, cette famille, ayant réalisé en assignats ses grands biens, vint s'établir en France pour y goûter les douceurs de la liberté; elle fixa son domicile à Paris, rue d'Anjou, section de la République. C'est là que Chabot connut la citoyenne Léopoldine [60]. »

60. Kahn, p. 280. Après tout ce qui précède, il est superflu de démontrer combien ce récit est fantaisiste. Il a été publié dans les *Annales de la République française*, le 4 octobre 1793.

Ce genre d'affabulations, dont nous avons rencontré ici plusieurs variantes, démontre indubitablement le caractère aventureux des frères Frey, et il n'y a pas lieu de s'étonner que tous leurs adversaires les aient considérés comme « deux escrocs dont l'art consommé du déguisement en a fait des instruments adéquats entre les mains des tyrans », selon la description susmentionnée retrouvée dans les papiers de Robespierre.

Frey ne fut jamais banquier au sens professionnel du terme, bien qu'il fût désigné quelquefois sous ce titre à Paris, mais il était versé dans la finance et le commerce, et il est permis de supposer qu'il ne répugnait pas à se lancer dans des spéculations audacieuses, même en France. Il avait raconté à Hirschfeld que le but de son voyage était lié à des spéculations monétaires (commerce d'assignats ?). Aussitôt après le mariage de sa sœur avec Chabot, une machination très complexe fut montée par quelques membres de la Convention afin d'obtenir le démembrement d'une des compagnies les plus honorables du pays en matière de commerce extérieur, la Compagnie des Indes. En fait, la décision de la Convention de dissoudre la Compagnie devait être fictive et elle aurait dû permettre une énorme spéculation sur les actions de la Compagnie. Les détails de cette affaire, sur laquelle nous possédons une multitude de documents et toute une littérature [61], ne concernent pas notre propos, mais il est tout à fait clair qu'elle impliquait quelques opérations frauduleuses et une contrefaçon lourde de conséquences, surtout la rédaction d'un protocole destiné à transformer une simple proposition soumise à la Convention en une décision définitive. Si l'on examine la littérature sur ce sujet, on est surpris de découvrir que, contrairement aux accusations lancées contre Frey par certains historiens qui n'hésitent pas à le condamner, il n'y a aucune indication directe permettant de l'impliquer dans ces intrigues, dont nous connaissons fort bien les participants, et encore moins d'affirmer qu'il en était l'instigateur (comme l'a avancé Kisch [62]). Tout ce que nous avons, ce sont des conjectures ou même des soupçons. Étant dans la confiance de Chabot, Frey a pu connaître ce qui se tramait ; la réussite de l'intrigue, s'il y avait participé, l'aurait gratifié d'une fortune. Mais il ne s'agit ici que d'hypothèses et

---

Cependant, l'histoire imaginaire selon laquelle Léopoldine était filleule de l'impératrice Marie-Thérèse, laquelle serait venue de Vienne à Brünn pour cette fonction, ne provient pas de Frey, mais du *Père Duchesne,* l'organe des Hébertistes, ennemis de Chabot. Voir Bonald, p. 247.

61. Voir surtout A. Mathiez, *L'Affaire de la Compagnie des Indes,* Paris, 1920, et le chapitre X chez Bonald. Je dois rétracter ce que j'ai écrit à cet égard dans *Zion,* 35, 1970, p. 172.

62. Bonald, p. 280-293, admet l'hypothèse de Lenotre (selon laquelle le baron de Batz tirait les ficelles de cette machination, destinée à faire dissoudre la Convention au vu de la corruption de ses membres). Mais pour Kisch, p. 59-61 et 65-67, lâchant les rênes à son imagination d'écrivain, Frey aurait été l'âme de toute l'opération.

d'accusations sans preuves. Certes, il avait des intérêts financiers à côté de ses convictions jacobines, et nous ne pouvons pas exclure la possibilité d'une exploitation, de sa part, de ses liens avec un certain nombre de conventionnels, en vue de manœuvres de corruption. Chabot, pour sa part, n'aurait jamais été capable de mettre au point des opérations aussi complexes, qui dénotent une imagination commerciale fertile. Des conventionnels corrompus ou fripons comme Delaunay, Fabre d'Églantine et Basile, qui jouèrent un grand rôle dans cette affaire, étaient plus capables que Chabot.

Au dernier moment, l'opération échoua. L'indignation et les soupçons se tournèrent aussi contre Chabot. Le 10 novembre 1793, le scandale éclata à la Convention, à la suite de la découverte de la machination, et Chabot fut voué aux gémonies. L'affaire souleva une intense émotion dans la population de Paris. Au club, ce fut un tollé général; on lui rappela son mariage et ses relations avec les frères Frey, qui, du coup, cessèrent d'être considérés comme des patriotes pour devenir des aristocrates étrangers. Chabot perdit la confiance de ses collègues, « car il avait épousé une femme étrangère, riche et autrichienne [63] ». Les séances et les conciliabules se succédèrent. Le 15 novembre, plusieurs conventionnels exigèrent, avec flamme, l'arrestation de tous ceux sur qui pesait un soupçon de corruption; il y eut aussi des accusations ouvertes contre les frères Frey, présents à ce débat et donc au courant de la tournure que prenaient les événements [64]. Chabot, pris sur le fait, fut désorienté et décontenancé devant l'orage qui se levait et le prenait au dépourvu. Il supplia Robespierre d'intervenir, alla le trouver dans sa petite chambre, mais en vain, malgré ses promesses au Comité de sûreté générale de dévoiler tous les détails de la conspiration. Cela fut fait dans un mémoire de quatorze pages dans lequel Frey n'est pas impliqué. Chabot fut arrêté le 16 novembre, et ce même jour, les frères Frey furent chassés du club des Jacobins, comme « barons étrangers ».

Les jours suivants, tous ceux qui, aux yeux de Robespierre, étaient suspects de corruption, de débauche et de subversion anti-révolutionnaire furent arrêtés. Le 23 novembre, les frères Frey et Léopoldine Chabot furent appréhendés, mais celle-ci fut relâchée à la fin du mois de décembre [65] — sur les instances de Chabot — et elle ne fut plus inquiétée. On ne comprend pas pourquoi les frères Frey restèrent encore neuf jours en liberté et eurent donc « tout le temps

63. Bonald, p. 298 (déclaration du club central électoral du 14 novembre). Voir aussi le discours de Dufourny contre le mariage de Chabot au club des Jacobins, séance du 16 novembre 1793, chez Aulard, *La Société des Jacobins*, p. 517-519.

64. Un compte rendu détaillé de cette séance a été publié par *Le Moniteur*, organe de la Convention, le 17 novembre 1793, et réimprimé dans Buchez-Roux, t. 32.

65. Kahn, p. 259.

nécessaire pour mettre à l'abri les documents compromettants [66] » — s'ils en avaient.

Nous disposons à présent d'un témoignage remarquable des convictions jacobines de Frey dans la dédicace qu'il inscrivit le jour de son arrestation (le 29 ventôse an II) dans un exemplaire de sa *Philosophie sociale* remis à son fils, et où il exprima ses dernières volontés. Cet exemplaire est la propriété du docteur Elie Szapiro à Paris, qui en fit acquisition lors d'une vente publique à Paris; il a eu l'amabilité de m'autoriser à publier ici le texte de Frey. L'authenticité de la main de Frey au verso de la page de titre et au recto de la page de garde à la fin du livre ne fait pas de doute. La page de titre porte en outre l'inscription « à mon fils Peppi-Junius Frey ». Voici le texte (avec toutes les fautes d'orthographe) :

« *Dieu! Liberté! innocence!*

Peppi mon Enfans cherie, unique et tendre fils, que cette devise sacrée soit gravée dans ton cœur pour jamais! c'est le seul heritage que je te laisse après moi, c'est la benediction d'un père mourant. Sois si hereux, que j'étois malheureux! Sache que mourir n'est rien, mais qu'il est cruel d'être méconnu, et de ne pas pouvoire continuer à travailler pour la Liberté.

Lorsque tu seras parvenue à un âge mûr et que tes connoissance[s] égaleront ton patriotisme, tu feras reimprimer cet ouvrage, dont j'etois empeché de remplir plusieurs lacunes essentielles, par la triste sorte que j'ai subi. Fais y mettre mon nom, et justifie ainsi mon memoir, et par tes connoissances et par tes vertus, et par la promulgation d'un ouvrage dont l'auteur ne sera jamois soupçonné de la Postérité d'avoir pu conspirer contre la Liberté.

Mon cher fils, tu as un penchant pour l'état militaire, les derniers paroles d'un pere te defend de t'y engager, si ce n'est pas la loi t'apelle, il est prudent pour toi de rester inactive jusque à la paix, car on pourroit te soupçonner jusque dans tes Vertus, et il faut conserver ta vie pour consoler ta tante ma malhereuse et vertuese sœur, que je te recomende à l'aimer et à respecter. il faut qu'après la paix tu cherche[s] ta mere ma pauvre femme (que j'adore jusque au tombeau) et tes deux sœurs mes pauvres Enfans. il faut leur faire l'etonant Recit de mon malheur et de mes vertus méconnues. il faut les engager malgré tous ce que j'ai soufert pour la Liberté de venir habiter avec toi la France Republicaine et de quitter le sol impur des tyrans d'Autriche. je n'ai qu'un seul

66. Mathiez, *Compagnie.*, p. 162.

Regret, de ne pas avoir eu la bonheur de voir consolider la Liberté
de ce peuple imortel pendant ma vie
Adieu mon tendre fils
fils chér a mon cœur
ton père mourant
junius frey
Paris le 29 Ventose l'an 2 de la Repl. »

Ces dernières paroles de Frey à son fils doivent sans aucun doute être prises en considération pour l'appréciation du rôle qu'il joua à Paris, et de sa sincérité.

Durant les jours qui précédèrent son arrestation, Junius Frey écrivit à son ami Diederichsen un bref billet d'avertissement non daté, lui demandant de venir de toute urgence. Il lui annonce qu'il « a reçu un coup fatal *(ein fataler Streich)*. Aussi vous prié-je d'être chez moi à neuf heures tapantes [du soir], même s'il pleut à torrents, car la chose est de la plus haute importance ». Dans un second billet, il écrit : « Si vous ne venez pas non plus à 8 heures du matin, je vous enverrai mon frère; la nouvelle tournure des événements me tourmente presque plus que tout le reste [67]. » Les deux billets ne sont pas signés, mais sont de la main de Frey. Leur contenu concerne probablement le brusque changement de la situation après le scandale à la Convention et l'arrestation de son beau-frère. Peu de temps après, l'un des derniers jours du mois de novembre, Diederichsen fut arrêté à son tour, au moment où il pensait quitter la France pour Bâle, avec des sommes d'argent qui lui avaient été remises par Frey et avec quelques lettres conservées jusqu'à ce jour dans son dossier des Archives nationales [68]. Celles-ci ne comportent aucun matériel compromettant, mais seulement des lettres d'immigrés en France (parmi lesquels il y avait aussi des juifs), à destination de Mayence et de Hambourg. Ces documents n'ont donc rien qui puisse confirmer l'hypothèse selon laquelle le voyage de Diederichsen était lié à la mission secrète de Frey. Au contraire, d'après la déposition de Diederichsen au cours de son interrogatoire, les frères Frey s'opposèrent à son voyage à Bâle et lui demandèrent de rester en France [69].

67. Ces notes ont été retrouvées dans le dossier des papiers de Diederichsen, F7-4677, f° 264.

68. Nous n'avons pas réussi à découvrir la date exacte de son arrestation. Il se trouve, parmi les lettres saisies le jour de son arrestation, celle d'un certain Parcus, datée du 26 novembre 1793, ce qui prouverait que Diederichsen était encore en liberté à ce moment; mais cette constatation contredit le récit de son arrestation, tel qu'il ressort de son interrogatoire, le 30 brumaire (20 novembre).

69. Tuetey, n° 762. Ce fait n'est pas mentionné dans le résumé publié. Signalons un détail intéressant : une des jeunes femmes, interrogées sur Diederichsen et sur leurs relations avec lui, dit de lui qu'il était « impénétrable ».

Frey et son frère passèrent de longues périodes dans diverses prisons et n'éveillèrent sans doute que peu d'intérêt. Parmi les pièces relatives à leur procès on ne trouve que le procès-verbal très bref de l'unique interrogatoire de Junius et de son frère. Des patriotes sûrs et possédant l'allemand avaient été chargés d'examiner leurs papiers, et ils avaient déclaré qu'ils n'y avaient rien trouvé de suspect. De son côté, Chabot avait écrit un long mémoire, où il tentait autant que possible de glorifier son beau-frère et de justifier le scandale autour de la Compagnie des Indes par des arguments spécieux et peu convaincants, mais il n'y a pas là (et pas davantage dans les autres documents concernant cette affaire) des faits incriminant Frey [70].

Le sort de Junius Frey et de son frère avait été fixé à l'avance, après la découverte des malversations liées à l'affaire de la Compagnie des Indes et l'implication de Chabot. Mais les autorités ne savaient pas elles-mêmes comment interpréter la duplicité du personnage de Frey. Comme on n'avait trouvé aucun matériel politique qui eût permis de le condamner comme conspirateur contre la République ni aucun matériel pour l'impliquer dans l'affaire de la Compagnie des Indes, on dut se contenter d'une accusation générale de corruption de plusieurs représentants du peuple. Le 13 germinal an II (3 avril 1794), tout le groupe passa en jugement devant la Convention, en même temps que Danton et ses amis, ce qui suscita l'indignation et les protestations furieuses de Danton. L'acte d'accusation contre les frères Frey « ci-devant nobles et ex-barons étrangers, agents de l'Angleterre et du cabinet de Vienne » nous est parvenu [71]. On y lit qu'ils se sont masqués du voile du patriotisme et que, malgré les affirmations de leur beau-frère Chabot selon lesquelles ils auraient été pendus en effigie à Vienne et leurs biens confisqués, affirmations destinées à faire croire à leur amour pour la Liberté, ils ont néanmoins trouvé le moyen de donner à leur sœur une dot de 200 000 livres, pour inciter Chabot à épouser une étrangère issue d'une classe mise hors la loi dans le régime de l'égalité.

Aucun rapport détaillé sur le déroulement du procès ne nous est parvenu. N'ont été conservés que quelques extraits parus dans une gazette spécialisée dans le récit de détails croustillants sur les « débats » qui, de toute façon, étaient brefs et unilatéraux dans les

70. Tuetey, n° 687. C'est le texte publié par Mathiez, *Chabot*, p. 2-83.

71. Tuetey, n° 822. L'acte date du 29 mars 1794 et est tout à fait séparé du texte de l'accusation contre les responsables de l'affaire de la Compagnie des Indes. L'accusation nomme deux banquiers, les Frey et Diederichsen. Elle applique un traitement égal à tous les accusés. Les « individus en question » auraient « acheté » les responsables de l'affaire pour falsifier le décret concernant cette compagnie. Mais l'association des Frey avec ce crime reste vague et indéfinie.

sessions de ce genre. Voici les questions et réponses extraites de l'interrogatoire de Diederichsen et Junius Frey par l'accusateur public Fouquier-Tinville [72] :

D. « Deidericksen, n'étiez-vous pas à Vienne en 1791 ? Ne viviez-vous pas avec les frères Frey ?

R. Le fait est vrai et c'est ici le moment de payer à mes bienfaiteurs le tribut de reconnaissance que je leur dois. J'avoue donc avoir reçu des services essentiels des frères Frey. Junius Frey vivoit avec moi, ainsi que sa femme et ses enfants.

D. Junius Frey n'avoit-il pas des conférences fréquentes avec l'Empereur ?

R. J'ai eu connoissance de ces conférences sans en savoir l'objet.

D. N'avez-vous pas fait plusieurs voyages en Angleterre, ensuite à Brest, à Strasbourg et autres lieux ? Qui vous fournissoit de l'argent pour faire ces voyages ? De qui teniez-vous les sommes considérables que vous prêtiez à différentes personnes à Paris ?

R. Je répète de nouveau que j'ai été comblé des bienfaits des citoyens Frey ; qu'ils m'ont prêté deux cents gros écus pour faire mon voyage, qu'ils m'en envoyaient à la première demande, que leurs libéralités se sont augmentées pendant ma résidence à Paris, et que l'ambassadeur de Danemarck me donnoit aussi des secours et faisoit tous ses efforts pour me faire un sort.

D. Les frères Frey ont-ils été persécutés par l'Empereur, comme ils le prétendent ?

R. Je sais que l'Empereur n'a pas satisfait aux promesses par lui faites à Junius ; que ce dernier a présenté plusieurs requêtes au cabinet impérial ; que l'Empereur Leopold avoit formé le plan d'une société de commerce, que Junius avoit fait plusieurs avances à ce sujet et qu'il n'en avoit pas été remboursé.

D. Deidericksen, n'avez-vous pas connaissance que la femme de Junius tienne un grand état à Vienne? N'avez-vous pas été chargé par cette famille de différentes négociations ?

72. Kahn, p. 263-264. D'après la forme syncopée des questions et des réponses, on pourrait penser que Kahn a supprimé certains passages. Mais il n'en est rien. J'ai examiné des photocopies de l'original, le *Bulletin du Tribunal révolutionnaire,* n[os] 25-26, et on n'y trouve rien de plus sur les frères, ni sur Diederichsen. La réponse du frère cadet est émouvante.

R. Il est de vérité que la femme de Junius jouit à Vienne d'une grande opulence, que lui Deidericksen possède la confiance de cette famille, et comme tel a été employé dans différentes occasions.

D. Junius, vous avez prétendu avoir été dépouillé de tous vos biens par l'Empereur, que vous étiez dans une espèce d'indigence à votre arrivée à Paris; comment se fait-il donc que vous ayez trouvé tout à la fois de quoi exister et pourvoir généreusement aux besoins de Deidericksen.

R. Mes revenus m'ont été arrêtés pendant plusieurs années; mais ma femme, fille adoptive d'un homme opulent, avoit à sa disposition des fonds pour près de deux millions, et m'envoyoit de l'argent à mesure que je lui en demandois; ce qui doit prouver que je n'étois point l'agent de l'Empereur, c'est que j'ai été chassé de Berlin comme émissaire de la propagande des Jacobins.

D. Comment donc, n'ayant l'existence que celle que vous teniez de votre femme, avez-vous fait à votre sœur une dot de 200 000 livres en la mariant à Chabot ?

R. J'avois promis les 200 000 livres, et ils n'étoient exigibles que dans le délai de cinq ans.

D. Emmanuel Frey, que veniez-vous faire à Paris ?

R. Je venois y jouir de la liberté promise par les Français; j'ai suivi mon frère, comme un fils accompagne son père, et je ne me repentirai pas d'avoir suivi son exemple; je mourrai même volontiers avec lui. »

Cet échange de propos ne dissipe pas le brouillard qui entoure le véritable état des relations entre l'empereur Léopold et Junius Frey. Le reste des déclarations de Diederichsen paraît tout à fait véridique. En revanche, la réponse de Frey à la question portant sur la source de ses revenus et sur sa soi-disant expulsion de Berlin pour menées jacobines est mensongère. Les deux millions de florins que sa femme aurait hérités de son père adoptif sont pure fiction, puisque, après la conversion de Dobruška, Hayim Popper revint sur sa décision de lui léguer une part de sa fortune. Les documents qui le prouvent nous sont connus. Le mystère demeure entier à propos de la fortune que Frey aurait faite en tant que fournisseur des armées autrichiennes — ce détail est d'ailleurs mentionné dans le compte rendu du procès — et de sa ruine, imaginaire ou réelle. Il est clair également que les autorités autrichiennes n'auraient jamais permis à la femme d'un personnage se livrant à des activités subversives contre l'empire et les « despotes » de lui expédier de fortes sommes d'argent à Paris. Ainsi, Junius Frey emportait avec lui son secret.

Le 15 germinal (5 avril 1794), Frey fut condamné à mort avec Danton, Chabot et les autres membres de sa faction, y compris son frère et Diederichsen, et guillotiné le jour même avec eux sur la place de la Révolution. Sa sœur et son fils Joseph demeurèrent dans un dénuement total, à Boulogne, près de Paris. Dans une requête datée du 11 mai 1794, la veuve Léopoldine Frey-Chabot fit appel à l'humanité des représentants de la Convention [73]. Nous ne savons pas quelle suite fut donnée à sa lettre et quel fut son sort. Dans cette pétition, elle prétend à nouveau qu'elle n'a que seize ans et demi, cependant qu'elle donne l'âge réel du fils de Junius Frey, resté avec elle, à savoir quatorze ans. Un médaillon contenant son portrait a été conservé pendant trois générations dans la famille de la sœur de Chabot. En 1874, le médaillon fut remis par un fonctionnaire à une société savante, accompagné d'une lettre où il écrivait, selon les renseignements qu'il avait obtenus de la famille :

> « Cette jeune femme était venue d'Allemagne à Paris avec ses deux frères, qui, voulant essayer d'obtenir les secrets de la Convention, menèrent leur sœur à Chabot. Celui-ci épris de sa beauté, l'épousa. Après la mort de son mari [ses autres ?] frères la reconduisirent en Allemagne. Ils emportèrent également tout l'or, prix de la trahison de Chabot ; ce qui fit que... sa famille crut qu'il était mort pauvre [74]. »

Il est difficile de se prononcer sur la véracité de cette information, qui reprend à l'égard de Frey l'accusation d'espionnage. On n'a retrouvé nulle trace du retour de Léopoldine Frey en Allemagne ou en Autriche ; il y a des raisons de penser qu'elle ne vécut que jusqu'en 1795 [75]. Quant à Junius Frey, nous ne possédons aucun portrait authentique de lui [76].

Ainsi s'achevait la double carrière publique et secrète, surprenante et tumultueuse de Moses Dobruška — alias Franz Thomas von Schönfeld — alias Junius Frey, dont le cœur resta partagé à travers toutes ses « métamorphoses », ce personnage qui oscillait entre deux

73. Sa requête est publiée intégralement dans Bonald, p. 337-338.

74. Bonald, p. 339. Le médaillon est reproduit dans son livre et dans la nouvelle édition du livre de Lenotre, après la p. 126.

75. Telle est la date retenue par Ruzička, p. 289 ; nous ne savons pas d'où il tire cette précision. Mais cet auteur, en général, n'invente pas de dates.

76. La gravure sans titre, dont l'original se trouve aux Archives nationales à Paris et qui est reproduite, elle aussi, dans Lenotre (voir note 224), n'est pas une caricature des frères Frey « achetant » Chabot et le mariant à leur sœur, comme on lit maintenant. C'est une attaque contre la Terreur, et non pas contre les Frey : les représentants d'une justice pervertie (vêtus de leur robe) distribuent non pas des assignats, mais des mandats d'arrêt en grand nombre (le mot se lit trois fois sur la gravure !) et les remettent à un soldat ou un agent de police armé. La femme désespérée qui s'éloigne de la Justice impuissante, c'est la France qui porte dans ses mains les morceaux brisés du bâton de la vraie justice.

mondes, celui de l'occultisme et des Lumières, entre sa fidélité à la Révolution française et son passé au service des empereurs. Nous n'avons pas percé tous ses secrets, mais nous avons vu se dresser devant nous un homme hors du commun, prisonnier de ses contradictions : juif ou renégat assimilé ? kabbaliste ésotérique ou rationaliste éclairé ? jacobin ou espion ? Le doute demeure, mais en tout cas un authentique frankiste. A sa mort, il était âgé de quarante ans.

Annexes

ANNEXE A

Die Weihe [1]

Im Zedernhain auf Libanons heiligen
geweihten Höhen führte Siona [2] mich,
    die süsse Turteltaub' Jedidjas,
    Davids hochschwebender kühner Adler.

Das Hallen ihres tönenden Flügelschlags
ist Sieges Aufruf, Ruf zur Unsterblichkeit!
    Hinauf zu Ihr — auf steiler Felsen
    trozenden Wipfeln — da steht Siona.

Rund her um Sie, die Bändiger des Gesangs.
Wie wechselnd hebt der lirische Tanz sich — izt
    ein Hauch im Busen zarter Rosen,
    izt ein Gedonner erzürnter Wogen —

Ein Rauschen der Paniere — noch stürmt um mich
so mutig stolz das stolzere Siegeslied.
    Dem Ohre scholl's wie Hufesschläge
    stampfender Rosse auf Refaims Feldern.

Ha, wie den Siegerfäusten die keken Spiesse
erklirrten! wie sie blitzten wie Schilde, wie
    die Reihen jauchzend aufeinander
    stiessen im Fluge des Taumeltanzes!

Noch staunt ich, als mich näher Siona rief
und mir Neginoth lächlend mir lächlend [3] gab

1. Ce poème est une réponse à l'ode *Siona* de Klopstock.
2. Note de Schönfeld : *Siona, die heilige Muse.*
3. C'est l'orthographe du manuscrit de l'auteur.

die Gidit, meine Finger greifen
lehrte die Saiten der goldnen Kinor.

Ich soll, ich soll den hohen geflügelten
Gesang des Isaiden im Erbe Teuts
mein Vaterland *dir* würdig singen
sprach sie — und weihte mich also segnend :

" Hinauf, hinauf, mein Harfengeweihter Du!
nur keine Schonung, Sterne vorüber, Mond
und Sonne nur vorüber — Davids
Traute Siona gebeut den Flug Dir! "

"" So fliesst der Waldstrom hin nach dem Ozean!
So fliesst mein Lied auch, stark und gedankenvoll.
Des spott ich, ders mit Klüglingsbliken
höret, und kalt von der Glosse triefet [4]. ""

Und David Klopstok ewig im Palmenhain,
im Eichenhaine stolz und unsterblich Er!
Soll selber schauen meinen Psalmflug —
Palmen und Kronen, Triumf Sein Beifal.

ANNEXE B

Extract aus einem Schreiben von H. Br : J. ben Jos.D.D. den 14 Juny 1792

(extrait d'une lettre de M. le frère J. ben Jos.-Schönfeld à Marcus ben Bina-Ephraim Hirschfeld)

Und endlich, mein Br : bitte ich Sie zu Ihrem eigenen Besten, thun Sie fernerhin ja keine Schritte aus dem Kreislaufe Ihrer eigenen Person in die Würkungskreise anderer, die Sie nicht genau kennen! Sie stören sich Ihre eigene Ruhe, verkürzen sich Ihre Tage, indem Sie sich dadurch den Augenblick vergällen! Sie bilden sich die Menschen immer so ein, wie sie zu seyn scheinen; wie oft aber hat Sie nicht unser verewigter H. Br : *Isch Zadick* und ich selbsten vom Gegentheil ueberwiesen, und hier haben Sie zum Ueberflusse noch einen Beweis : ich kam nach Schleswic, um Sie von dorten mit mir weg zu nehmen. Niemanden wollt' ich sonsten kennen lernen, weil ich ja nicht zu dem Ende von P. nach Schleswic reisen werde, um Bekanntschaft zu machen; ich ging in meinen Privatgeschäften über Wien, Berlin nach Hamb. und eilte mit eins Ihrem Geschrei entgegen um Ihnen zu helfen. Auf Ihr zudringliches Bitten machte ich endlich auch die Bekanntschaft einiger rechtschaffener Bbr. daselbst. Was ich übrigens gelegenheitlich über Ordens Sachen flüchtig mit ihnen sprach, hatte ja wieder keinen anderen Grund, als eine Marque m[einer] Erkenn-

4. Cette strophe est une citation prise dans le poème *Wingolf* de Klopstock.

tlichkeit gegen die Höflichkeiten, die sie mir erzeigten, besonders da ich nicht wohl ausweichen und die einmal insinuirten Gespräche, die mir immer aufgetischt wurden, nicht wohl ablehnen konnte. Und alles zusammen war allen Vermuthens nach wieder eine Machine oder besser so ein Geniezug, den Sie präparierten, als hätten Sie wichtige Geschäfte mit diesem Bruder u.d.g. Bei meiner Rückreise wollt' ich über Berlin gehen. Sie persuadirten mich aber über Braunschweig zu reisen. Sie sprachen mir wiederum sehr viel von Ihrem dortigen Freunde — einem Baron Ecker — der zugleich ein vorzüglicher und eifriger O^s Br. seyn sollte. Dieser Mann erzeigte mir die Höflichkeit und lud mich zum Speisen ein. Ich wollte diese Einladung nicht acceptiren, allein Sie waren schon wieder geschwind mit ihren Suadis hinterher, als hätten Sie wichtige Geschäfte mit diesem Bruder u.d.g., dass ich mich also bewegen lies auch diesen Bruder kennen zu lernen. Nach dem Speisen zeigte Er mir, wie Sie's mit ansahen seinen Schriftenvorrath von collectirten und compilirten Maurer Traditionen, der wahrlich ein sehr eckelhafter Dessert für mich ward.

Nun fing der gute Mann von selbsten an ueber Os Sachen zu träumen. Bald spottete er über Offenbarung, über die heiligen Lehren Jesu C. und endlich über die Instruction und bald gestand er wieder freimüthig ein, dass er nichts von allem verstände. Ich schwieg zu allem und ennuyrte mich wahrlich herzlich, wie Sie mit ihm ein paar Stunden lang in die Kreutz und in die Queer herumdisputirten. Wie mir endlich die Zeit aber zu lang wurde, so stand ich auf, beurlaubte mich, ging nach Hause, und hies meinen Bedienten packen und die Pferde bestellen, damit ich mit Anbruch des Tages von Braunschweig abreisen könnte; welches auch geschahe. Auf diesen Vorgang werden Sie sich hoffentlich noch zu erinnern wissen! und ich gebe mir die Mühe, denselben Ihnen genau wieder ins Gedächtnis zu führen. Und nun hören Sie die Folge, die Ihnen in der Folge wieder zum Unterricht dienen möge! Eben dieser Ihr vermeintlicher rechter guter Freund und O^s Br : erzählte dem Herzog Ferdinand in Braunschweig bald nach meiner Abreise : Sie wären mit mir bei ihm gewesen; er hätte mich sondirt und wahrgenommen, dass ich ein Jude wäre; ich hätte mich hierauf angetragen, dem Herzog Cabalistische oder Magische Experimente zu zeigen. Das nämliche Gerücht hat er aber auch bis nach Schleswic verbreitet mit dem Zusatze : dass der Herzog meinen Antrag refüsirt und mich nicht vorgelassen hätte. Questo vi serra per governo, mein lieber Marc. ben B., dass man die Menschen nehmen muss, wie sie sind und nicht wie sie seyn sollen! Das schönste ist noch bei der Sache, dass dieser gute Mann als Catholischer Christ wider die Lehre J.C. mit Ihnen herumzankt, die Sie wider ihn vertheidigen und am Ende mich fuer einen Juden ansieht. Diesen Irrthum wollte ich ihm herzlich gerne übersehen, weil es allenfalls auch nur ein Irrthum sein mochte; allein dem Herzog F. mich als Magus, Cabalist oder sonsten was angetragen zu haben — durch *ihn* angetragen zu haben — das ist ja eine grobe derbe Lüge! Zu welchem Ende wohl? Dieser gute Mann muss wohl bei dieser Invention mit mir keine besondere Absicht gehabt haben. Mir kann Er wohl in der Welt nicht schaden noch nutzen, weil ich in keinem Betrachte mit ihm oder er mit mir je in Collision kommen können. Nehmen Sie sich aber um so mehr in Obacht; denn vielleicht will er durch dergleichen Fictionen mittelbareweise ein falsches Licht auf Ihr Thun und Lassen werfen und Sie in den Augen der Bbr. verdächtig machen. Dies möge Ihnen nun zur letzten Warnung dienen! Kommen Sie mir ja mit keinen Aufträgen mehr, und thun Sie ja nichts mehr gemeinschaftlich mit solchen Menschen, die Ihnen fein schön thun und Sie streicheln, bis sie ihr Interesse entweder erfüllt oder fehlgeschlagen sehen; die nie ein Interesse für die gute Sache, sondern nur für das haben, was ihnen die gute Sache einbringt. Dieser Mann hantirt ohnedem noch beständig im Orden herum. Bekümmern Sie sich ja nicht darum. Es wird eben so wenig von Dauer seyn, wie das Uebrige, welches nicht in den Orden gehört und dennoch im Namen des O^s seither edirt wurde.

ANNEXE C

SUR LE LIVRE « VERTRAUTE BRIEFE ÜBER FRANKREICH »
(Lettres familières sur la France)

Lors de la rédaction de cette étude, mes seules informations concernant le livre *Lettres familières sur la France,* cité plus haut p. 59, provenaient de l'article d'Arthur Mandel paru dans *Zion,* vol. 43, 1978, et de la préface des *Lettres familières,* datée du 15 août 1792, sur laquelle Mandel fonde son hypothèse selon laquelle Junius Frey aurait collaboré au premier volume de ces *Lettres.* Aujourd'hui, plusieurs mois après avoir achevé le présent travail, j'ai sous les yeux un très bel exemplaire de ce volume, que j'ai découvert à la Jewish National and University Library de Jérusalem, ainsi qu'un microfilm complet des deux volumes d'après l'exemplaire de la British Library de Londres. En outre, j'ai reçu fin 1979 un livre d'Arthur Mandel sur Jacob Frank et le mouvement frankiste, intitulé *The Militant Messiah,* dans lequel l'auteur traite à nouveau de Frey-Schönfeld (p. 85-91, 121-154, 171-173), non sans mettre abondamment à contribution la version hébraïque de la présente étude. L'ouvrage, qui apporte peu d'éléments nouveaux, est malheureusement plein d'indications erronées, d'exagérations et de conjectures hasardeuses, lesquelles apparaissent, après examen, parfaitement inconsistantes. Je me contenterai ici de revenir sur les hypothèses émises par Mandel sur la part que Frey aurait prise à la rédaction des lettres de Johann Friedrich Reichardt mentionnées ci-dessus, hypothèses qui se révèlent dénuées de tout fondement.

J'ai minutieusement étudié ces deux volumes de lettres, et je puis affirmer avec certitude que l'ouvrage de Reichardt n'a pas le moindre rapport interne avec Frey, et qu'il est, du début à la fin, l'œuvre du célèbre compositeur et écrivain. Celui-ci a plus d'une fois publié des ouvrages sous divers pseudonymes. Ce fait a été établi dès 1867 par Schletterer, son premier biographe, dans sa biographie en deux volumes, puis en 1888 dans le long article « Reichardt » paru dans le tome 27 de la *Allgemeine Deutsche Biographie.* Reichardt signait à l'occasion de son prénom, J.F.; à partir de là, il suffit d'un pas de plus pour expliquer la « Préface de l'Éditeur » comme une mascarade de l'auteur, qui signe J. [Johan] F[Friedrich] Rei[chardt], c'est-à-dire J. Frei, et non pas Frey, comme Junius Frey l'a toujours fait. Mandel lui-même fait d'ailleurs allusion à cette explication (p. 172) dans son renvoi au livre de Sieber, *J.F. Reichardt als Musikaesthetiker,* p. 116. L'auteur de la préface déclare que les lettres qu'il édite sont l'œuvre « d'un homme libre d'Allemagne qui, ayant entrepris un voyage en France pour s'enquérir sur place de l'évolution de la cause française, les avait envoyées à sa plus intime amie » *(seine vertrauteste Freundin).* Comme les passages correspondants dans les lettres elles-mêmes le confirment, celle-ci n'est autre que la propre femme de Reichardt, Johanna, avec laquelle il vivait depuis 1783 dans le plus parfait bonheur conjugal. Il l'avait autorisée à diffuser des extraits ou des copies de ses lettres dans le cercle de leurs amis les plus proches. Ces lettres ne contiennent pas la moindre allusion à la situation personnelle de Frey. Tous les passages qui font allusion à des circonstances personnelles se réfèrent en fait aux voyages que Reichardt lui-même avait effectués, ce que sa biographie permet de vérifier aisément. C'est ainsi qu'il évoque le moment où, « il y a huit ans » (cela s'était

passé en 1785), à Paris, il contemplait la Bastille en compagnie de sa femme (vol. II, p. 294), ou encore, leur deuxième et troisième voyage à Paris en 1786 (p. 92 et vol. II, p. 406), et enfin, son voyage en Italie en 1790, à propos duquel il rappelle ici son séjour à Rome (p. 69). Quant à Laveaux, le jacobin bien connu, il avait fait sa connaissance bien des années auparavant, du vivant de Frédéric le Grand, à l'époque où Laveaux enseignait l'allemand à Berlin.

Au sujet de l'auteur de l'ouvrage, la préface ajoute (p. V) que « celui-ci (qui vivra sans doute longtemps encore loin de sa patrie, et dont la situation n'est pas telle que la parution de ces lettres puisse lui faire du tort) ne verra sans doute aucun inconvénient à ce que les nouvelles qu'il rapporte soient rendues publiques ». Mandel soutient que cette phrase pourrait avoir été écrite par Junius Frey, lequel avait définitivement quitté l'Autriche, mais non pas par Reichardt, qui serait retourné en Prusse en 1792. Il y aurait donc ici une contradiction. Mais il n'en est rien. En réalité, après une foule d'intrigues nouées contre lui, Reichardt avait obtenu du roi de Prusse lui-même, qui le tenait en haute estime, un congé de trois ans avec plein traitement, à la fin de 1791, et ceci bien que ses sympathies pour la cause révolutionnaire fussent notoires et eussent été utilisées contre lui. Il pouvait donc prétendre à juste titre que la publication des lettres ne risquait pas de lui nuire, puisque, à cette époque, il n'était pas en service et ne dépendait officiellement de personne. Il passa la plus grande partie de ces trois années à faire d'assez longs voyages en Angleterre (sans doute immédiatement après son séjour en France), puis au Danemark et en Suède. En 1794, vers la fin de cette période de congé ou même au terme de celui-ci, Reichardt fut relevé de ses fonctions de directeur musical de l'Opéra de Berlin, sans droits à une pension; cette destitution fut la conséquence d'intrigues menées contre lui dans les milieux de la musique, mais ses sympathies révolutionnaires n'y furent pas étrangères.

La préface est signée : « W., le 15 août 1792 ». On aurait pu être tenté d'imaginer que W. signifie Weimar, car Reichardt vouait à Goethe une grande admiration, dont témoignent aussi les citations qui parsèment ces deux volumes. Il avait mis en musique certains de ses poèmes, et l'avait plusieurs fois rencontré personnellement. Comme Reichardt et sa famille habitaient en 1792 Giebichenstein (qui forme aujourd'hui un quartier de Halle, mais qui était à l'époque un village aux abords de cette ville), son trajet vers Halle, à son retour de France, aurait pu le mener très naturellement par Erfurt et Weimar. Mais le fait est qu'à la date du 15 août 1792 Goethe n'était plus à Weimar, qu'il venait de quitter, une semaine auparavant, pour aller participer à la campagne de France. En revanche, il est possible de supposer que Reichardt ait écrit sa préface à Wörlitz, près de Dessau, où il avait souvent séjourné, comme ses lettres en témoignent (p. 88). Il est possible qu'il s'y soit rendu à nouveau pour s'y reposer et y rédiger la version définitive de ses lettres en vue de leur publication.

Quoi qu'il en soit, il est évident que Reichardt prit plaisir aux jeux de masques auxquels il se livre dans sa préface. Tantôt il se désigne comme l' « éditeur », tantôt il intercale dans son texte un « extrait de la préface de l'auteur » à un autre ouvrage qu'il projette d'écrire sur son voyage en Angleterre (p. IX-XIV). En qualité d'éditeur, il vante la « personne sensible » (sa propre femme!) qui aurait, avant lui, décidé du choix des passages à publier et établi le texte des lettres, dont des copies auraient déjà circulé parmi un groupe d'amis qui partageaient ses opinions politiques. Ces détails sont-ils exacts, ou bien font-ils également partie de la fiction littéraire et du jeu de cache-cache de l'auteur ? Je ne saurais en décider, mais cela n'importe pas pour notre propos.

Ce qui est important, en revanche, c'est que le texte de ces lettres ne fournit pas la moindre preuve à l'appui de la thèse de Mandel selon laquelle Frey serait l'auteur ou le co-auteur des lettres écrites à Strasbourg entre le 15 et le 31 janvier 1792 (cf. *Zion,* p. 71, puis à nouveau l'ouvrage en anglais, p. 172-173). Mandel écrit : « Their chance meeting in Strasbourg seems to have given them the idea of writing the letters

together, perhaps at the suggestion of Frey, who saw here an excellent opportunity for sending his [spying] reports across the border (at the risk of misusing Reichardt's trust ?). » Tout ceci est pure invention. La prétendue rencontre fortuite à Strasbourg n'a jamais eu lieu, comme le prouvent les témoignages précis, cités ci-dessus dans le texte de mon étude, sur le séjour de Schönfeld-Frey à Berlin et à Schleswig en janvier et février 1792. Lorsque Frey arriva à Strasbourg, à la mi-mars 1792, Reichardt avait déjà gagné Paris, via l'Alsace et Lyon, et s'y trouvait depuis quinze jours. Sa dernière lettre de Paris date du 2 avril (vol. II, 1793, p. 414-445). Contrairement à l'affirmation de Mandel, il ne retourna pas directement de Paris en Prusse, ce dont témoigne sa lettre du 25 mars 1792 dans laquelle il annonce à sa correspondante qu'il ne la reverra que « dans quelques mois ». On peut en déduire que durant les mois suivants il séjourna sans doute à nouveau en Angleterre, où il s'était déjà rendu auparavant. Il n'a donc pas pu rencontrer Frey au cours de ce voyage. De même, il n'est pas exact, comme l'affirme Mandel (*Zion,* p. 71, et son livre p. 173), que Schönfeld et Reichardt appartenaient l'un et l'autre au cercle littéraire bien connu, « le Bosquet poétique de Göttingen », et que par conséquent ils se connaissaient. Ce cercle n'exista qu'entre 1771 et 1776. Certes, il est tout à fait vraisemblable que Reichardt ait passé par Göttingen, après avoir été à Braunschweig et Hanovre, au cours de l'un des grands voyages à travers l'Allemagne qu'il accomplit de 1771 à 1773. Mais à cette date il n'avait encore publié aucune œuvre poétique et ne pouvait donc pas faire partie du cercle. De toute façon, ceci se passait à l'époque où Frey vivait encore à Prague sous son nom originel de Moses Dobruška et n'entretenait aucune relation avec des écrivains allemands. De même, rien ne prouve jusqu'à présent que Schönfeld et Reichardt se soient rencontrés chez l'écrivain J.F. Voss. Toutes ces assertions de Mandel ne sont donc que des affirmations gratuites et des constructions tout à fait spécieuses.

Les lettres écrites à Strasbourg ne contiennent pas la moindre information qui permettrait de les attribuer à un autre auteur que Reichardt lui-même. A mesure que le temps passe, ces lettres, et surtout les dernières en date, laissent apparaître un désenchantement de plus en plus prononcé à l'égard des Jacobins et de leur évolution toujours plus marquée vers la radicalisation. Telle est la ligne politique qui donne leur cohérence à ces deux volumes, et elle diffère considérablement de celle de Junius Frey. Tout est décrit d'une façon extrêmement vivante par un observateur immédiatement contemporain des événements racontés, lequel, malgré sa sympathie pour la constitution de 1791, conserve toute sa distance critique. Il est soucieux de rendre également justice aux deux camps opposés, celui des démocrates et celui des aristocrates, tout en étant plus proche des premiers (p. 195) : « L'Alsace est une province peu sûre pour la Constitution » (p. 214). « L'attitude [négative] de la majorité allemande à son égard traduit une [véritable] haine contre les Français » (p. 220). En 1792, il estime à seize ans le temps qui reste encore à la cause de la Révolution « sur les vingt ans que je lui avais donnés au début [en 1788] » (p. 188). Il n'est pas exact, comme l'affirme Mandel, que Reichardt n'apparaît jamais dans ces lettres en qualité de musicien; bien au contraire, c'est en tant que musicien qu'il s'exprime à plusieurs reprises, en particulier dans sa lettre du 26 janvier (p. 190-191). Et c'est bien en spécialiste qu'il évoque la popularité du chant patriotique « Ah ça ira » et « l'effet électrique qu'il produit lorsqu'il est entonné » (p. 212).

A plusieurs reprises il fait allusion, à propos de gens et de choses, à des détails familiers à sa correspondante, parce qu'elle les a connus au cours de séjours antérieurs en France ou bien en Allemagne même. Il évoque son séjour à Rome dans une perspective purement protestante. A la différence de Frey, qui, lors de son séjour à Strasbourg, professait encore une vive admiration pour Eulogius Schneider, le jacobin allemand bien connu, Reichardt porte sur ce dernier un jugement très négatif (p. 81-85). Frey n'aurait jamais pu écrire à propos de Strasbourg : « L'état d'esprit

qui y règne est encore celui d'une ville impériale, et les Français sont détestés. En général, l'Alsace manifeste à l'égard de la Constitution beaucoup moins de zèle que nous ne l'imaginons à la lecture des journaux violemment patriotes qui paraissent ici » (p. 97). Ou encore *(ibid.)* : « Malheureusement [sic] on confond ici patriotique et démocratique. » Si ces lettres avaient vraiment été des rapports d'espionnage rédigés par Frey et adressés à Vienne par l'intermédiaire de Reichardt, ils n'auraient été d'aucun intérêt pour l'Autriche. Nulle part on ne trouve la moindre trace d'interpolation ou d'additions postérieures.

Cette analyse devrait réfuter définitivement, me semble-t-il, les thèses inconsidérées de Mandel sur la part prise par Junius Frey à la rédaction des lettres de Strasbourg. En conclusion, on peut se demander si Cloots et Junius Frey n'auraient pas pris connaissance du livre de Reichardt en 1793, après sa parution. Frey, constatant que la préface était signée J. Frei, aurait pu alors profiter de l'occasion pour se faire passer, au cours d'une conversation, pour l' « éditeur » dont il est question, et pour inventer à ce propos l'histoire du « baron hongrois » et de sa feuille de propagande jacobine, telle que nous l'avons rapportée ci-dessus dans le corps de notre conférence.

ANNEXE D

Fragment de la proposition du député Boussac concernant les frères Frey

« Les frères Frey, Junius et Emmanuel, célèbres auteurs allemands, ont sans doute bien mérité de la cause du genre humain par leur amour zélé de la Révolution française. Le patriotisme le plus pur, le plus désintéressé les a portés à quitter depuis sept mois leur patrie et leurs foiers. Ils sont venus s'établir en France dans des tems orageux pour partager les souffrances des vrais patriotes et pour pouvoir, à la fin de la Révolution, se réjouir avec ses confrères [sic] de l'anéantissement des rois et de la roïauté. Ces deux auteurs, aïant renoncé gratuitement à leur état de noblesse pour vivre dans la France en bons concitoïens et même en Sans-Culottes, n'ont jamais cessé de recommander aux Allemands, tant en prose qu'en vers, les avantages superbes et réels de cette Révolution a jamais mémorable. Même dans ces tems-ci, ils ne discontinuent point de propager et de répandre partout ces principes inaltérables tendant au salut de l'humanité. Ces auteurs et frères, reconnus généralement en zélés patriotes, ont été bien accueillis dans le sein de la société jacobine de Strasbourg. M. Frey, l'aîné, a établi plusieurs clubs patriotiques aux environs de Strasbourg et il a très soigneusement instruit les habitants de quelques villages sur les émoluments [sic] de la nouvelle Constitution. Ces Messieurs-là évitent et fuient l'éclat de leurs démarches vraiment patriotiques, autrement l'on pourrait aisément alléguer plusieurs épreuves [sic] de leur générosité. Ils pourraient soumettre à l'examen les plus rigoureux leurs écrits patriotiques, ils pourraient fixer l'attention des amis de la France sur les bienfaits versés par eux aux Fedérés et ils pourraient rappeler à tout le monde les périls graves qu'ils ont bravés au 10 août... »

Bibliographie

Vicomte DE BONALD, *François Chabot, membre de la Convention (1756-1794)*, Paris, 1908.

[Junius FREY], *Philosophie sociale dédiée au peuple français*, Paris, 1793.

Walter GRAB, *Friedrich von der Trenck, Hochstapler und Freiheitsmärtyrer*, Kronberg, Taunus, 1977.

Léon KAHN, *Les Juifs de Paris pendant la Révolution*, Paris, 1898, chap. VI, p. 248-266.

Jacob KATZ, *Jews and Freemasons in Europe*, Cambridge, Mass., 1970.

Egon Erwin KISCH, « Dantons Tod und Poppers Neffen », *Prager Pitaval*, Berlin, 1931.

Samuel KRAUSS, *Joachim Edler von Popper*, Vienne, 1926 (cité : Krauss, *Popper*).

— « Schöndl Dobruschka », *Festschrift für Rabbiner A. Kaminka*, Vienne, 1937, p. 143-148.

Karl Friedrich KRETSCHMANN, « Ehrengedächtnis der Herren Franz Thomas von Schönfeld und Emanuel von Schönfeld », *Taschenbuch zum geselligen Vergnügen*, herausg. von W. G. Becker, neue Aufl., Leipzig, 1799.

G. LENOTRE, *Un conspirateur royaliste pendant la Terreur : le baron de Batz*, Paris, 1896. Nouvelle édition, d'après laquelle nous citons : *Le Baron de Batz*, Paris, 1973.

Arthur MANDEL, « Some Marginalia to the later History of the Frankist Movement » (en hébreu), *Zion*, vol. 43, Jérusalem, 1978, p. 68-74.

— *The Militant Messiah : The Story of Jacob Frank and the Frankist Movement*, Humanities Press, Atlantic Highlands, New Jersey, 1979, p. 85-92, 121-152, 171-173. (Paru au moment où la rédaction du présent ouvrage était achevée. Voir Annexe C.)

Albert MATHIEZ, *François Chabot, représentant du peuple, à ces concitoyens qui sont les juges de sa vie politique, publié pour la première fois*, Paris, 1914 (cité : Mathiez, *Chabot*).

— *La Révolution et les Étrangers*, Paris, 1918 (cité : Mathiez, *Révolution*).

— *L'Affaire de la Compagnie des Indes*, Paris, 1920 (cité : Mathiez, *Compagnie*).

Oskar RABINOWICZ, « Wolf Eibenschitz », *Zeitschrift für die Geschichte der Juden in der Tschechoslovakei*, I, 1931, p. 267-278.

Leon RUZIČKA, « Die österreichischen Dichter... Moyses Dobruška — Franz Thomas von Schönfeld und David Dobruška — Emanuel von Schönfeld », *Jüdische Familienforschung,* VI, 1930, p. 282-289.

Gershom SCHOLEM, « Ein verschollener jüdischer Mystiker der Aufklärungszeit : E. J. Hirschfeld », *Yearbook VII of the Leo Baeck Institute,* Londres, 1962, p. 247-278.

— « La Rédemption par le péché », *Le Messianisme juif,* Paris, 1974, p. 139-217.

— « Ein Frankist : Moses Dobruschka und seine Metamorphosen », *Max Brod-Gedenkbuch,* Tel-Aviv, 1969, p. 77-92.

— « The Career of a Frankist : Moses Dobruschka and his Metamorphoses » (en hébreu), *Zion, Quarterly for Research in Jewish History,* vol. 35, Jérusalem, 1970, p. 127-181.

— « La métamorphose du messianisme hérétique des sabbatiens en nihilisme religieux au 18e siècle », *Hérésies et Sociétés dans l'Europe préindustrielle, 11e-18e siècles, Colloque de Royaumont,* Paris, 1968, p. 381-395.

Bruno M. TRAPP, « Dobruschka — Schönfeld — Frey », *Tagesbote,* Brünn, 16 janvier 1928, p. 5 (nous n'avons pas vu cet article).

Alexandre TUETEY, *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française,* Paris, 1914, t. XI, 4e partie, p. 203-258.

Jacob WEINSCHAL, « Junius Brutus Frey, un sabbatien sur l'échafaud de la Révolution » (en hébreu), *Ha'umma* (trimestriel), Tel-Aviv, 1962, I, p. 97-121, 241-274.

Václav ZÁČEK, « Zwei Beiträge zur Geschichte des Frankismus in den bömischen Ländern », *Jahrbuch für Geschichte der Juden in der Cechoslovakischen Republik,* Prague, 1938, IX, p. 343-410.

Table

FIRMIN-DIDOT S.A. PARIS-MESNIL
D.L. 4e TRIM. 1981 No 5864 (7663)